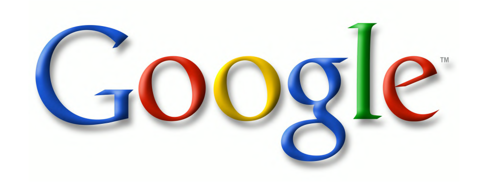





Digitized by Google

COURS D'ÉTUDES
DES JEUNES
DEMOISELLES.

COURS D'ÉTUDES DES JEUNES DEMOISELLES,

OUVRAGE non moins utile aux Jeunes-Gens de l'autre ſexe, & pouvant ſervir de Complément aux Etudes des Colléges;

AVEC des Cartes pour la Géographie, & des Planches en taille-douce pour le Blaſon, l'Aſtronomie, la Phyſique & l'Hiſtoire-Naturelle.

Par M. FROMAGEOT, Prieur commendataire Seigneur de Goudargues, Uſſel, &c.

TOME HUITIEME.

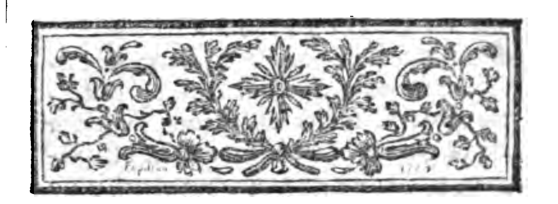


A PARIS,

Chez { VINCENT, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.
PRAULT fils, à l'Immortalité, quai des Auguſtins.
LACOMBE, rue Chriſtine.

M DCC LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.



COURS D'ÉTUDES
DES JEUNES
DEMOISELLES.



HISTOIRE
DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE.

LÉOPOLD. Après quinze mois d'interregne, l'archiduc Léopold-Ignace, déja roi de Hongrie & de Bohême, fut élu empereur. Les électeurs avoient été divisés entr'eux ; & la cour de France, toujours jalouse de la grandeur de la maison d'Autriche, avoit multiplié les obstacles, dans le dessein d'arracher de ses mains le sceptre impérial. Obligée enfin de renoncer à ses projets, elle prescrivit au nouvel empereur la capitulation la plus dure. En-

Dep. J.C. 1658.

tr'autres articles onéreux, ceux-ci l'étoient sur-tout : on lui faisoit promettre de ne se mêler en aucune maniere de la guerre entre la France & l'Espagne, pas même en sa qualité d'archiduc d'Autriche; de n'ajourner & ne citer qu'aux tribunaux ordinaires de l'empire, les électeurs, les princes, les prélats, les comtes, les seigneurs, & les autres états; d'abolir les rescrits, les défenses, les mandemens & ordonnances contraires; de faire rendre aux électeurs & aux Etats de l'empire tout ce qu'on avoit pu leur enlever de force, & tout ce qui devoit leur être restitué suivant les traités de Westphalie; de favoriser également les Protestans & les Catholiques dans la restitution des biens; enfin, de permettre aux électeurs de s'assembler séparément ou en corps, afin de maintenir leurs droits, ou de remédier aux infractions qu'on y auroit faites. Ce ne fut qu'à ces conditions que Léopold fut élu empereur.

Aussi-tôt après son couronnement, de concert avec les Provinces-Unies, il prit la défense du roi de Dannemarck contre Charles-Gustave, roi de Suede,

La France & l'Angleterre, qui craignoient de voir la maison d'Autriche & les Provinces-Unies s'emparer de la domination de la mer Baltique, envoyerent des ambassadeurs aux Etats-généraux d'Hollande, pour les engager à ne plus secourir le roi de Dannemarck. Les Hollandois, qui ne pénétrerent point la politique des deux puissances, offrirent leur méditation aux rois de Suede & de Dannemarck. Charles-Gustave l'ayant rejettée, la guerre continua jusqu'à la fin de l'année; & ce prince fut surpris par la mort lorsqu'il faisoit les préparatifs de la campagne suivante. Il laissoit un fils en bas âge, dont la minorité rendoit la paix 1660.
nécessaire à la Suede; elle fut faite, à la satisfaction de tous les Etats du Nord.

Léopold, charmé de l'heureux succès de son entreprise, ne songea plus qu'à mettre un frein à l'ambition des Turcs, dont les armées ravageoient les confins de ses pays héréditaires. Leurs troupes, qui s'étoient avancées le long des rivages du Tibisque, avoient pillé, ravagé & brûlé tout le pays des environs. Déja les Hongrois trembloient pour eux-mêmes; ils demanderent des secours à

l'empereur. Il leur envoya vingt mille hommes, sous la conduite du fameux Montécuculli. Mais, par une inconséquence étonnante, les Hongrois, craignant encore plus de se voir tout-à-fait soumis à l'empereur, que réduits sous la puissance des Turcs, le prierent de retirer ses vingt mille hommes de leur pays, sous prétexte que suivant les traités, il ne pouvoit introduire dans le royaume des troupes étrangeres. Les Etats convoqués à Cassovie tinrent si fort à cette résolution, qu'ils refuserent à Montécuculli l'entrée de la ville, ayant résolu de n'accorder à ses troupes ni vivres ni quartiers d'hiver. Après d'autres tentatives inutiles, Montécuculli se retiroit vers la basse Hongrie; son arriere-garde fut taillée en piéces par les mutins, ses bagages pris & vendus publiquement.

L'empereur différa de châtier les Hongrois de leur soulevement, pour s'opposer aux conquêtes des Ottomans. Il convoqua une diete à Ratisbonne, & demanda des secours aux Etats de l'Empire; mais les princes profiterent de cette circonstance pour exiger que l'on formât le plan d'une capitulation per-

pétuelle. Cette demande occasionna de longues disputes, pendant lesquelles le grand-visir battit les troupes de l'empereur près de Barcan, & s'empara de la forteresse de Neuhausel. Léopold ayant réitéré ses demandes à la diete, & voyant les princes persister dans leur résolution, s'adressa aux cours étrangeres. Le pape lui permit de lever une contribution sur les biens ecclésiastiques d'Autriche & de Bohême. La France lui fournit deux mille chevaux & quatre mille hommes d'infanterie, sous les ordres du comte de Châtillon, qui fut accompagné d'un grand nombre de volontaires. Le roi de Suede lui envoya huit cents chevaux & six cents fantassins.

Lorsque toutes ces troupes furent en campagne, les armes de l'empereur eurent les plus brillans succès. Les Turcs furent battus de tous côtés, & perdirent toutes leurs conquêtes. Montécuculli remporta sur eux une victoire célebre, qui obligea le Sultan à demander la paix. Léopold pouvoit la refuser, & tirer de grands avantages de leur défaite; mais il voulut terminer cette guerre, afin de conclure son mariage avec l'Infante

d'Espagne, dans la vue de prévenir les desseins de la France sur cette couronne. Cette paix déplut aux Hongrois qui n'avoient retiré aucun avantage de la déroute des Turcs ; ils pousserent l'insolence jusqu'à menacer de se saisir de la personne de l'empereur, pour l'obliger à rompre son traité. Ces menaces, quoiqu'impuissantes, obligerent Léopold à faire passer plusieurs régimens dans la basse Hongrie, pour veiller sur les entreprises des mutins.

La cour de Vienne étoit encore toute occupée des fêtes qu'y occasionnoit le mariage de l'empereur, lorsqu'on apprit que Louis XIV prenoit des mesures pour se mettre en possession des Pays-bas, dont il prétendoit que la reine Marie-Thérese, son épouse, étoit seule héritiere. Le roi de France, avant de déclarer la guerre, avoit fait un traité avec le roi de Suede, pour l'engager à tenir douze mille hommes prêts à marcher contre l'Empire, si Léopold faisoit quelqu'opposition. Il avoit fait la paix avec le roi d'Angleterre, & il entra sans différer dans les Pays-bas, où il s'empara de Charleroi, Binch, Ath, Tournai, Douai, Alost, & Lille;

il défit l'armée Eſpagnole, & l'on apprit qu'il ſe diſpoſoit à s'emparer de la Franche-Comté.

Le roi d'Eſpagne fit demander des ſecours à l'Empire, en faiſant obſerver à la diete que la Franche-Comté étant un des cercles de l'Allemagne, le roi de France ne pouvoit faire aucune entrepriſe ſur cette province, ſans attaquer directement les Etats Impériaux. La diete de Ratisbonne étoit occupée du projet de capitulation perpétuelle; & la Franche-Comté fut au pouvoir du roi de France, avant qu'on eût penſé à donner au roi d'Eſpagne une réponſe à ſes demandes.

Les conquêtes de Louis XIV alarmerent les autres puiſſances de l'Europe, & elles envoyerent leurs plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle, pour réconcilier la France & l'Eſpagne. Louis XIV offrit la paix, mais à condition qu'il conſerveroit les places dont il s'étoit rendu maître dans les Pays-bas, ou qu'on lui abandonneroit la Franche-Comté, en y ajoutant Saint-Omer, Aire & Cambrai. Cette alternative embarraſſa les Eſpagnols. Pendant qu'ils balançoient ſur le parti qu'ils avoient

à prendre, Louis XIV poussa ses conquêtes. L'Espagne épouvantée hâta la conclusion de la paix; & par le traité fait à Aix-la-Chapelle, on céda à la France Courtrai, Bergues, Furnes, & tout le pays qu'on nomme la Flandre Françoise: elle rendit la Franche-Comté.

Les troupes que l'empereur avoit laissées en Hongrie avoient contenu les rebelles, mais elles n'avoient pu étouffer le feu de la rebellion. Elle fut poussée, de la part des Hongrois, jusqu'à proposer au Sultan de faire avec eux un traité d'alliance. Le Grand-Seigneur consentit à envoyer cent mille hommes; mais il demanda pour sûreté les plus fortes places de Hongrie & un tribut annuel. Les Hongrois, qui vouloient conserver leurs places fortes, pour se mettre à couvert de la vengeance de l'empereur & des entreprises des Turcs, refuserent ces conditions. Le Sultan, offensé du refus, découvrit le secret de la conspiration à l'ambassadeur de l'Empire. Les auteurs de ce complot avoient déja été trahis; ils furent tous arrêtés, & punis de mort comme ils le méritoient. Le châtiment des coupables,

les armes de l'empereur & l'établissement d'un vice-roi, ne rétablirent point la paix en Hongrie.

Léopold abandonna les affaires de ce royaume, pour se liguer avec l'Espagne en faveur des Hollandois; & peu après, le Dannemarck, l'électeur de Brandebourg & le duc de Brunswick se joignirent aux confédérés. Tant d'ennemis réunis contre Louis XIV, ne ralentirent point la rapidité des conquêtes de ce monarque: tandis que Turenne battoit les Impériaux en Allemagne, le prince de Condé parcouroit la Hollande à la tête de quarante mille François; & le roi même en personne subjuguoit la Franche-Comté. Les armes de Louis XIV eurent les plus grands succès jusqu'à la mort du vicomte de Turenne. Le grand général de l'Empire, le fameux Montécuculli, accablé d'années & d'infirmités, s'étoit retiré à Vienne. Un jeune héros actif, courageux, plein de sagesse & de résolution, infatigable, magnifique, ami du soldat, le prince Charles V, duc de Lorraine, avoit pris le commandement des armées de l'empire. Tel étoit le général que l'empereur opposoit au duc

1675.

de Luxembourg, ſucceſſeur de Turenne. Cette guerre fameuſe, qui avoit intéreſſé toute l'Europe, fut terminée par la paix de Nimegue. Les miniſtres de l'empereur furent obligés de céder à Louis XIV Fribourg & toute l'Alſace. Trois autres traités furent conclus à Nimegue, l'un entre la France & les Hollandois; l'autre entre les Eſpagnols & les François. En vertu de ces deux traités, la Hollande reprit Maſtricht; la France garda la Franche-Comté & les villes de Flandre qu'elle avoit conquiſes, avec une partie du Hainaut; & l'Eſpagne ſauva ce qui lui reſtoit dans les Pays-bas. Le troiſieme fut conclu entre l'empire & la Suede. Léopold s'engagea à faire rendre au roi toutes les provinces que les alliés du Nord lui avoient enlevées, & à maintenir la ſouveraineté du duc de Holſtein-Gottorp contre la couronne de Dannemarck. Peu de temps après, l'électeur de Brandebourg fit la paix avec la France & la Suede. L'électeur rendit aux Suédois toute la Poméranie citérieure juſqu'aux bords de l'Oder, & ne garda qu'un petit nombre de villes ſituées ſur la rive gauche du fleu-

ve, & le péage de Colbery, à condition que la France lui paieroit cent mille écus. Le roi de Dannemarck fut le dernier à se réconcilier avec la Suede. On rendit de part & d'autre toutes les conquêtes qu'on avoit faites depuis le commencement de la guerre.

Ce traité si favorable à la France humilioit la maison d'Autriche; & Léopold, qui voyoit d'un œil jaloux les triomphes de Louis XIV, n'attendoit qu'une occasion de renouveller la guerre & de rentrer en Alsace. Telles étoient ses intentions, lorsque le duc de Deux-Ponts & le comte de Veldentz refuserent de faire hommage à Louis XIV, sous prétexte que leurs domaines n'étoient point compris dans le traité de Nimegue. La diete de Ratisbonne, sans désapprouver ce refus, conseilla au roi de confier à des arbitres l'examen de ce différend. Louis XIV vit bien que l'intention de l'empereur étoit de rentrer en Alsace, & il aima mieux terminer ce différend par les armes, que de le confier à des arbitres. La guerre alloit se rallumer, lorsque les troubles de Hongrie & les en-

treprises des Turcs obligerent l'empereur à demander une treve : elle fut conclue pour trente ans ; mais elle n'empêcha point le roi de France & la diete de Ratisbonne de s'occuper, l'un à faire valoir ses prétentions sur l'Alsace, l'autre à les discuter.

Pendant ces démêlés, les Turcs avoient fait de grands progrès, & le grand-visir, pour récompenser Tékéli des services qu'il rendoit à la Porte, l'avoit fait déclarer prince de la haute Hongrie, & lui avoit envoyé une veste, un sabre & un étendard, avec la patente du Grand-Seigneur. Le dessein du sultan étoit de pénétrer en Autriche après la réduction de la Hongrie ; & pour réussir plus sûrement, il fit faire des propositions de paix à l'empereur. Il mourut sans avoir exécuté ce projet ; mais Kara-Mustapha, son successeur, entra dans ses vues, & fit tous les préparatifs nécessaires pour réussir.

L'empereur conclut alors une ligue offensive & défensive avec Jean Sobieski, roi de Pologne, & des traités particuliers avec plusieurs princes de l'empire, qui lui fournirent des troupes. L'armée impériale fut divisée en trois

corps, dont le plus considérable, qui devoit être opposé au visir, fut commandé par le prince Charles de Lorraine. Les deux autres furent destinés à couvrir, l'un les frontieres de la Moravie & de la Silésie, l'autre celles de Croatie & de Stirie.

Malgré ces sages distributions, le grand-visir paroît devant Belgrade; de-là il se rend à Veissembourg avec cinquante mille Janissaires, trente mille chevaux, & deux cents mille hommes de pied. Il en détache une partie pour mettre tout à feu & à sang. Tékéli publie que ceux qui refuseront de se soumettre, n'ont aucun quartier à attendre; & il acheve par-là de jetter l'épouvante dans les esprits. La plûpart des villes, intimidées par ce manifeste, ouvrirent leurs portes aux mécontens, & l'empereur perdit à la fois presque toutes les places qui lui étoient restées fidelles. Les Ottomans venoient d'entrer en Autriche, & menaçoient déja la capitale. L'empereur rappelle le duc de Lorraine, & lui confie la défense de cette place importante. Le duc de Lorraine arrive à Vienne, & sa présence ranime le courage des habitans

que la terreur avoit consternés. On prend les armes, on met la ville en état de défense ; les bourgeois & les écoliers mêmes forment des corps particuliers, & la bravoure du chef inspire la même audace aux derniers des soldats. Les Turcs paroissent devant la ville, & l'attaquent avec la plus grande vigueur. Le duc de Lorraine fait sur eux une sortie, & les repousse : ce succès est bientôt suivi d'un autre plus considérable : le roi de Pologne arrive à la tête de ses troupes, & l'on apprend que les électeurs de Saxe & de Baviere, & le comte de Waldek, sont en chemin. A leur arrivée, l'on tient un conseil, & il est décidé que l'on attaquera l'armée Ottomane. Le duc de Lorraine donne les ordres nécessaires ; les Turcs sont attaqués, poussés successivement hors des postes qu'ils occupent ; on arrive enfin à leur camp, le désordre redouble ; enfin, Mustapha, voyant tous ses bataillons rompus, prend la fuite, & entraîne la déroute de son armée. Les Turcs laissent sur le champ de bataille le grand étendard de l'empire Ottoman, leurs tentes, leur bagage, leurs munitions, leurs

vivres, & cent quatre-vingt piéces de canon. Le duc de Lorraine & le roi de Pologne profiterent de tout l'avantage d'une si belle victoire, ils poursuivirent les vaincus jusqu'à Barcan, dont ils s'emparerent.

Vers le commencement de l'année suivante, on apprit que le sultan faisoit des préparatifs immenses pour rentrer en campagne. Léopold eut recours aux Etats de l'empire ; & , comme toute l'Allemagne étoit intéressée dans cette guerre, les princes fournirent des secours. Le duc de Lorraine conduisit encore les opérations de cette campagne, & y acquit une gloire immortelle. Il battit les Turcs dans toutes les rencontres, reprit dès le commencement la ville de Neuhausel, & cette conquête lui ouvrit les portes de beaucoup d'autres villes. Il marcha ensuite contre les rebelles de Hongrie. La supériorité des armes de l'empereur, la consternation des Turcs, les progrès rapides du prince Charles, tout faisoit trembler les mécontens. La plûpart se rendirent au camp du prince, & demanderent grace. Le duc de Lorraine avançoit toujours vers la haute Hon-

grie ; & la défection de l'armée de Tékéli, chef de la révolte, fut le premier fruit des approches du général de l'empire. Tékéli en fut la victime ; les Turcs le soupçonnant d'intelligence avec les impériaux, Mustapha ordonna qu'il fût chargé de chaînes, & jetté dans un cachot. La disgrace du chef des revoltés eut tout l'effet qu'elle devoit produire : les affaires changerent de face, & bientôt toutes les villes de la basse & de la haute Hongrie rentrerent dans le devoir.

Les Turcs avoient encore en leur puissance la ville de Bude ; le prince Charles résolut de la leur enlever, persuadé qu'en suivant cette conquête, il les mettroit hors d'état de ranimer un parti terrassé. Comme ce siége est une des plus célebres opérations militaires en ce genre, je vous en donnerai les détails. Le 19 Juin 1686, les Impériaux parurent devant Bude ; le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere ayant réglé les dispositions du siége, le général Tinghen fit conduire, à cent pas des bains, quelques piéces de campagne pour soutenir les travailleurs. La nuit du 20 au 21, le comte

de Staremberg eut ordre de commencer les attaques ; elles furent pouſſées, durant un mois, avec toute la vigueur poſſible. Le duc de Lorraine, impatient de voir qu'on n'avance rien, convient, avec le duc de Baviere, de donner un aſſaut général. Vers le ſoir, le ſignal ſe donne, & dans le moment les Impériaux renverſent les gabions qui fermoient les ouvertures de la breche. Les grenadiers & les heiduques franchiſſent les paliſſades ; les piqueurs & les hallebardiers ſoutiennent ces braves aſſaillans ; & les fuſiliers, par un feu vif & continuel, protegent les efforts des deux premiers rangs. Les aſſiégés répondent par un feu terrible, & accablent les Impériaux de pierres, de bombes & de grenades ; tandis que d'autres, placés à corps découvert ſur la breche, les chargent à grands coups de ſabres. Le duc de Lorraine s'en apperçoit ; il vole auſſi-tôt, le caſque en tête & le ſabre à la main, juſqu'au pied de la breche. Sa préſence ranime le courage des ſiens ; après mille efforts de valeur, ils ſe rendent maîtres des paliſſades. Les Turcs ont recours à ces terribles reſſources qui, dans les ſié-

ges, ôtent la victoire des mains des assaillans. Ils font jouer tout-à-coup un fourneau de mine, qui fait sauter une partie des vainqueurs, brûle & ensevelit les autres sous des monceaux de pierres, de terre & de cadavres. La vue de ce spectacle horrible ne fait point reculer les Impériaux, les morts sont dans l'instant remplacés. Les Turcs font alors jouer leurs mines dans toute l'étendue de la breche; on vit les assaillans engloutis dans des gouffres épouvantables de fumée & de feu; tandis que les enfans & les femmes, mêlés parmi les assiégés, faisoient pleuvoir sur les Impériaux une grêle de grenades & de pierres qui firent parmi eux un horrible dégât. Les Allemands ne sont point déconcertés par ce spectacle affreux & terrible; la présence, l'exemple des généraux éloignent la crainte de la mort, & les rendent invincibles. Ils montent à la breche, arrachent les palissades; &, malgré le feu continuel des ennemis, ils forcent les retranchemens. Pendant la chaleur de l'action, le feu prend à leurs poudres & à leurs grenades; l'embrasement devient général. Cet accident ne ralentit point

leur ardeur ; les soldats, dépouillés de leurs habits, marchent presque nus à travers les flammes qui les environnent, chassent les Turcs des deux premieres tours, taillent en piéces tout ce qui s'oppose à leur passage, & poursuivent les autres avec tant de chaleur, que quelques mousquetaires suivent les fuyards jusque dans la ville. On prend la troisieme tour ; on fait avancer les travailleurs dans toute l'étendue de la breche ; & le duc de Baviere, après une attaque des plus meurtrieres, parvient à se loger dans le château.

Le duc de Lorraine apprend que le grand-visir s'avance au secours de la place, à la tête de quatre-vingt mille hommes. Il assemble son conseil, il fait voir qu'il est de la plus grande importance de ne point abandonner les travaux du siége ; son avis l'emporte, on commande les troupes pour un assaut général. On donne le signal par six volées de canon, & les troupes s'avancent d'un pas ferme vers les nouveaux retranchemens des ennemis. Le pacha d'Asti & le gouverneur de Bude étoient à leur tête, où ils combattoient comme des lions furieux ; les officiers

& les soldats, animés par leur exemple, bravoient le feu & la mort. Enfin les Janissaires sont forcés: le marquis de Spinola, en les poursuivant, est atteint d'une balle dans la tête, & tombe mort. D'un autre côté, le pacha de Bude, chargé par les Impériaux, tombe dans la mêlée. Les Turcs, ayant perdu leur chef, fuient en désordre, & se réfugient les uns dans les maisons, d'autres dans la basse ville, & le reste dans le château. Les Allemands s'emparent de tous les retranchemens, se jettent dans la ville, & y font un carnage épouvantable; rien ne fut épargné, hommes & femmes, enfans & vieillards; tout fut massacré sans pitié. Les Turcs réfugiés dans le château, épouvantés du massacre des leurs, élevoient leurs turbans en l'air pour demander grace. Le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere, touchés de voir cette malheureuse ville inondée de sang, donnent en vain des ordres pour faire cesser le carnage; le soldat en fureur n'entend plus que le cri de la vengeance, il massacre tout ce qu'il rencontre, & ne s'occupe que du pillage. On force enfin le château, & toute la garnison est

égorgée. Raſſaſiés de ſang, fatigués du carnage, les Bavarois ne trouvant plus rien à piller, mirent le feu à la ville, & la plus grande partie des maiſons fut réduite en cendres. Cette ſcene horrible ſe paſſa ſous les yeux du grand-viſir à la tête de l'armée qu'il commandoit, ſans qu'il fît aucun mouvement pour empêcher la priſe de la ville. Lorſqu'il eut vu l'embraſement de Bude, il ſe retira, & laiſſa les Impériaux maîtres de la campagne. Tout plia ſous les armes du duc de Lorraine; & les Turcs, chaſſés & vaincus par-tout, ſe retirerent du côté de la Servie, d'où le ſultan envoya faire des propoſitions de paix à l'empereur. Léopold, qui ſçavoit combien il devoit ſe défier de la mauvaiſe foi des Turcs, fit dire à l'Aga que ſi ſon maître vouloit payer ſix millions d'or pour les frais de la guerre, & rendre toutes les places qu'il tenoit encore en Hongrie, il conſentiroit à traiter de la paix. Cette réponſe ayant déplu au ſultan, on ſe diſpoſa de part & d'autre à continuer la guerre.

L'empereur profita des avantages que ſes armes venoient de remporter, pour faire déclarer roi de Hongrie l'archi-

duc Joseph son fils. Léopold victorieux leur fit la loi; il leur demanda cinq choses : la premiere, d'incorporer au royaume ses conquêtes sur les Turcs; la seconde, de casser la loi du roi André II, qui permettoit de déposer les rois quand ils violoient les droits de la nation; la troisieme, de rendre la couronne héréditaire aux mâles du nom d'Autriche; la quatrieme, de recevoir des garnisons impériales dans toutes les places du royaume; la cinquieme, de déclarer son fils roi de Hongrie. Les quatre premieres demandes furent contestées; mais l'empereur tint ferme, & il fallut obéir. Après la cérémonie du couronnement, Léopold retourna à Vienne, & le duc de Lorraine prit la route de la haute Hongrie pour s'emparer des places qu'il avoit encore à subjuguer. Dès qu'il parut, la plûpart lui ouvrirent leurs portes, les autres firent une vaine résistance; en peu de temps le jeune roi se vit maître absolu de toute la haute Hongrie.

L'empereur avoit résolu de pousser ses conquêtes aussi loin qu'il pourroit. Le duc de Lorraine étant tombé malade, le duc de Baviere, qui n'avoit

pas moins de valeur & d'amour pour la gloire, prit le commandement de l'armée. Pour couronner toutes les grandes actions des campagnes précédentes, il falloit s'emparer de Belgrade. Cette entreprise avoit de grandes difficultés; mais elles n'effrayerent point l'électeur, qui la prit d'assaut après les plus vigoureuses attaques & les mieux concertées.

Léopold perdit alors les deux généraux qui lui avoient acquis tant de gloire. Le duc de Lorraine fut obligé d'aller veiller lui-même aux affaires de ses Etats; & le duc de Baviere quitta le service, à cause de la foiblesse de sa santé, qui ne lui permettoit pas de suivre les travaux de la campagne. L'empereur avoit plus besoin que jamais de leur secours. Louis XIV venoit de lui déclarer la guerre pour soutenir les prétentions de la duchesse d'Orléans sur le Palatinat *, & à cause du refus que

* La duchesse d'Orléans étoit sœur de l'électeur Charles-Louis, mort en 1685. Le duc de Neubourg, son successeur, s'étoit emparé des biens allodiaux, échus à la duchesse d'Orléans.

l'empire avoit fait de convertir la treve de Ratisbonne en une paix perpétuelle. A peine ce monarque eut-il publié son manifeste, qu'il fit entrer ses troupes dans le Palatinat. En moins de deux mois la France se vit en possession de tout le Rhin, depuis Huningue jusqu'à Cologne.

Un tel procédé frappa d'étonnement tous les princes d'Allemagne; chacun songea à la sûreté de ses Etats, & tous se liguerent pour résister à l'ennemi commun. Ils firent entrer dans leur ligue l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suede, le Dannemarck, & tous les cercles de l'empire Germanique. Tant de forces réunies sembloient devoir réduire la monarchie Françoise aux anciennes bornes qu'elle avoit sous Louis XII. Le roi de France fut déclaré ennemi de l'empire, parce qu'au mépris des traités de Munster & de Nimegue, il s'étoit rendu maître de plusieurs places appartenantes aux Etats de l'empire, y avoit introduit des changemens injustes dans le spirituel & dans le temporel, avoit élevé des forteresses, construit des ponts sur le Rhin, coupé des bois, & réuni à sa couronne les

les pays, les villes & les places de plusieurs électorats; tels furent les griefs des princes Allemands & les causes de cette guerre.

Le duc de Lorraine avoit été le bras droit de l'empereur dans la guerre de Hongrie; on lui proposa encore le commandement de l'armée. Il se rendit aussi-tôt à Vienne, où il prit un état des troupes que Léopold pouvoit mettre sur pied : il montoit à quatre-vingt mille hommes. Le duc fut d'avis qu'on en laissât cinquante mille en Hongrie, & qu'on envoyât le reste sur le Rhin. Les préparatifs étant achevés, l'électeur de Brandebourg eut ordre de marcher vers le bas Rhin, à la tête de trente-cinq mille hommes. L'électeur de Baviere fut destiné pour le haut Rhin, avec un corps de trente mille hommes. Le prince Charles se mit à la tête de la grande armée; & l'on donna au prince Louis de Bade le commandement des troupes de Hongrie.

L'électeur de Brandebourg prit dans la premiere campagne Rhinberg en 1689.
Kaiserwerth, & Bonn. Le duc de Lorraine prit Mayence, que les François avoient fortifiée, & dans laquelle il

y avoit douze mille hommes de garnison. Les François forcerent Kocheim sur la Moselle, taillerent en piéces un corps de Brandebourgeois; ils ravagerent le Palatinat, le Wirtemberg & le Margraviat de Bade; ils brûlerent les villes libres de Worms & de Spire, plus de quarante autres villes, & tous les villages de cette contrée; ils fouillerent les tombeaux des anciens empereurs; & la Chambre impériale, qui y siégeoit depuis plus de cent soixante ans, fut obligée de s'enfuir au-delà du Rhin. Après avoir erré de ville en ville pendant quelque temps, l'empereur & les Etats convinrent de la fixer à Wetzlar. Le prince de Bade, qui commandoit en Hongrie, y eut aussi des succès. Il remporta deux victoires signalées sur les Turcs, & s'empara de plusieurs places qui leur appartenoient encore. Consternés du mauvais succès de leurs armes, les Turcs en accuserent le grand-visir, qui fut étranglé.

1690. Les alliés se disposoient l'année suivante à continuer leurs conquêtes, lorsqu'ils perdirent le prince Charles de Lorraine. Ce prince fut regretté de toute l'Europe, qui le regardoit com-

me le plus grand guerrier de son siécle. Il avoit été l'appui & le libérateur de la maison d'Autriche, le rival de Louis XIV, & la terreur des Turcs. Le monarque François, qui se connoissoit en hommes, dit de lui, en apprenant sa mort, que la moindre qualité de Charles étoit celle de prince, & que c'étoit le plus grand, le plus sage & le plus généreux de ses amis.

Tandis que les armées de l'empereur se battoient sur le Rhin contre les François, & en Hongrie contre les Turcs, il établit un neuvieme électorat en faveur d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunébourg-Hannover, & de ses descendans mâles. Léopold y avoit préparé le college électoral dès l'année 1690, & il ne paroissoit pas alors qu'il dût trouver les oppositions qu'il rencontra dans la suite. Cet établissement se fit en conséquence d'un traité que l'empereur avoit conclu avec le duc Ernest, & suivant lequel ce duc devoit entretenir un gros corps de troupes au service de l'empereur, tant que la guerre dureroit en Hongrie & sur le Rhin; qu'il emploieroit toutes ses forces pour mettre, à la mort de Char-

les II, un archiduc sur le trône d'Espagne; qu'il contribueroit à rétablir les rois de Bohême dans tous les droits, privileges & prérogatives des autres électeurs, & donneroit en tout temps son suffrage électoral aux ainés de la maison d'Autriche, préférablement à tous autres prétendans au trône de l'empire. Malgré les plaintes & les protestations des princes, Léopold soutint ses engagemens avec la maison de Hannover, & il investit solemnellement les plénipotentiaires du duc Ernest de la dignité électorale, & de toutes les prérogatives qui y sont attachées.

1693. Les troubles qu'excita cette innovation, n'empêcherent point Léopold de continuer la guerre; il avoit pris soin de rassembler de bonne heure une armée considérable sur le Rhin, ce qui fit que la campagne ne fournit point de grands événemens de ce côté. Le maréchal de Lorges prit Heidelberg, qui se relevoit à peine de ses cendres; les François passerent les habitans & la garnison au fil de l'épée, la ville entiere fut détruite, & l'on n'épargna pas même les tombeaux des électeurs.

En Flandre, l'armée Françoise prit

Furnes, Huy & Charleroi; & le maréchal de Luxembourg, qui avoit sous lui le maréchal de Joyeuse, le duc de Chartres & le prince de Conti, jeune héros plein de sagesse & de résolution, remporta sur l'armée des Alliés, commandée par l'électeur de Baviere & par le prince d'Orange, une victoire sanglante. Les François laisserent six mille hommes sur le champ de bataille; mais la perte des Alliés fut bien plus considérable; on leur enleva soixante-sept piéces de canon, huit mortiers, plusieurs pontons, & tous leurs équipages d'artillerie & de munitions de guerre. On leur prit aussi soixante-six étendards, vingt-deux drapeaux & douze paires de timbales. Les généraux François profiterent pendant quelque temps de leurs avantages; mais les Alliés s'étant remis de leurs pertes, le duc de Villeroi assiégea en vain Bruxelles, & fut forcé de voir prendre Namur sans pouvoir y mettre obstacle.

Ce furent là les derniers événemens considérables de cette guerre; elle ne fit plus que languir jusqu'à la mort de Charles XI, roi de Suede, en 1697. Charles XII son fils, à l'âge de quinze

ans, commença ſon regne par être le médiateur de l'Europe. Les plénipotentiaires aſſemblés à Riſwick terminerent enfin cette guerre par des traités avec toutes les puiſſances belligérantes.

Par le traité fait avec l'Angleterre, la France reconnut le prince d'Orange pour roi de la Grande-Bretagne.

Par celui de la France & de la Hollande, on rendit de part & d'autre toutes les conquêtes, & les Hollandois reſtituerent à la maiſon d'Auvergne le marquiſat de Berg-op-Zoom.

Le traité conclu avec l'Empire porte que Strasbourg, & tout ce que la France avoit réuni de terres dans les limites de l'Alſace, lui demeureroit; & qu'en compenſation elle rendroit à l'Empire les fortereſſes de Kehl & de Philisbourg; & à l'empereur, les villes de Briſac & de Fribourg; enfin les endroits réunis hors de l'Alſace à leurs anciens ſouverains, à condition cependant « que dans tous ces endroits, la » religion Catholique demeureroit dans » l'état où elle ſe trouvoit actuelle» ment. » Le Mont royal & les forts conſtruits ſur la rive droite du Rhin furent raſés. Le duc de Lorraine rentra

dans son duché ; mais on démantela toutes ses forteresses ; & la France se réserva Longwi, Saarlouis, & le passage pour ses troupes. Quant à la succession Palatine, qui avoit été le sujet de la guerre, on convint de rétablir l'électeur Palatin dans la possession du Palatinat, à condition qu'il paieroit chaque année deux cents mille livres à la duchesse d'Orléans, en attendant la décision de ce différend. Au reste, les traités de Nimegue & de Munster furent la base de cette nouvelle pacification.

Léopold avoit vu que le principal motif des empressemens de Louis XIV pour la paix, étoit l'espérance de faire monter l'un de ses petit-fils sur le trône d'Espagne. Les intérêts de l'empereur étoient fort différens : ce prince comptoit mettre l'archiduc Charles en possession de la monarchie Espagnole; & son but étoit de faire subsister la ligue, comme celui du roi de France étoit de la rompre. Mais l'Empire, exposé de tous côtés aux entreprises de ses voisins, les troubles intérieurs causés par les princes jaloux du pouvoir presque despotique de l'empereur, les succès des Ot-

tomans en Hongrie, la difficulté de soutenir plus long-temps deux guerres aussi fortes, dans les deux extrémités de ses Etats, furent les motifs puissans qui déterminerent Léopold à la paix, sans qu'il perdît pour cela ses vues sur le trône d'Espagne.

L'empereur avoit à peine ratifié les
1698. conclusions de Riswick, qu'il reçut la nouvelle d'une grande victoire que le prince Eugene, général de ses armées, venoit de remporter sur les Turcs, aux environs de Zenta, petite ville de Hongrie. L'action dura depuis dix heures du matin, jusques bien avant dans la nuit. Trente-deux mille Ottomans furent tués ou noyés. On leur prit neuf cents chariots, six mille chameaux chargés de provisions, sept mille chevaux, soixante-neuf piéces de gros canons, quinze mille tentes, sept queues de cheval, tous les drapeaux, la caisse militaire, dix femmes du Serrail qui se trouvoient dans le carrosse du Sultan, & une quantité prodigieuse d'armes à feu. Le Grand-Seigneur, qui avoit vu le carnage de loin, en fut si épouvanté, qu'il s'enfuit d'un seul trait jusqu'à Témeswar, d'où il écrivit à l'em-

pereur pour lui demander la paix. Les mêmes raisons qui avoient déterminé Léopold à faire la paix avec la France, le firent résoudre à entrer en négociation avec le Sultan. La Porte céda la Transilvanie & l'Esclavonie à l'empereur, avec toutes les conquêtes qu'il avoit faites en Hongrie. Le traité fut fait pour vingt ans, ce qui dénote que ce fut plutôt une treve qu'une paix.

Pendant que les Etats du Nord de l'Europe armoient de tous côtés pour 1700.
s'opposer aux prétentions que le roi de Dannemarck renouvelloit sur la partie du duché de Slefwick qui appartenoit au duc de Holstein-Gottorp, l'Angleterre & les Etats-généraux prenoient des mesures pour entretenir la paix entre l'Autriche & la France. Guillaume III *, reconnu roi d'Angleterre depuis la paix de Riswick, proposa un traité de partage de la succession de Charles II, qui fut approuvé de la France. Par ce traité, l'on donnoit au Dauphin les

* En 1688, Jacques II, roi d'Angleterre, avoit été détrôné par ses sujets : le prince d'Orange son gendre, Stathouder des Etats-généraux, s'étoit emparé de son royaume.

royaumes de Naples & de Sicile, le marquisat de Final & la province de Guipuscoa : l'archiduc Charles ne devoit avoir que le duché de Milan ; le reste de la monarchie étoit accordé au prince électoral de Baviere.

Pour vous mettre en état de suivre plus aisément les opérations de cette guerre fameuse qui embrasa l'Europe entiere, qui coûta tant de sang & d'argent à la France, & qui pensa faire perdre à Louis XIV le fruit de tant de travaux & de gloire, je vais vous exposer l'ordre des héritiers de Charles III, tel que M. le président Hénaut l'a tracé. 1° Le dauphin de France, fils de Marie-Thérese, fille aînée du premier lit de Philippe IV. 2° Le prince électoral de Baviere, dont la mere étoit Marguerite-Thérese d'Autriche, fille du second lit de Philippe IV, & premiere femme de l'empereur Léopold. 3° Le duc d'Orléans, frere de Louis XIV, fils cadet d'Anne d'Autriche, laquelle étoit fille aînée de Philippe III. 4° L'empereur Léopold. 5° Le duc de Savoie, aux droits de sa bisaïeule Catherine, fille de Philippe II, & femme de Charles-Emmanuel, duc de Savoie.

Le roi d'Espagne, indigné de voir que l'on partageoit ses dépouilles de son vivant, fit un testament en faveur du prince de Baviere, qu'il institua son héritier universel. L'empereur, mécontent du partage fait par l'Angleterre & la Hollande, protesta contre cet acte. La mort de l'électeur de Baviere fit revivre les prétentions sur la succession d'Espagne. L'Angleterre & les Provinces-Unies firent un second partage. Ce traité portoit que l'archiduc Charles, second fils de l'empereur, seroit mis en possession de la monarchie d'Espagne; que les royaumes de Naples & de Sicile seroient donnés au Dauphin, avec la Lorraine & la province de Guipuscoa. On cédoit au duc de Lorraine le Milanez en dédommagement de son duché. Ce traité ne satisfit point l'empereur, qui demandoit toute la succession d'Espagne. Charles II, après avoir consulté le pape, les universités d'Espagne, & les plus célebres théologiens, fit un testament, par lequel il déclara héritier universel de toute la monarchie d'Espagne, Philippe de France, duc d'Anjou, second fils du Dauphin; & en cas qu'il mourût sans enfans, ou qu'il

montât sur le trône de France, il lui substitua le duc de Berri, troisieme fils du Dauphin, aux mêmes conditions. A son défaut, il substitua l'archiduc Charles, second fils de l'empereur Léopold, avec la même réserve de ne pouvoir réunir l'Espagne & l'Empire. Enfin, au défaut de l'archiduc, il désigna le duc de Savoie. Tel fut le fameux testament de Charles II, dont l'authenticité fut attaquée par tant de libelles & de manifestes. Ce prince ne survécut que quelques mois. Il fut le dernier mâle de la maison d'Autriche en Espagne. Ce prince, foible de corps & d'esprit, ne tenoit de son trisaïeul Charles V, que le nom & la couronne.

Lorsque la nouvelle de sa mort fut arrivée en France, Louis XIV fit partir le nouveau roi d'Espagne, qui fut reconnu dans toute l'étendue de la monarchie. L'empereur proteste contre le testament de Charles II, & propose à la diete de déclarer la guerre à sa France; mais la plûpart des Etats embrassent le parti de la neutralité. Comme l'empereur étoit sans troupes & presque sans appui, on n'eut aucun égard à ses protestations; mais il agit avec tant d'a-

dresse & de politique, que son parti devint bientôt redoutable à Louis XIV lui-même, qui jusqu'alors avoit tant de fois triomphé de ses ennemis.

Il avoit de grands moyens pour susciter des ennemis à la France, il les employa tous. Le premier fut l'érection du duché de Prusse en royaume : les circonstances étoient très-favorables. Léopold, qui avoit refusé en 1695 de reconnoître la Prusse pour un duché séculier, ne fit aucune difficulté de le reconnoître pour un royaume, lorsque l'électeur de Brandebourg lui eut promis des secours. L'Angleterre & la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suede & le roi de Pologne, électeur de Saxe, assurerent au nouveau roi de Prusse le consentement de ces deux couronnes, qui avoient également intérêt à le ménager. Les Etats d'Allemagne ne firent aucune opposition; il n'y en eut que de la part de la France, du pape & de l'ordre Teutonique. La France, par des raisons de politique; le pape, par un zele de religion, & par la prétention chimérique que le souverain pontife seul a droit de fonder de nouveaux royaumes;

l'ordre Teutonique, par le souvenir de l'usurpation qui avoit donné lieu à l'établissement du duché de Prusse.

Léopold, devenu plus traitable par le besoin qu'il avoit du corps Germanique, promit de terminer le différend sur le neuvieme électorat, à la satisfaction des princes. Cette déclaration les appaisa, & lui concilia, par des traités particuliers, l'amitié & l'assistance de la plûpart des princes opposans.

Les électeurs de Baviere & de Cologne s'allierent avec la France; le roi de Portugal conclut avec elle un traité d'alliance offensive & défensive. Les ducs de Savoie, de Mantoue, & la duchesse de la Mirandole, reconnurent Philippe V pour roi d'Espagne. Les Etats-généraux des Provinces-Unies & l'Angleterre, firent d'abord de même; & peut-être la France auroit-elle prévenu la guerre, si elle eût eu un peu de déférence pour ces deux puissances; mais elle irrita les Anglois en reconnoissant, après la mort de Jacques II, son fils Jacques III pour roi d'Angleterre; & elle indisposa les Hollandois, en refusant les places de sû-

reté qu'ils demandoient dans les Pays-bas. Ces deux puiſſances conclurent une alliance avec l'empereur. Enfin, tous les Etats d'Allemagne s'unirent pour faire la guerre à la France. Le marquis de Bade fut nommé pour commander en Allemagne, le prince Eugene en Italie, & le duc de Marlborough dans les Pays-bas, à la tête des alliés. Louis XIV oppoſa au premier le marquis de Villars, au ſecond le maréchal de Catinat, & le duc de Bourgogne au troiſieme. La guerre commença de tous côtés avec une vigueur étonnante.

Le prince Eugene pénetre en Italie par les gorges du Tirol; il force le poſte de Carpi, & bat le maréchal de Villeroi au combat de Chiari, & termine la campagne par la priſe de la Mirandole. Dans les Pays-bas, les alliés s'emparent de Liege, de Ruremonde, & du château de Stocheim. En Allemagne, les Impériaux ſe rendent maîtres de Landau; le maréchal de Villars joint le prince de Bade, & met ſon armée en déroute.

Le roi de Portugal quitte l'alliance de la France, & offre ſes ſervices à l'em-

pereur ; & la maiſon d'Autriche lui cede, au nom de l'archiduc Charles, pluſieurs places en Eſtramadoure & en Galice, avec tout le pays ſitué au-delà de la riviere de la Plata en Amérique. L'intérêt détacha encore le duc de Savoie de l'alliance de la France. Il entra dans la ligue, à condition que l'empereur lui céderoit le Mont-Ferrat, & les villes du Milanez qui ſeroient à ſa bienſéance. Sur la nouvelle de l'acceſſion du roi de Portugal à la triple alliance, l'archiduc part de Vienne, & ſe rend en Hollande pour paſſer en Angleterre, & de-là en Eſpagne. Cet événement, dont les alliés conçurent les plus grandes eſpérances, leur fut très-pernicieux. La jalouſie ſe mit entre les Hollandois, les Anglois, les Portugais, au ſujet des conquêtes qu'ils prétendoient faire en Amérique ; & ces trois peuples rivaux s'empêcherent mutuellement d'y en faire aucune : par ce moyen, la France conſerva les richeſſes de l'Amérique. De plus, les alliés compterent ordinairement dans la guerre d'Eſpagne ſur les troupes Portugaiſes, & elles leur manquerent toujours dans les inſtans les plus déciſifs,

En 1704 les affaires changerent de face, & les alliés eurent les plus grands succès en Allemagne, en Italie & en Espagne. L'électeur de Baviere avoit pris Passaw. Milord Marlborough, à la tête d'une armée d'Anglois & de Hollandois, & le prince Eugene avec les troupes Autrichiennes, joignirent l'armée de l'empire commandée par le margrave de Bade. Les maréchaux de Marsin & de Tallard amenerent deux renforts considérables à l'électeur de Baviere. Les alliés forcent les retranchemens de l'électeur sur le Schellenberg près de Dannauwerth, & s'emparent de cette ville. L'électeur alla au secours, & donna mal-à-propos la bataille d'Hochstedt le 15 Août. Elle fut décisive : plus de la moitié de l'armée Françoise & Bavaroise fut détruite ; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Baviere & de Souabe. Le roi des Romains reprit le commandement de l'armée impériale. Landau se rend après un siége de deux mois, & Traërbach après six semaines de tranchée ouverte. Marlborough se rend maître de Treve. L'électeur de 1704.

Baviere est obligé de se retirer en France; & l'électorat entier est abandonné à l'empereur par une capitulation signée par l'électrice, à qui l'on réserva la ville & le bailliage de Munich, avec le trésor électoral, pour son entretien & celui de ses enfans.

Dans les Pays-bas, les alliés prirent seulement le fort Saint-Isabelle, & bombarderent Namur. En Italie, le duc de Vendôme s'empara du duché de Modene, pour punir le duc du traité qu'il avoit fait avec l'empereur. Une autre armée Françoise s'empara du duché de Savoie, & d'une grande partie du Piémont. En Espagne, les alliés prirent Gibraltar; & l'armée Espagnole fit de vains efforts pour reprendre cette place importante, qui est toujours restée aux Anglois.

Les armées de l'empereur étoient trop occupées pour que ce prince eût pu penser à punir les Hongrois de leur révolte; ils se plaignoient de l'oppression où les tenoient les ministres impériaux, & de la licence des garnisons impériales. Les rebelles, qui avoient à leur tête Ragotzki, les comtes de Bercheny, de Caroli & de Forgatsch, s'é-

toient emparés de plusieurs villes. Léopold avoit pris le parti de dissimuler en attendant qu'il pût les châtier; mais, au milieu des plus grands succès, & sur le point de prononcer la sentence du ban contre les électeurs de Baviere & de Cologne, alliés de la France, ce prince mourut, après un regne de quarante-six ans.

Vous avez dû remarquer combien cet empereur fut occupé pendant tout son regne, qui ne fut, pour ainsi dire, qu'une guerre continuelle, tantôt contre la France, & tantôt contre les Turcs & les Hongrois. Rien de si foible que l'autorité impériale après la mort de Ferdinad III. La paix de Westphalie la renfermoit dans les bornes les plus étroites, & la subordonnoit, pour ainsi dire, à celle des Etats. Ceux-ci regardoient alors les rois de France & de Suede comme les défenseurs de la liberté Germanique, contre les entreprises de la maison d'Autriche; & l'Allemagne leur donnoit toute sa confiance, tandis que les moindres démarches des empereurs lui étoient suspectes. Louis XIV disposoit de la volonté de la plus grande partie des Etats

les plus puissans; & le prince le plus foible trouvoit une espece de gloire, & regardoit comme une preuve de sa souveraineté, de pouvoir contredire l'empereur. Tel étoit l'Etat de l'Allemagne lorsque Léopold parvint à l'Empire, & il le changea au point que peu d'empereurs avant lui ont régné avec plus d'autorité. Il prit une route opposée à celle de ses prédécesseurs. Charles-Quint & Ferdinand II avoient voulu écraser les Etats d'Allemagne; Léopold, au contraire, affecta la plus grande foiblesse. Il persuada à tout l'Empire que la maison d'Autriche n'étoit plus à craindre, & il exagéroit adroitement les forces de la monarchie Françoise. Vienne assiégée par les Turcs, les armées impériales réduites à peu de régimens mal entretenus, les finances épuisées, les Hongrois révoltés, étoient des objets qui devoient frapper, lorsqu'on leur comparoit Louis XIV ayant deux cents mille hommes sur pied, couvrant l'Océan de ses flottes, & triomphant de l'Europe entiere. Léopold parvint à rendre la France odieuse. Les réunions, le ravage du Palatinat, plusieurs autres griefs aux-

quels on auroit peut-être applaudi en 1660, devinrent en 1688 une source de haines & de terreurs pour toute l'Allemagne. Le même enthousiasme qui avoit jetté l'Empire entre les bras de la France, le saisit en faveur de la maison d'Autriche. La France parut alors un ennemi dangereux, à qui il falloit opposer une digue ; la maison d'Autriche y parut propre ; & l'Allemagne se sacrifia pour elle avec autant de vivacité, qu'elle lui avoit paru contraire peu d'années auparavant. Quelques bourgs réunis par la France à l'Alsace en 1680 & 1681, valurent à l'empereur, en 1691 & 1702, l'association des cercles. l'Allemagne apprit à connoître ses forces ; & cette révolution fut si complette, que la Suede, si formidable aux Ferdinands, ne conserva que peu d'influence dans les affaires d'Allemagne ; elle ne la conserva même qu'en s'unissant étroitement avec la maison d'Autriche. Le regne de Léopold sera à jamais mémorable par les grands événemens qui l'ont illustré.

Dep. J.C. 1705.

JOSEPH I. La mort de Lépold ne

causa aucun changement dans les affaires générales de l'Europe. Joseph, qui lui succéda immédiatement, soutint le système que son pere avoit embrassé : plus entreprenant que lui, il prescrivit à l'Allemagne les loix que Léopold l'avoit préparée à recevoir. Il se disposa avec la plus grande activité à continuer la guerre en Italie, en Flandre & en Allemagne, tandis que l'archiduc Charles combattoit en Espagne pour la succession à cette couronne. Il survint à l'empereur de nouveaux embarras ; les Bavarois, excités par la femme de l'électeur, à laquelle Léopold avoit laissé Munich & ses dépendances pour son entretien, profiterent des circonstances pour se soulever. Joseph y fit passer des troupes, avec ordre de mettre tout à feu & à sang. L'électrice s'enfuit à Venise : la plûpart des chefs de la révolte se retirerent en Bohême, où les esprits étoient dans la plus grande fermentation. Ce peuple indocile & remuant, dont l'esprit d'indépendance n'avoit ni justes bornes, ni d'objet déterminé, vouloit être libre ; & par un aveuglement inconcevable, il faisoit

consister sa liberté dans les agitations continuelles d'un gouvernement arbitraire qu'il vouloit changer à son gré ; &, dans la réalité, le caprice & l'inconstance avoient plus de part à sa révolte que l'amour de la liberté. Les Bohémiens se joignirent aux Bavarois, & formerent un corps d'armée qui fut d'abord surpris & vaincu par le comte Lowenstein ; mais cette victoire ne rétablit pas la paix en Bohême.

La Hongrie n'étoit pas plus tranquille : aussi jaloux de la chimere qu'ils appelloient liberté, les Hongrois, d'abord après la mort de Léopold, avoient tenu un grand conseil, où la plûpart des seigneurs avoient pris la résolution de faire rentrer la nation dans la possession des privileges dont Léopold l'avoit dépouillée. L'Angleterre & la Hollande virent tout le tort que les rebelles de Hongrie pouvoient faire à la cause commune : ces deux puissances offrirent leur médiation pour les appaiser ; mais ils la refuserent. Le prince Ragotski fit de nouvelles levées, dont il prit le commandement ; & l'empereur fut contraint de leur opposer des troupes, à la tête desquelles il mit les gé-

néraux d'Harbeville & Rabutin, tous deux recommandables par leur courage, leur ſageſſe, & leur attachement inviolable aux intérêts de la maiſon d'Autriche. Après avoir pris toutes ces précautions, Joſeph mit au ban de l'empire les électeurs de Baviere & de Cologne. Pour cet acte de juſtice, il aſſembla la nobleſſe dans la grande ſalle du palais, ſe plaça ſur un trône, & ſe fit lire les actes par leſquels Léopold avoit donné l'inveſtiture aux deux princes. Lorſque la lecture en fut faite, l'empereur les déchira par le milieu, & les pouſſa du pied juſqu'à terre. Les hérauts d'armes les ayant ramaſſés avec la pointe d'une lance, les mirent en piéces, & les jetterent par les fenêtres dans la baſſe-cour du palais. On lut enſuite le décret par lequel les électeurs étoient mis au ban de l'empire, après quoi les hérauts d'armes le publierent dans tous les carrefours de Vienne. La tête de l'électeur de Baviere fut miſe à prix; & l'archevêque de Cologne auroit eu le même ſort, ſi ſa qualité de prélat ne l'eût mis à couvert d'un pareil traitement. Les enfans de l'électeur de Baviere furent dépouil-
lés

lés de leur qualité de princes. Les princes de l'empire, sans désapprouver cette sentence, protesterent contre la forme qu'on y avoit observée, en la prononçant sans le consentement préalable de leur college; mais ces protestations n'eurent aucune suite.

Cependant les Alliés avoient par-tout les plus brillans succès. En Italie, le prince Eugene fait lever le siége de Turin, qui se faisoit sous les ordres du duc d'Orléans, force les lignes des François; & cette victoire des Impériaux fait perdre à Louis XIV toute l'Italie. 1706.

En Flandre, les François ne furent pas plus heureux; le duc de Marlborough remporta, sur le maréchal de Villeroi & l'électeur de Baviere, la fameuse victoire de Ramillies, après laquelle les débris de l'armée Françoise évacuerent en fuyant tout le pays jusqu'à Lille. Bruges, Gand, Louvain, Bruxelles, Oudenarde, Ostende, Malines, & tout le Brabant, ne coûterent pas un coup de canon aux Alliés.

La guerre n'étoit pas si vive en Allemagne; le maréchal de Villars, qui commandoit sur le Rhin, n'avoit ni

assez de troupes pour former des entreprises dignes de sa valeur, ni des secours à espérer en cas d'échec. Cependant il fit lever le siége du Fort-Louis, & se rendit maître d'Haguenau.

En Espagne, l'archiduc s'empara de Carthagene, de Salamanque & de Madrid, où il se fit proclamer roi. De-là les Alliés passerent dans le royaume de Valence, prirent Alicante, brûlerent quelques villages fortifiés, rentrerent ensuite dans la Castille, qu'ils abandonnerent encore. Il ne restoit plus à Philippe V de place importante, que Barcelone. Les Portugais la tenoient assiégée; Philippe alla à son secours, & vint à bout d'en faire lever le siége. Ce succès ne consoloit point ce prince de la perte de ses meilleures places, & il voyoit avec douleur que les mauvais succès des armes de Louis XIV, faisoient déja chanceler son autorité en Espagne.

Tant de malheurs arrivés coup sur coup, jetterent Louis XIV & toute sa cour dans la plus grande consternation. La fortune, qui sembloit punir ce monarque de ses prospérités passées, répandoit sur ses dernieres an-

nées l'amertume & la douleur. Ce prince, autrefois couvert de gloire, redouté de ses voisins, respecté de l'Europe entiere, ne pouvoit se dissimuler que son ambition avoit rendu ses sujets malheureux. Quoique dévoré de ces idées affligeantes, sa fermeté ne l'abandonna point. Plus sensible à l'abaissement de ses sujets qu'à sa propre humiliation, il soutint avec le plus grand héroïsme les coups du sort & le retour de la fortune.

La maison d'Autriche étoit au comble de la gloire. Rivale heureuse de celle de Bourbon, la prospérité de ses armes lui donnoit le premier rang dans l'Europe; & Joseph étoit résolu de tirer de ses victoires tous les avantages qu'il avoit lieu d'en espérer. Ses alliés n'avoient pas moins d'intérêt à continuer la guerre; aussi fut-elle poussée avec la plus grande vigueur.

La France paroissoit devoir être écrasée; le maréchal de Villars trouva en lui-même des ressources qui la sauverent. Après avoir forcé les lignes de Stolhoffen, & battu près de Lorch les troupes du cercle de Franconie, il entra dans la Souabe, où il se fit

payer des sommes immenses, & repassa en Alsace, chargé de dépouilles & de butin. La maison d'Autriche fut frappée d'étonnement à la nouvelle de cette heureuse expédition. Elle le fut encore davantage des mauvais succès de l'archiduc en Espagne. La bataille d'Almanza, où le maréchal de Barwick battit les Impériaux, leur tua quatorze mille hommes, prit vingt-quatre piéces de canons, cent vingt drapeaux, & tous leurs équipages, affermit Philippe V sur le trône d'Espagne, ruina l'armée de l'archiduc, & lui fit perdre le royaume de Valence, celui d'Arragon & la Castille, dont il ne s'étoit emparé qu'à force de combats. L'empereur ne put s'occuper alors à réparer ces pertes. De nouvelles révoltes en Hongrie demandoient tous ses soins; & il aima mieux conserver un royaume héréditaire dans sa maison, que de combattre pour l'acquisition incertaine d'un trône ébranlé.

Quoique vaincus de toutes parts, les Hongrois refusoient constamment de se soumettre à la puissance de l'empereur; ils revendiquoient avec la même opiniâtreté les droits qui leur avoient

été enlevés. Ils ne vouloient point remettre à la fin des guerres de l'empire pour exiger la satisfaction qu'ils demandoient ; & le prince Ragotski, leur général, les engagea à continuer la guerre avec la plus grande vigueur.

Un nouvel ennemi se fit connoître, mais il n'étoit pas à craindre pour Joseph : c'étoit le pape Clément XI qui, après s'être plaint de ce que les troupes Autrichiennes, qui étoient en Italie, y avoient levé des contributions sur le clergé, excommunia les auteurs des excès dont il se plaignoit. Cette censure, & le refus que le pape avoit fait de reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne, acheva d'indisposer sa majesté impériale contre la cour de Rome. Quelque temps après, le comte de Kaunitz, auditeur de Rote pour l'Allemagne, fit distribuer dans l'Etat écclésiastique une lettre circulaire avec un manifeste où Joseph déclaroit nulles & attentatoires les censures de Clément XI. Cet écrit fut accompagné d'une bonne armée qui s'empara de plusieurs places appartenantes au pape. Ces premiers actes d'hostilités furent bientôt suivis d'un traité qui portoit 1708.

que le pape désarmeroit, & réduiroit ses troupes au nombre de cinquante mille hommes ; que les Impériaux sortiroient ensuite des terres de l'Eglise, à la réserve de six mille hommes à qui sa sainteté fourniroit la subsistance ; que le pape congédieroit les François & les Espagnols qui se trouvoient à son service ; qu'il ne donneroit ni secours ni retraite aux ennemis de la maison d'Autriche ou de ses alliés. Lorsqu'il s'agit de la ratification de ce traité, l'ambassadeur de Vienne, suivant les ordres qu'il en avoit reçus, exigea que le pontife reconnût l'archiduc pour roi d'Espagne. La violence qu'on avoit faite au pape, fut pour lui une mauvaise excuse à la cour d'Espagne ; son nonce eut ordre de se retirer, & l'on défendit aux évêques d'avoir aucun commerce avec la daterie, & d'y envoyer de l'argent : l'ambassadeur d'Espagne sortit de Rome sans prendre congé du souverain pontife.

L'empereur ayant réussi à diminuer la puissance temporelle du pape, réussit aussi à faire reconnoître pour électeur le duc de Hannover. La diete de Ratisbonne, après une opposition qui

duroit depuis seize ans, admit enfin le duc dans le college électoral, à une condition pour prévenir la supériorité que les Protestans auroient dans le college électoral, si jamais l'électorat Palatin passoit à un prince de leur religion; on convint que le suffrage du premier des électeurs Catholiques seroit compté deux fois dans les assemblées électorales. La diete conclut aussi qu'il seroit libre à l'empereur Joseph d'avoir droit de séance & de suffrage dans le college, en qualité de roi de Bohême. Depuis Ladislas, aucun des prédécesseurs de ce prince n'avoit assisté aux assemblées de l'empire. Ils s'étoient contentés de leur droit de suffrage dans l'élection du roi des Romains; mais ils firent ensorte que leur qualité de vassaux de l'empire ne donnât aucune atteinte essentielle à leur souveraineté. La maison d'Autriche, parvenue à la couronne de Bohême, auroit persisté dans la même politique, si le corps Germanique n'eût point changé de face. Mais la souveraineté des Etats particuliers d'Allemagne ayant été garantie par les traités d'Osnabruk & de Munster, les empe-

reurs, rois de Bohême, avoient intérêt à faire revivre leur droit de séance; & Joseph, qui connoissoit l'utilité de ce privilege relativement à ses intérêts, obtint du corps Germanique, qu'il seroit rétabli dans les anciennes prérogatives des rois de Bohême. On en fit un décret, en vertu duquel l'ambassadeur de cette couronne eut droit d'assister à toutes les délibérations de l'empire.

La France épuisée n'avoit plus d'espérance de réparer ses pertes. Les peuples, accablés d'impôts, soupiroient après la paix. Les troupes n'étoient ni vêtues, ni payées, ni en état de combattre. La disette & la faim désoloient les provinces; les peuples malheureux murmuroient contre le ministere, & l'on n'épargnoit pas même la personne du roi. Louis XIV, sacrifiant alors une partie de sa grandeur au plaisir de relever son peuple de l'état de misere & d'abaissement où il l'avoit réduit, prit la résolution de faire des propositions de paix aux Alliés. Après les premieres ouvertures faites par le président Rouillé, & le sieur Voisin, conseiller d'Etat, le marquis de Torcy se rendit

à la Haye, en qualité de plénipotentiaire du roi Très-Chrétien. Voici les conditions que proposerent le prince Eugene & le comte de Zinzendorff de la part de l'empereur, le duc de Marlborough & milord Townſend pour l'Angleterre, le grand penſionnaire Heinſius & les autres députés des États-généraux de Hollande.

Le roi Très-Chrétien reconnoîtra dès à préſent Charles III d'Autriche, en qualité de roi d'Eſpagne, des Indes, de Naples, de Sicile, & ſouverain de tous les autres États de la monarchie Eſpagnole, en quelqu'endroit qu'ils ſoient ſitués.

La reſtitution des États & des places occupés par Philippe V, ſera faite dans l'eſpace de deux mois.

Si Philippe V refuſe d'y conſentir, le roi Très-Chrétien ſe joindra aux princes alliés pour l'y forcer.

Le roi Très-Chrétien retirera dans deux mois les troupes qu'il a en Eſpagne & dans les autres pays dépendans de la monarchie Eſpagnole, & celles des Indes le plutôt que faire ſe pourra.

La monarchie d'Eſpagne demeurera

dans son entier à la maison d'Autriche.

La ville & citadelle de Strasbourg seront remises à l'empereur en l'état où elles se trouvent, de même que le fort de Kell & leurs dépendances, avec cent piéces de canon de bronze.

La ville de Brissack sera de même rendue à sa majesté Impériale.

A l'avenir, le roi de France ne possédera l'Alsace que comme protecteur des villes qui y sont situées.

S. M. Très-Chrétienne fera démolir à ses frais toutes ses forteresses sur le Rhin, depuis Basle jusqu'à Philisbourg.

L'article IV du traité de Riswick touchant la religion, sera remis à l'examen & décision de la paix générale.

Le roi Très-Chrétien reconnoîtra la reine Anne pour reine de la Grande-Bretagne.

S. M. Très-Chrétienne souscrira à la succession de la couronne Britannique, sur le pied qu'elle a été réglée par les actes du Parlement d'Angleterre.

Le roi Très-Chrétien cédera à l'Angleterre ce que la France possede en

l'île de Terre-Neuve, & promettra de ne jamais s'emparer des Indes Espagnoles, ni d'y envoyer aucun de ses vaisseaux.

S. M. Très-Chrétienne s'engagera à faire raser Dunkerque, & combler le port de cette place.

Le prince de Galles ne restera plus dans le royaume; on conviendra du lieu de sa retraite, par un article de la paix générale.

On réglera par un traité particulier le commerce des Anglois en France.

Le roi Très-Chrétien reconnoîtra l'électeur de Brandebourg pour roi de Prusse, prince de Neuchatel & comte de Walengin.

On cédera aux Etats-généraux pour leur barriere, les places de Furnes, Furtemberg, le fort de Knos, Ypres, Varneton, Comines, Werwick, Périgen, Lille & sa châtellenie.

Outre les places ci-dessus, S. M. rendra toutes celles que ses troupes occupent dans les Pays-bas Espagnols, en l'état qu'elles se trouvent.

S. M. Très-Chrétienne ne fera sortir dès à présent aucune artillerie ni

munitions de bouche ou de guerre, des places qu'elle doit céder.

S. M. accordera aux Etats-généraux les conditions de commerce, telles qu'elles seront réglées par le traité de la paix.

La couronne de France reconnoîtra le nouvel électorat érigé en faveur de la maison de Brunswick-Hannover.

On restituera au duc de Savoie le duché de ce nom & le comté de Nice.

La France lui abandonnera en toute souveraineté Exiles, Fenestrelles, Chaumont, Pragelas avec leurs territoires; dont Son Altesse Royale s'est emparée la campagne derniere.

A l'égard des prétentions des électeurs de Baviere & de Cologne, elles seront renvoyées aux décisions de la paix générale.

Les articles ci-dessus n'étant que préliminaires, il sera convenu que les demandes réciproques qu'on pourra faire de part & d'autre, hors de la négociation de la paix générale, n'interrompront point la suspension d'armes dont il sera parlé ci-après.

Il sera libre à l'empire, aux quatre

cercles associés, au roi de Portugal, au roi de Prusse, au duc de Savoie & autres princes alliés, d'étendre leurs prétentions, & de les soutenir à l'assemblée de la paix générale, par telles demandes qu'ils trouveront convenir à leurs intérêts particuliers.

Le marquis de Torcy ne signa point des articles aussi offensans pour la cour de France; il se rendit à Versailles, où l'on se récria contre des demandes si excessives. Les François, plus jaloux de l'honneur que sensibles à leurs maux, quelle que fût l'affreuse extrémité où ils se trouvoient réduits, répondirent qu'ils n'étoient ni d'humeur à recevoir de pareilles propositions, ni accoutumés à les entendre. Les négociations se rompirent, & l'on recommença la guerre avec plus de chaleur. Le maréchal de Villars marcha vers les Pays-bas; & les Alliés chercherent à lui livrer bataille. L'armée du maréchal étoit inférieure, & il sçut éviter le combat. Les Alliés s'étant emparés de Tournay, & se disposant à faire le siége de Mons, le maréchal se vit obligé d'aller au secours de cette place. A son arrivée au débouché de Malplaquet, il trouva

l'armée des Alliés campée à Quévi; il rangea la ſienne dans la plaine; &, le 11 Septembre 1709, ſe donna la fameuſe bataille qui porte le nom de l'endroit où elle fut donnée. L'armée Françoiſe fut battue, après avoir ruiné l'infanterie Hollandoiſe; le maréchal de Villars y fut bleſſé & mis hors de combat. Le maréchal de Boufiers, après des prodiges de valeur, fit une retraite qui ne tenoit rien de la fuite; elle ne fut ni empreſſée ni troublée; ſa marche fut aſſurée & tranquille. Les François avoient perdu neuf étendards, mais ils en emportoient trente-deux enlevés aux ennemis. Cette bataille eſt une des plus ſanglantes & des plus meurtrieres qui ſe ſoient données depuis pluſieurs ſiécles. On peut dire que la gloire de cette journée n'appartient, pour ainſi dire, à aucun parti. Les François prévinrent leur défaite, & les Alliés n'en profiterent point: la perte des vainqueurs fut plus conſidérable que celle des vaincus; le ſeul fruit qu'ils retirerent de cette journée, fut la priſe de Mons.

Le duc de Barvick, qui commandoit en Italie, y eut des ſuccès; & le ma-

réchal de Vendôme en Espagne terrassoit les Portugais & l'archiduc par sa valeur, tandis que sa bonté d'ame & sa générosité, soutenues de beaucoup de politique, concilioient à Philippe la bienveillance intéressée des Espagnols, qu'il accoutumoit insensiblement au gouvernement François.

Ces heureuses nouvelles ne mettoient pas la France dans une situation plus heureuse. Le peuple, toujours aussi à plaindre, étoit insensible au récit des avantages remportés sur les ennemis. Les finances étoient épuisées; & continuer la guerre, c'étoit se plonger plus avant dans l'abyme où l'on étoit déja. Ces idées importunes affligeoient Louis XIV: il fit faire de nouvelles propositions de paix aux Alliés; mais la cour de Vienne traversa les démarches de la France. Enfin l'on alla jusqu'à promettre qu'on accorderoit un passage aux Alliés, & qu'on leur fourniroit une partie de l'argent nécessaire pour détrôner Philippe V. Ces humiliantes propositions ne satisfirent point les plénipotentiaires; le duc de Marlborough & les autres partisans de la guerre s'aviserent d'exiger que Louis XIV se

chargeât seul de détrôner son petit-fils. Cette proposition, dont ils ne voulurent jamais se relâcher, fit rompre la négociation, & l'on continua la guerre.

En Italie & dans les Pays-bas on ne s'occupa qu'à prendre & à reprendre des places ; la guerre fut plus vive en Espagne. Le comte de Staremberg, général des Autrichiens, battit l'armée de Philippe V aux environs de Sarragosse : Philippe s'enfuit de Madrid, & conduisit à Valladolid, ensuite à Vittoria, la reine & le prince des Asturies. Le roi fut suivi d'un grand nombre de seigneurs & de tous les conseils. Une foule de dames de la plus haute distinction, n'ayant pu trouver de voitures, firent le voyage à pied. Le marquis de Mansera, président du conseil de Castille, âgé de près de cent ans, suivit la cour dans une chaise à porteur, & ne retourna à Madrid qu'après en avoir reçu l'ordre du roi.

L'archiduc reçut à Pisia la nouvelle de la victoire ; il assembla son conseil pour délibérer sur le parti que l'on prendroit. Le comte de Staremberg, général plein de sagesse & de bravoure, fut d'avis de rester en Arragon & en

Catalogne, & d'affiéger Lérida. Les Anglois voulurent que l'archiduc se rendît à Madrid ; ce sentiment fut suivi. Lorsque l'archiduc y fut entré, les bourgeois se retirerent dans leurs maisons & fermerent leurs boutiques ; personne ne parut dans les rues. Vers le milieu de la nuit on entendit tout-à-coup des cris de *Vive Philippe V*. L'archiduc effrayé crut que les habitans avoient pris les armes. Il envoya chercher le marquis de Mansera, qu'il croyoit l'auteur de cette prétendue révolte, & lui ordonna de lui baiser la main. Ce vieillard respectable lui fit cette réponse qui a immortalisé son nom : « Je n'ai qu'une foi & » un roi, qui est Philippe V, auquel » j'ai prêté serment de fidélité. Je re» connois l'archiduc pour un grand » prince, mais non pas pour mon sou» verain. J'ai vécu cent ans sans avoir » rien fait contre mes devoirs ; & pour » le peu de jours qui me restent à vi» vre, je ne veux point me déshono» rer. » Cette réponse frappa tellement l'archiduc, qu'il ne voulut point rester dans Madrid. Avant son départ, il défendit à ses troupes de molester les habitans : la ville ne fut point pillée ;

mais on ravagea les environs, on brûla les églises, on força les monasteres, & l'on massacra tout ce qui fit mine de résister.

Le roi d'Espagne avoit demandé du secours à Louis le Grand ; mais ce monarque, attaqué lui-même de toutes parts, ne put lui envoyer que le duc de Vendôme qu'il avoit rappellé en France depuis quelque temps. Vendôme seul valut une armée pour Philippe V, & l'arrivée de ce général fit une révolution dans l'Espagne. Les seigneurs, les ecclésiastiques, les moines & les particuliers lui envoyerent des sommes pour payer les troupes ; le roi se mit à la tête, marcha droit au comte de Staremberg, le joignit près de Villaviciosa, & remporta sur lui une victoire complette. Avant la bataille, les grands d'Espagne conjurerent le roi de ne point exposer sa personne sacrée ; mais le duc de Vendôme lui dit : « Allons, Sire, » quand vous serez à la tête de tant de » braves gens, vos ennemis ne vous ré» sisteront pas. » Après la victoire, le roi dit au duc de Vendôme qu'il mouroit d'envie de dormir. « Sire, lui dit » le duc, je vais vous faire le meil-

» leur & le plus beau lit que vous au-
» rez de votre vie. » Et il fit ranger ſous un gros arbre les drapeaux qu'on avoit enlevés aux ennemis. Le roi ſe jetta deſſus tout botté, & dormit cinq heures plus agréablement qu'il n'auroit fait à Madrid. Cette victoire cauſa des inquiétudes aux Alliés. Louis XIV fit ſur ces entrefaites de nouvelles propoſitions de paix. La reine Anne & les Etats-généraux n'étoient pas éloignés d'en- 1711.
trer en négociation : la mort de l'empereur Joſeph fut le ſalut de la France, & rendit la paix à l'Europe.

Cet empereur étoit mort au milieu des plus grands ſuccès : les mécontens de Hongrie avoient ſoutenu pendant huit ans les efforts des troupes Impériales ; ils venoient d'y ſuccomber. Le prince Ragotski & le comte de Berchiny furent obligés de ſe retirer en Turquie : le comte Caroly, reſté ſeul chef des Courouzes ou mécontens, n'eut d'autre parti à prendre que celui de ſe ſoumettre à l'empereur. Le traité fut négocié & conclu à Zatmar le 29 Avril. On rendit les biens confiſqués à leurs anciens poſſeſſeurs, la liberté de conſcience aux Proteſtans, & les anciens

privileges conservés en 1690 au corps de la nation. Ce traité fut ratifié par l'impératrice Eléonore-Magdeleine, régente de Hongrie & de Bohême depuis la mort de l'empereur, arrivée le 17 Avril.

Joseph étoit fils de l'empereur Léopold & d'Eléonore-Magdeleine-Thérese de Neubourg. Il avoit épousé Guillemine-Amélie, fille de Jean-Frédéric, duc de Brunsvick-Lunébourg, dont il eut en 1699 Marie-Josephe, mariée au prince électoral de Saxe en 1719; Léopold-Joseph, qui ne vécut que treize mois; & Marie-Amélie, épouse de l'électeur de Baviere, connu depuis sous le nom d'empereur Charles VII. Joseph fut un des plus grands empereurs de la maison d'Autriche; entreprenant, actif, plein de feu; aussi prompt à concevoir un dessein, qu'habile à l'exécuter; ferme dans ses projets, il souffroit avec peine qu'on y mît opposition. Il combla de faveurs les talens distingués & le mérite utile. Il sçavoit démêler dans la foule le simple soldat qui avoit signalé sa bravoure, son courage, & lui donnoit des rivaux. A l'exemple des plus cé-

lebres empereurs de la maison d'Autriche, il humilia certains princes ambitieux, & assigna des bornes à leur autorité; il défendit avec chaleur les prérogatives de la couronne impériale; il sçut rendre son nom respectable au Protestantisme & à l'esprit de rebellion; il maintint l'équilibre entre les Etats de l'empire, & rompit les entreprises de quelques génies remuans; enfin, il soutint la majesté du trône contre les efforts de l'envie. Une partie de son regne fut consacrée aux soins de la guerre; l'autre fut employée au maintien des loix, de l'ordre & de la subordination. Les plus glorieux succès furent la récompense de cette double entreprise. La maison d'Autriche devint plus respectable à l'empire, & redoutable à ses voisins; enfin, lorsque Joseph mourut, il étoit sur le point de faire sentir à la maison de France la fausseté du systême politique qui avoit mis plusieurs fois l'Europe en feu, pour l'abaissement de celle d'Autriche. La gloire de ces deux maisons est indépendante l'une de l'autre; & si Louis XIV jouit de quelques instans de supériorité dans les commencemens de son regne, la fortune & le

ſang de ſes ſujets en furent le prix ; & dans ſes dernieres années, il les racheta bien chérement. La rivalité des maiſons d'Autriche & de Bourbon fut fatale à toute l'Europe & à elles-mêmes ; la concorde & la paix leur eût procuré plus de véritable gloire, & eût rendu leurs ſujets plus heureux. Ce bonheur étoit réſervé à nos jours ; l'union la plus ſacrée de ces deux maiſons n'en fait, pour ainſi dire, qu'une : puiſſe à jamais durer la paix qui regne entre elles !

Dep.J.C. 1711. CHARLES VI. L'Europe ne fut en aucun temps dans une ſituation ſemblable à celle où elle ſe trouvoit à la mort de l'empereur Joſeph. Toutes les puiſſances de cette partie de l'univers étoient épuiſées par une guerre de dix années, qui n'avoit pas moins coûté de tréſors que de ſang, & qui, ayant ſuccédé à d'autres guerres qui n'avoient été interrompues que par de courtes apparitions de paix, avoit réduit tous les potentats dans une eſpece d'impuiſſance de ſe faire plus de mal. L'Allemagne avoit beſoin de placer ſur ſon trône un prince qui fût ſon protecteur & ſon ap-

pui contre les entreprises de l'empire Ottoman. L'archiduc Charles, par sa naissance, par ses vertus, par son pouvoir & ses richesses, étoit ce prince. Héritier des vastes possessions de son frere, ses Etats héréditaires pouvoient servir de barriere entre les empires d'Orient & d'Occident; il fut élu après un interregne de six mois.

La mort de Joseph changeoit le systême politique de l'Europe. L'Angleterre, la Hollande, & les autres alliés de l'empire, n'avoient pris les armes que pour empêcher que les couronnes de France & d'Espagne ne fussent un jour réunies sur une même tête; le même intérêt exigeoit que ces puissances s'opposassent à ce que Charles VI, élu empereur, devînt un second Charles-Quint, & même un prince plus puissant encore. La France étoit épuisée, & ne pouvoit être de longtemps en état de faire tête aux forces de l'Autriche, aidées des trésors de l'Amérique dont l'empereur auroit été le maître. Louis XIV, dont la fierté avoit révolté contre lui tous ses voisins, accablé par une longue suite de malheurs & de revers, n'étoit plus à craindre;

il demandoit la paix. Il offroit de ſatisfaire les Alliés ſur la plûpart de leurs demandes; de démolir Dunkerque, éternel objet de terreur & de jalouſie pour l'Angleterre; de faire raſer les forts qu'il avoit fait conſtruire ſur le Rhin, d'évacuer les places des Pays-bas dont ſes troupes étoient en poſſeſſion; enfin, de conſentir à ce que le trône d'Eſpagne ne pût jamais être occupé par un roi né d'un Dauphin de France. Mais le jeune Charles ne vouloit pas entendre parler de paix.

Le duc de Marlboroug dominoit en Angleterre, & commandoit en ſouverain dans les Pays-bas. Jaloux de ſon autorité qu'il devoit perdre à la paix, il tâchoit de prolonger la guerre, en renouvellant les propoſitions étranges qu'il avoit faites à Gertruydemberg. Sa puiſſance paroiſſoit plus affermie que jamais, lorſqu'une intrigue de cour renverſa tous ſes projets, & rendit le calme à l'Europe. Ladi Masham ruina le crédit de la ducheſſe de Marlborough; la ducheſſe entraîna dans ſa chûte le général ſon mari, & toute ſa famille, qui rempliſſoit les premieres charges du royaume. La reine Anne, rendue à elle-même,

recon-

reconnut que jusqu'alors l'Angleterre s'étoit sacrifiée uniquement pour procurer de grands avantages à la Hollande, à la maison d'Autriche & à Marlborough. Cette princesse ne fut point insensible à la gloire de donner la paix à l'Europe ; elle conclut une suspension d'armes avec la France, & envoya proposer au conseil des Provinces-Unies d'entrer dans ses vues. Elle y réussit d'autant mieux, que les Etats-généraux commençoient à redouter la trop grande puissance de la maison d'Autriche. On dressa des articles préliminaires, & l'on fixa le terme & le lieu d'un congrès pour la tenue des conférences.

Charles fit tous ses efforts pour rompre ces projets ; il fit faire par le prince Eugene les propositions les plus avantageuses aux Etats-généraux & à la cour d'Angleterre ; mais ce prince retourna à Vienne sans avoir pu rien obtenir. Tandis qu'il faisoit les préparatifs pour la campagne suivante, l'ouverture du congrès se fit à Utrecht.

L'empereur, qui se disposoit à soutenir seul tout le fardeau de la guerre, avoit besoin de toutes ses troupes : pour

retirer celles de Hongrie, il fit un accommodement avec les mécontens de ce royaume. Tranquille de ce côté, il ne songea plus qu'à poursuivre vivement la guerre contre la France. Il envoya ses plénipotentiaires au congrès d'Utrecht; mais ils porterent si haut leurs prétentions, ainsi que les Hollandois, que les ministres de France ne purent rien terminer. Le prince Eugene commença la campagne par le siége de Landreci.

Le Maréchal de Villars, à qui Louis XIV avoit confié la fortune de la France, résolut de tout tenter pour faire échouer cette entreprise. Il fit faire à son armée des mouvemens qui tromperent le général de l'empereur; & pour cette fois, le prince Eugene ne s'apperçut qu'il avoit pris le change, que lorsque le mal fut sans remede. Son camp fut attaqué par un endroit où il ne s'attendoit pas que les François pussent parvenir; & de dix-sept bataillons qui défendoient les retranchemens forcés par le maréchal de Villars, à peine se sauva-t-il quatre cents hommes. Le prince Eugene vint inutilement au secours; la victoire étoit assurée. Cette

action fut ſuivie de la priſe de tous les poſtes ſitués le long de la Scarpe ; de Saint-Amand, de l'abbaye d'Auchin, des quatre Clochers, de Hanon & de Mortagne ; de la priſe de Marchienne, où l'on trouva ſoixante-dix piéces de gros canon, quarante de campagne avec leurs affuts, une prodigieuſe quantité de poudre, de boulets, de bombes, de carcaſſes, & beaucoup de grains, de farines, & d'autres vivres. Le prince Eugene fut obligé d'abandonner Landreci. Douay fut aſſiégé, & le gouverneur obligé de ſe rendre à diſcrétion.

Le maréchal de Villars prenoit des meſures ſi juſtes, qu'il mettoit ſouvent en défaut tout l'art & toute la fineſſe du prince Eugene. Il le réduiſit à être ſpectateur du ſiége du Queſnoy, place importante où les alliés avoient mis des proviſions immenſes, & qui fut priſe après quatorze jours de tranchée. Le maréchal de Villars termina, par la priſe de Bouchain, l'une des plus belles & des plus glorieuſes campagnes que la France eût faites depuis long-temps, & qui rétablit l'honneur de la nation. Sur le Rhin, la vigilance du maréchal

d'Harcourt empêcha les Impériaux de faire aucuns progrès.

Les troubles de Hongrie avoient empêché jusqu'alors l'empereur Charles VI d'aller prendre possession de cette couronne. Il partit pour Presbourg, où
1712. il fut couronné roi, malgré les protestations des seigneurs qui reclamoient le droit d'élection & la liberté des suffrages. Après avoir reçu le serment de fidélité, & les hommages des différens ordres de l'Etat, il accomplit une ancienne cérémonie que le peuple regarde comme essentielle à l'affermissement de l'autorité souveraine. Elle consiste à traverser au galop un des fauxbourgs de la ville, & à monter la montagne qui côtoie le Danube. Arrivé au sommet, le nouveau monarque tire son sabre, & fait quatre croix en l'air en se tournant vers les quatre parties du monde.

Charles VI n'eut pas la même condescendance pour les Bohémiens, il ne crut pas devoir aller chercher à Prague la confirmation d'un titre depuis longtemps héréditaire dans la maison d'Autriche.

Les heureux succès des armes de
1713. France avoient rendu les Hollandois

plus traitables, & ils se rendirent enfin aux conseils de la reine Anne, qui leur fit entrevoir l'incertitude des événemens de la guerre, & leur représenta que leur obstination pouvoit nuire beaucoup aux intérêts de leur commerce, & qu'il ne falloit qu'une ou deux batailles pour leur faire perdre tous les avantages qu'ils pouvoient espérer d'un traité. Ces considérations les ébranlerent, & ils signerent leur traité avec la France comme leurs autres alliés. Le 11 d'Avril, la paix fut signée à Utrecht par les plénipotentiaires de France, d'Angleterre, de Portugal, de Savoie & de Hollande. Il y eut cinq traités qui furent signés depuis trois heures après midi jusqu'à une heure après minuit. On donna terme à l'empereur jusqu'au premier de Juin pour se déterminer.

Par le traité fait avec l'Angleterre, la France s'engagea à reconnoître la succession à la couronne de la Grande-Bretagne, en faveur de la princesse Sophie, & de ses héritiers dans la ligne Protestante; à faire raser les fortifications & le port de Dunkerque; à restituer à l'Angleterre la baye & le détroit de Hudson avec ses dépendances;

à lui céder à perpétuité l'île de Saint-Christophe, l'Acadie en son entier, l'île de Terre-Neuve, avec les autres adjacentes. Il étoit seulement permis aux François d'avoir dans l'île de Terre-Neuve des étalages & les cabanes nécessaires pour sécher le poisson qu'ils pourroient prendre dans la partie de l'île qui s'étend depuis le cap de Bonavista, jusqu'à la pointe septentrionale de la même île, & de-là en descendant du côté de l'occident, jusqu'au lieu appellé *Pointe-Riche*.

Celui qui fut fait avec les Etats-généraux, portoit que le roi de France leur remettroit pour la maison d'Autriche tous les Pays-bas Espagnols, à quoi il ajouteroit Menin, Furnes, Furnembach, le fort de la Knoque, Dixmude, Loo, Ypres & Tournai, pour être possédées à perpétuité par la maison d'Autriche, à l'exception de la haute Gueldre, & de la ville du même nom, qu'on cédoit au roi de Prusse. Les Hollandois, de leur côté, consentoient à restituer au roi Lille, Aire, le fort Saint-François, Béthune & Saint-Venant.

Le traité avec la Savoie portoit que

Louis XIV rendroit ce duché qu'il avoit conquis, & le comté de Nice; qu'il céderoit de plus au duc de Savoie la vallée de Pragelas, avec les forts d'Exiles & de Feneſtrelles, les vallées d'Oula, de Sézane & de Bardonache, & le château Dauphin. On cédoit en échange à la France la vallée de Barcelonette. Les autres traités ne contiennent rien de conſidérable.

Charles VI, toujours ferme dans ſa réſolution, au lieu de penſer à faire la paix avec la France, employa le temps qu'on lui avoit accordé, à faire des préparatifs de guerre. Il perſiſtoit à demander d'être inveſti de toute la monarchie Eſpagnole, & que la France fût dépouillée de tout ce qu'on lui avoit accordé par les traités de Nimegue, de Munſter & de Riſwick.

Le prince Eugene ſe diſpoſoit à paſſer le Rhin, lorſqu'il apprit que le maréchal de Villars s'avançoit à grands pas entre Philisbourg & Landau. Le général de l'empire forme auſſi-tôt le projet d'empêcher le ſiége de cette derniere, l'une des plus fortes barrieres de l'Allemagne; mais elle étoit déja inveſtie; & bientôt le prince de Vir-

temberg, qui commandoit dans la place, fut obligé de se rendre à discrétion. Une autre entreprise non moins importante, mais plus périlleuse, occupoit le maréchal de Villars. Il vouloit assiéger Fribourg; mais les difficultés étoient sans nombre, &, pour y arriver, il falloit forcer des barrieres impraticables. Son génie, fécond en ressources, lui fit surmonter tous les obstacles. Les Impériaux étoient retranchés près d'Etlingen. Villars passe le Rhin au fort-Louis, & feint de vouloir aller les attaquer. Le prince Eugene envoie aussi-tôt un ordre au général de Vaubonne de le venir joindre. Le maréchal avoit prévu cette démarche, & avoit fait prendre le chemin des lignes de Fribourg à quelques détachemens. Il se hâte de les joindre; &, trouvant les Impériaux décampés, il va mettre le siége devant Fribourg. Le baron d'Arch, officier plein de bravoure & d'expérience, commandoit dans cette place; il la défendit jusqu'à la derniere exttémité. Il ne capitula, pour la ville & pour les forts, qu'avec la permission du prince Eugene, à qui il avoit fait part de sa

ſituation. Cette conquête termina une campagne dont le ſuccès ne pouvoit manquer de faire prendre à l'empereur des ſentimens plus pacifiques. En effet, peu de temps après il envoya le prince Eugene à Raſtadt, pour y traiter de la paix avec le maréchal de Villars.

La fermeté du maréchal à ſoutenir les intérêts de la France, ne fut pas 1714. moins avantageuſe à Louis XIV, que l'avoit été ſa valeur & ſa profonde ſcience du métier de la guerre. Il avoit à faire au plus habile politique de l'Europe; il ſut éluder ſes ruſes, & trancher les difficultés ſans nombre que faiſoit naître le prince Eugene. Enfin ils ſignerent l'un & l'autre le traité dont voici la ſubſtance.

Les frontieres de France du côté de l'Allemagne ſeront les mêmes qu'elles étoient au commencement de cette guerre; & celles des Pays-bas, de la maniere qui a été réglée à Utrecht. Les choſes demeureront en Italie ſur le pied qu'elles ſont actuellement, c'eſt-à-dire, que l'empereur reſtera en poſſeſſion du Milanez, de Naples, de la Sardaigne, & des places qu'il occupoit ſur la côte de Toſcane, ſa majeſté Impériale pro-

mettant de rendre bonne & prompte justice aux princes ou vassaux de l'Empire pour les autres places & Etats d'Italie dont elle s'est emparée, mais qui n'ont point appartenu aux rois d'Espagne de la maison d'Autriche, sçavoir aux ducs de Guastalle & de la Mirandole, & au prince de Castiglione. Les électeurs de Cologne & de Baviere rentreront dans tous leurs Etats, droits & prérogatives, & on leur restituera généralement tout ce qui se trouvera avoir été distrait de leurs papiers, meubles & effets. De plus, l'électeur de Baviere pourra échanger une partie de ses Etats contre d'autres, après son entier rétablissement, s'il se trouve que cela lui convienne. En temps de paix, il n'y aura point de garnison dans la ville de Bonn. Les deux électeurs ne pourront prétendre aucun dédommagement contre l'empereur & l'Empire, comme personne ne pourra en demander contre eux pour raison de la présente guerre. Le roi reconnoîtra la dignité électorale dans la maison de Hannover. Tels furent les principaux articles du traité qui termina cette guerre ruineuse.

1716. Charles VI ne goûta pas long-temps

ses douceurs de la paix qu'il venoit de conclure. Les Turcs avoient déclaré la guerre aux Vénitiens, & se disposoient à reconquérir sur eux la Morée. L'empereur, craignant qu'après cette conquête ils ne tournassent leurs armes contre la Hongrie, se déclara pour les Vénitiens qui l'en sollicitoient vivement. L'Empire leur accorda des secours considérables, & il donna au prince Eugene le commandement des troupes de Hongrie. Ce général joignit les Turcs à Pétervaradin, les attaqua, & remporta sur eux une victoire complette, qui fut suivie de la prise de Témeswar, place très-forte. Les Impériaux, commandés par le prince Eugene, sembloient être devenus invincibles. Ils commencerent la campagne de 1717 par le siége de Belgrade. Cette ville étoit le boulevard des Etats des Turcs; il étoit essentiel pour eux de la conserver. Le grand-visir vint à son secours à la tête d'une armée de deux cents mille hommes. Ils avoient pris des postes avantageux, d'où ils canonnoient l'armée Impériale dans ses retranchemens; ils avoient même déja pris la résolution de les forcer, lorsque le

prince Eugene les ſurprit, les chaſſa de leurs poſtes & les mit tout-à-fait en déroute. Après un combat de huit heures, ils abandonnerent le champ de bataille & leur camp, dans lequel on trouva des richeſſes immenſes. Cette grande victoire fut ſuivie de la priſe de Belgrade.

1718. On ſe préparoit de part & d'autre à pourſuivre vivement cette guerre, lorſque les Anglois & les Hollandois comme médiateurs firent ſigner aux deux empereurs un traité de paix qui laiſſa Charles VI en poſſeſſion de Témeſwar & de Belgrade.

Cette paix étoit d'autant plus néceſſaire à l'empereur, qu'il avoit beſoin de ſes forces pour les oppoſer à l'Eſpagne, qui venoit de lui déclarer la guerre en s'emparant de l'île de Sardaigne, cédée à l'Empire par le traité d'Utrecht. Les Eſpagnols avoient réſolu de reprendre tout ce qui avoit été démembré de leur monarchie par ce traité; en conſéquence, ils avoient entrepris la conquête de la Sicile qui appartenoit au duc de Savoie. L'Europe retentit bientôt des plaintes de l'empereur & du duc de Savoie contre les entrepriſes

de la cour d'Efpagne. Le roi d'Angleterre George I, & le duc d'Orléans, régent de France, fe donnerent pour médiateurs & pour arbitres des différends furvenus entre les deux monarques. Ils dresserent un plan de pacification, par lequel le duc de Savoie devoit céder la Sicile à l'empereur, & l'empereur donner en échange l'île de Sardaigne au duc de Savoie. Cette derniere devoit être évacuée au plus tard dans deux mois par les Efpagnols, & Philippe V devoit renoncer à tout ce que fes prédéceffeurs avoient poffédé en Italie. Ce traité fut nommé la quadruple alliance, parce qu'il fut fait entre l'empereur, les rois de France & d'Angleterre, & le duc de Savoie. Les Efpagnols n'ayant pas voulu y accéder, le roi d'Angleterre envoya contre eux une flotte commandée par l'amiral Bing, qui remporta fur celle d'Efpagne une victoire complette près de Syracufe. Cette victoire n'empêcha pas la prife de Meffine par les Efpagnols.

L'intrigant cardinal Albéroni foutenoit fes entreprifes par les intelligences qu'il avoit ménagées en Angleterre & en France à force d'argent. Le duc

d'Orléans découvrit & sut rendre inutile une conspiration qui devoit changer la face du gouvernement, & dont le prince de Cellamare, ambassadeur de Philippe V, étoit l'agent principal. Ces manœuvres exciterent un orage violent contre la cour de Madrid, mais elle se hâta de le conjurer. Philippe sacrifia le cardinal à la haine publique, & consentit à recevoir le traité de la quadruple alliance.

1720. Charles VI n'avoit point d'enfant mâle : au milieu des guerres qui venoient de désoler l'Europe, il prévoyoit de plus grands maux encore, que ne manqueroit pas d'exciter sa succession après sa mort. Pour les prévenir, il avoit fait une disposition qu'il voulut revêtir d'un caractere sacré, en la faisant garantir par les puissances de l'Europe, sous le nom de Pragmatique-Sanction. Voici comme étoit conçu cet acte important. Après avoir rappellé les différens actes, testamens & codicilles des empereurs, rois & archiducs ses prédécesseurs, pour établir & fixer le droit d'indivisibilité dans la maison d'Autriche, il ajoute : « Nous avons, par no- » tre déclaration & disposition, pu-

» bliée le 19 Avril 1713, en présence
» d'un grand nombre de nos conseil-
» lers d'Etat, gouverneurs de nos pro-
» vinces & de nos autres ministres,
» renouvellé non-seulement le droit de
» primogéniture, déja si fortement éta-
» bli & enraciné dans notre auguste
» maison ; mais nous l'avons de plus,
» en vertu de notre pleine puissance &
» suivant l'exigence de l'état de nos af-
» faires, érigé en forme de Pragmati-
» que-Sanction, & d'Edit perpétuel &
» irrévocable, expliquant ce droit de
» primogéniture & de succession plus
» clairement établi par feu l'empereur
» Léopold entre les princes mâles de
» notre auguste maison, &, au défaut
» d'iceux, étendu en sa maniere aux
» archiduchesses : nous avons déclaré
» en termes intelligibles & exprès,
» qu'au défaut des mâles, la succession
» écherra, en premier lieu, aux archi-
» duchesses nos filles ; en second lieu,
» aux archiduchesses nos niéces, filles
» de nos freres ; en troisieme lieu, aux
» archiduchesses nos sœurs ; & enfin
» à tous les descendans de l'un & de
» l'autre sexe. Voulant qu'en tout cas
» elles gardent entr'elles l'ordre de suc-

» cession linéale, tel qu'il est marqué
» dans notre susdit réglement, lequel
» se trouve entiérement conforme à ce-
» lui qui a été établi pour les mâles,
» selon le rang de la primogéniture &
» succession linéale.

» En conséquence & en exécution
» de cette Sanction, la sérénissime ar-
» chiduchesse Marie-Joséphine, épouse
» du prince royal de Pologne & de
» Saxe, a fait serment d'adhérer & d'ac-
» cepter les pactes de famille, le droit
» de primogéniture déja établi dans
» notre auguste maison, & le susdit
» ordre prescrit pour la succession li-
» néale.

» La même chose a été observée
» ensuite avec la sérénissime archidu-
» chesse Marie-Amélie, épouse du sé-
» rénissime prince électoral de Ba-
» viere.

» En considérant qu'il est très-im-
» portant pour la sûreté, repos & tran-
» quillité de nos provinces héréditaires
» que nous possédons dans les Pays-
» bas, que ledit ordre de succession
» indivisible de tous nos royaumes &
» provinces héréditaires, & le droit de
» primogéniture, soient reçus, intro-

» duits, établis & promulgués dans nos-
» dites provinces des Pays-bas, & que,
» pour l'introduction de cette nouvelle
» loi, il soit dérogé à celle touchant
» la succession desdites provinces, éta-
» blie dans nos Pays-bas par l'empereur
» Charles V d'éternelle mémoire notre
» prédécesseur, & à toutes coutumes
» de nosdites provinces, autant qu'elles
» ne seroient pas conformes au susdit
» ordre & regle de succession, avons
» établi, statué, comme aussi dérogé,
» &c. »

Les prétentions réciproques du roi d'Espagne & de l'empereur Charles VI 1721.
n'étoient point encore réglées; il s'agissoit d'un article du traité de la quadruple alliance, qui portoit que les Etats de Toscane, de Parme & de Plaisance seroient reconnus pour fiefs masculins de l'Empire, & que l'empereur en donneroit l'investiture éventuelle à l'un des enfans nés du second mariage du roi d'Espagne. Cette contestation ne fut terminée qu'en 1731, lorsque l'empereur renonça à l'établissement qu'il avoit commencé d'une compagnie de commerce à Ostende, & que l'Angleterre & la Hollande s'engage-

rent à garantir la Pragmatique-Sanction qu'il avoit faite pour établir l'indivisibilité des Etats héréditaires de la maison d'Autriche. Ce prince ne la croyoit pas solidement établie, tant qu'elle ne seroit pas confirmée par les Etats-généraux de l'Empire. Il la fit proposer à la diete de Ratisbonne, où après bien des difficultés elle fut enfin garantie. Les électeurs de Baviere, de Saxe & du Palatinat protesterent contre cet acte de la diete; mais ce fut inutilement.

Tout étoit en paix depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque la mort du roi de Pologne Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, replongea une partie de l'Europe dans les malheurs de la guerre. Ce prince, élevé sur le trône en 1697, avoit été contraint de l'abandonner en 1706. Charles XII, roi de Suede, y avoit placé Stanislas Leczinski, fils du grand-trésorier de la couronne. La bataille de Pultawa, si fatale à Charles XII, renversa Stanislas de dessus son trône, & y fit remonter Frédéric-Auguste. A la mort de ce prince, Stanislas fut élu de la maniere la plus légitime & la plus solemnelle:

L'empereur fit faire une autre élection en faveur du fils du feu roi ; elle fut appuyée de ses armes & de celles de la Russie, & Frédéric-Auguste III l'emporta sur son concurrent.

Louis XV, gendre de Stanislas, prit le parti de son beau-pere ; mais on n'envoya qu'un secours de quinze cents hommes, pour s'opposer aux entreprises des armées de l'empereur & des Russes ; aussi ces quinze cents hommes n'empêcherent point Dantzick d'être pris, & Stanislas d'être obligé de fuir déguisé en matelot, à travers mille dangers, sa tête ayant été mise à prix. Les quinze cents François eux-mêmes furent faits prisonniers, transportés & retenus auprès de Pétersbourg, où ils furent mieux traités qu'ils ne s'y étoient attendus.

La France, pour tirer vengeance de l'outrage qu'on venoit de lui faire en Pologne, s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne ; & ces trois puissances, réunies par la même politique d'affoiblir l'Autriche, attaquerent en même temps l'Italie & l'Allemagne. Les ducs de Savoie avoient depuis long-temps trouvé le moyen d'accroître leurs Etats, tan-

tôt en donnant des secours aux empereurs, tantôt en se déclarant contre eux. On avoit promis au roi Charles-Emmanuel le Milanez. Le roi d'Espagne espéroit, pour ses enfans, de plus grands établissemens en Italie, que Parme & Plaisance. Le roi de France n'envisageoit que le rétablissement de Stanislas, & les succès de ses alliés. L'Angleterre & la Hollande resterent neutres. Le ministere François avoit réussi à faire comprendre à ces puissances, que la France pouvoit faire la guerre à l'empereur, sans alarmer la liberté de l'Europe.

En peu de temps une armée Françoise se rend maîtresse de la campagne sur le Rhin, & les troupes d'Espagne & de Savoie s'emparent de l'Italie. Le maréchal de Villars, généralissime des armées d'Italie, termine sa glorieuse carriere à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le maréchal de Coigni, son successeur, remporte les victoires de Parme & de Guastalla, tandis que le duc de Montemar gagne celle de Bitonto, dont il eut le surnom. L'infant Dom Carlos, qui avoit été reconnu prince héréditaire de Tos-

cane, fut bientôt roi de Naples & de Sicile. L'empereur perdit presque toute l'Italie, pour avoir donné un roi à la Pologne; & il fut trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrit la France victorieuse.

Dans le premier des articles préliminaires arrêtés à Vienne, & qui font la matiere du traité de paix, il est stipulé que le roi de Pologne Stanislas abdiquera; qu'il sera reconnu roi, & conservera les titres & les honneurs de roi Pologne & de grand-duc de Lithuanie; qu'on lui restituera ses biens & ceux de la reine son épouse, dont ils auront la libre jouissance & disposition.... L'empereur accorde que le roi Stanislas soit mis en possession du duché de Bar & de ses dépendances, dans la même étendue que le possede la maison de Lorraine; qu'aussi-tôt que le grand-duché de Toscane sera échu à la maison de Lorraine, le roi, beau-pere du roi de France, soit encore mis en possession paisible du duché de Lorraine & de ses dépendances, dans la même étendue que les possede la maison de Lorraine, pour jouir de l'un & de l'autre duché sa vie durant. Immé-

diatement après sa mort, ils seront réunis en pleine souveraineté, pour toujours, à la couronne de France.

Le second article assure & garantit la succession éventuelle du grand-duché de Toscane à la maison de Lorraine.

Le troisieme accorde les royaumes de Naples & de Sicile à Dom Carlos.

Le quatrieme cede au roi de Sardaigne le Novarois, le Tortonois & les fiefs des Langhes.

Dans le cinquieme, on promet de rendre à l'empereur tous les autres Etats qu'il possédoit en Italie avant la guerre, & de lui céder en pleine propriété les duchés de Parme & de Plaisance.

Ces articles ayant été ratifiés par les puissances, la paix fut solidement rétablie. La Lorraine, dont la réunion à la couronne de France avoit été tant de fois inutilement tentée, le fut enfin irrévocablement ; &, pour la derniere fois, cette province eut un souverain résident chez elle, & qui la rendit heureuse.

Peu de temps après, la maison d'Autriche perdit un héros qui lui avoit rendu de grands services. Le prince Eugene mourut dans sa soixante-trei-

zieme année. Grand capitaine, habile ministre, à la tête des armées comme dans le cabinet, il fut l'admiration & le héros de son siécle. Les empereurs Léopold, Joseph & Charles, qui connurent ses grands talens & son mérite, l'estimerent assez pour ne le point gêner dans ses opérations; ils abandonnerent, pour ainsi dire, la destinée de l'Etat à sa prudence, & ils s'en applaudirent toujours; Eugene fut le plus heureux guerrier de son temps.

L'empereur ne jouit pas long-temps des douceurs de la paix. Les Tartares ravagerent les frontieres des Russes, & leur irruption fut suivie d'une guerre à laquelle Charles VI, lié avec la Russie, dut prendre part. Il mit quatre armées en campagne, la premiere aux ordres du comte de Seckendorff, la seconde commandée par le général Schmettau, la troisieme par le comte de Wallis, & la quatrieme par le prince de Saxe Hildbourghausen. Le duc de Lorraine fut nommé généralissime de toutes les troupes impériales.

Pendant que ces différens corps de troupes se rendoient à leur destination, le comte de Munich, un des généraux

de la Czarine, s'empara d'Oczakow, place importante de l'Ukraine, défendue par une garnison de vingt mille hommes. Il pressa si vigoureusement les attaques, que les Turcs se défendirent à peine deux jours. D'un autre côté, le comte de Seckendorff se rendit maître de Nissa, ville de Hongrie. Le prince de Saxe Hildbourghausen ne fut pas si heureux en Bosnie; il avoit formé le siége de Bagnaluc; les Turcs fondirent sur ses retranchemens, les forcerent, & remporterent une victoire complette.

En Servie, le comte de Kévenhuller, qui commandoit un corps de sept à huit mille hommes, repoussa seize mille Turcs; il soutint pendant une longue marche les attaques multipliées des Ottomans, & fit sa retraite avec autant d'intrépidité que de sagesse. Encouragés par leurs succès, les Turcs assiégerent & reprirent Nissa. L'empereur, irrité de la négligence de quelques-uns de ses généraux, crut devoir faire un exemple dans la personne du général Doxat, accusé d'avoir livré la ville de Nissa sans nécessité. Ce commandant eut la tête tranchée à Belgrade,

grade, & la plûpart des officiers de sa garnison furent condamnés à des peines infamantes. On fit aussi le procès au comte de Seckendorff; mais ce général ayant été plus malheureux que coupable, les commissaires qu'on lui avoit donnés traînerent les choses en longueur, & il ne fut point jugé.

Pour réparer les pertes de la campagne précédente, l'empereur & la Czarine firent des préparatifs immenses. Les Turcs parurent les premiers en campagne, & s'emparerent d'Orsova. Les Impériaux, commandés par François de Lorraine, nouveau grand-duc de Toscane, attaquerent les ennemis, les vainquirent malgré la plus vigoureuse résistance, & les forcerent à lever le siége du nouvel Orsova, qu'ils avoient entrepris. Mais cette victoire ne sauva point la place; les Turcs reparurent bientôt; & le grand-visir, qui avoit ordre de s'en rendre maître à quelque prix que ce fût, augmenta ses batteries, multiplia les assauts, & força le commandant à se rendre. Dans l'Ukraine, le comte de Munich battit les Turcs en deux rencontres, & les obligea de se tenir sur la défensive. 1738.

En Hongrie, ils furent plus heureux contre l'armée impériale, dont le feld-maréchal comte de Wallis avoit le commandement. Ils remporterent une victoire complette, dont la suite fut le siége de Belgrade. Il étoit important pour la cour de Vienne que cette place ne retombât point au pouvoir des Turcs; cette raison détermina l'empereur à traiter avec eux. Le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France à la cour Ottomane, fit l'office de médiateur. Le 1er Septembre (1739) l'on convint d'un traité qui portoit que la forteresse de Belgrade seroit rendue à l'empire Ottoman, mais que les fortifications, tant de la ville que du château, seroient démolies; qu'on lui rendroit pareillement la forteresse de Sabatz; que la Servie resteroit au Grand-Seigneur; que le Danube & la Save serviroient de bornes aux provinces des deux empires; que sa majesté impériale donneroit à la Porte toute la Valachie Autrichienne, & la laisseroit en possession de la forteresse d'Orsova; que le Bannat de Témeswar & la forteresse de Méadia, dont on démoliroit les fortifications,

demeureroient à sa majesté impériale.

Ce traité, tout désavatageux qu'il étoit à la maison d'Autriche, fut ratifié par la cour de Vienne; mais elle crut mettre son honneur à couvert, en désapprouvant hautement un traité dont elle juroit secrettement l'observation. Le comte de Wallis & le comte de Neuperg, ministres plénipotentiaires de l'empereur, furent les victimes de cette politique; ils furent disgraciés l'un & l'autre.

Charles VI ne survécut gueres au rétablissement de la paix. Il mourut à 1740.
Vienne le 20 d'Octobre. Il fut le dernier prince & le dernier empereur de la maison d'Autriche. Cette maison, dont la grandeur remonte jusqu'à Rodolphe de Hapsbourg, empereur en 1223, & dont les princes, pendant plus de trois cents ans, avoient gouverné l'Allemagne, tantôt en exerçant une puissance presque absolue, tantôt avec la finesse de la politique la plus adroite; cette maison étoit devenue assez puissante pour inspirer de la jalousie & de la terreur à toutes les cours de l'Europe.

Si l'on recueille avec tant de soins les détails de ces grandes victoires,

de ces conquêtes qui ont immortalisé quelques guerriers ; si l'on reçoit si favorablement ces histoires qui ne présentent que le récit des batailles fameuses, dont tant de milliers d'hommes ont été les victimes. On nous permettra de donner quelqu'étendue aux annales d'une impératrice qui, depuis trente-quatre ans, gouverne une des plus grandes parties de l'Europe ; dont tous les instans, depuis qu'elle est montée sur le trône, sont employés à faire le bonheur des peuples qui lui obéissent ; & qui ne semble jouir du pouvoir souverain que pour faire des heureux. C'est de cette idée que nous nous sommes flattés, lorsque nous avons entrepris de recueillir quelques-unes de ces grandes actions de Marie-Thérese, qui ont rendu cette illustre héritiere de la maison d'Autriche l'objet de la vénération de toute l'Europe.

Les rois sont les modeles sur lesquels se forment les grands & le peuple ; c'est donc servir l'humanité que de lui conserver l'histoire des bons rois. Placés dans un point d'élévation où ils sont exposés aux regards de tout le monde, toutes leurs actions ont un

éclat qui les caractérise, & leurs vertus sont des exemples dont tous les hommes peuvent profiter. La gloire qui doit leur être plus chere, est celle d'entendre les éloges de leurs contemporains, lorsqu'ils sont fondés sur leurs bonnes actions, & qu'ils n'entendent pas une voix intérieure qui leur dit : « Vous ne méritez point ces éloges, » c'est la flatterie qui vous encense, » parce que vous êtes puissant; mais il » viendra un temps où l'on ne vous » craindra plus; alors la vérité par» lera. » Quand au contraire ils éprouvent le sentiment des ames bienfaisantes, cette situation paisible du cœur, une douce émotion au bruit des éloges qu'ils reçoivent, c'est-là sans contredit le souverain bonheur pour eux; c'est la preuve la plus satisfaisante qu'ils ont fait le bien, & que les louanges qu'on leur donne ne sont qu'un hommage que l'on rend à leurs vertus.

D'après ces réflexions, nous pouvons écrire la vie de Marie-Thérese. Les actions de cette princesse, toutes admirables par elles-mêmes, n'avoient besoin que d'être recueillies. Si la modestie de cette illustre impératrice n'eût

pas dérobé à la connoiſſance du public la plûpart des actions de ſa vie privée, nous aurions pu préſenter à nos lecteurs un plus grand nombre de ces actes d'humanité & de bienfaiſance qui rendent ſon hiſtoire ſi intéreſſante. Un écrivain ne peut être ſoupçonné de flatterie, lorſque les actions de ſon héros réuniſſent tous les ſuffrages.

Marie-Thérefe-Walpurge-Amélie-Chriſtine d'Autriche, naquit à Vienne le 13 Mai 1717. Charles VI, ſon pere, ſeizieme empereur de la maiſon d'Autriche, fut un prince doux, humain, bienfaiſant, équitable. Il travailloit à réparer les malheurs que les guerres qu'il avoit eu à ſoutenir avoient cauſés dans ſes Etats, lorſque la mort l'enleva. Depuis qu'il avoit perdu l'héritier de ſon nom, l'archiduc Léopold ſon fils, il avoit élevé ſa fille ainée, Marie-Thérefe, dans la perſpective d'être un jour l'héritiere des vaſtes Etats de la Maiſon d'Autriche. Cette jeune princeſſe, inſtruite par la vertueuſe impératrice Eliſabeth de Brunſwick ſa mere, fit concevoir dès ſon plus bas âge les plus grandes eſpérances. Prudente, affable, ſon enfance même annonçoit

en elle des qualités supérieures à son sexe, celles qui immortalisent les bons rois & qui caractérisent les grands hommes. Un esprit juste & pénétrant, un cœur sensible & généreux, une ame ferme & courageuse, des manieres nobles & engageantes, les graces de la beauté, & plus encore l'ascendant d'un caractere fait pour dominer les autres, furent les dons heureux qui firent adorer sa jeunesse, & présagerent ce qu'elle seroit un jour. On remarquoit en elle, comme dans l'impératrice, un air de modestie, de douceur & de majesté qui inspiroit autant de confiance que de respect. Elle voyoit sa mere s'employer avec empressement pour obtenir des graces; c'étoit pour elle une félicité que de pouvoir en accorder; & lorsqu'elle en faisoit, c'étoit d'une maniere à toucher sensiblement ceux sur qui elle les répandoit. Généreuse & magnifique, tout ce qu'elle faisoit tenoit de l'éclat de sa dignité & de la bonté de son ame. Telles furent les premieres leçons que reçut Marie-Thérese.

Cette princesse fut mariée en 1736 à François-Etienne de Lorraine, de-

puis grand-duc de Toſcane, & enſuite empereur ſous le nom de *François I.* L'inclination, qui ne préſide pas toujours aux mariages des princes, prépara la félicité de celui-ci. François, élevé à la cour de Charles VI, eut une éducation preſque commune avec Marie-Thérefe; la conformité de caractere fit germer dans leurs cœurs le goût conſtant & ſoutenu des mêmes vertus. Après de longs ſoucis, l'amour paternel de Charles VI ſentit la joie la plus vive de cette union qui alloit faire revivre ſon nom prêt à s'éteindre, & aſſurer le bonheur du monde. Il vouloit encore aſſurer la tranquillité des peuples & celle de ſes enfans. Les précautions que prit ce prince pour aſſurer à ſa fille ainée la ſucceſſion de tous ſes Etats par la garantie de la pragmatique-ſanction, feront à jamais honneur à ſa prévoyance. Les événemens qui ſuivirent ſa mort, firent bientôt connoître la vérité de ce que le prince Eugene avoit dit à ce ſujet: « Qu'une armée de cent mille hommes la garantiroit mieux que cent mille traités. » Mais ces mêmes événemens, qui ſembloient d'abord devoir anéantir, pour

ainſi dire, l'héritiere de Charles, ne ſervirent qu'à faire paroître dans le plus beau jour les grandes qualités & les vertus de Marie-Thérese.

Après la mort de ſon pere, cette princeſſe, âgée de vingt-trois ans, ſe mit en poſſeſſion des États qu'il lui avoit laiſſés. Les royaumes de Hongrie & de Bohême, la Siléſie, la Souabe Autrichienne ou Autriche antérieure, la haute & la baſſe Autriche, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, les quatre villes Foreſtieres, le Burgaw, le Briſgaw, les Pays-bas, le Frioul, le Tirol, le Milanez, les duchés de Parme & de Plaiſance, formoient cette grande ſucceſſion. Elle fit briller dans cette auguſte cérémonie tout l'appareil de la majeſté ſouveraine. Placée ſous un dais magnifique, le bonnet archiducal ſur la tête, elle reçut les hommages des députés des Etats de la haute & de la baſſe Autriche. Le premier acte de ſon autorité fut un témoignage d'amour qu'elle donna à ſon époux François-Etienne de Lorraine, en déclarant aux Etats qu'elle avoit réſolu de l'aſſocier au gouvernement. Peu de temps après, elle en fit enregiſtrer l'acte ſolemnel dans tous les tribunaux

de l'archiduché, avec la promesse authentique du grand-duc de n'en point prendre occasion d'exiger la préséance sur son auguste épouse, de se conformer aux clauses contenues dans la sanction impériale, & de n'entreprendre jamais rien sur les droits des héritiers de la maison d'Autriche. Cette précaution étoit nécessaire pour ne point donner elle-même atteinte à cette sanction, & elle préparoit en même temps au grand-duc le chemin du trône impérial.

Les Etats de Bohême & d'Italie firent éclater leur zele en faveur de leur nouvelle souveraine. Son affabilité & sa bienfaisance étoient déja connus dans les vastes Etats de la maison d'Autriche. Les Hongrois eux-mêmes, ce peuple belliqueux & fier, qui depuis tant d'années avoit été presque toujours révolté contre ses maîtres; les Hongrois lui envoyerent leurs députés, avec ordre de supplier la nouvelle reine de rendre à la nation l'usage de ses privileges. Il n'y avoit pas à balancer; un refus pouvoit devenir le signal de la révolte, & faire perdre à Marie-Thérese une des plus belles portions de son héritage. Les cendres de Ragotski fumoient en-

core, & il en pouvoit ſortir un nouveau chef de révolte. Le Turc, toujours prêt à reculer les barrieres que les traités avoient poſées en Hongrie, ſeroit venu une ſeconde fois appuyer les armes des rebelles. Marie-Thérèſe, dans des circonſtances ſi critiques, ne prit conſeil que de ſa prudente politique, dont le principe étoit de rendre précieuſe à ſes peuples l'autorité ſouveraine, que la fierté de ſes aïeux leur avoit trop ſouvent rendue odieuſe. Son affabilité touchante & populaire fit plus pour elle que les armées nombreuſes de quelques-uns de ſes prédéceſſeurs. Les députés de Hongrie furent flattés de traiter avec elle ſans médiateur; elle les aſſura de ſes bonnes graces, & prêta ſur le champ l'ancien ſerment fait en 1222, que ſes aïeux avoient toujours rejeté avec dureté : « Si moi, ou quel-
» qu'un de mes ſucceſſeurs, en quelque
» temps que ce ſoit, veut enfreindre
» vos privileges, qu'à vous ſoit permis,
» en vertu de cette promeſſe, à vous
» & à vos deſcendans, de vous défen-
» dre ſans pouvoir être traités de re-
» belles. » A ces mots, les députés tombent aux pieds de cette jeune princeſſe,

& lui jurent d'éteindre à jamais le flambeau de la guerre civile, qui, depuis deux cents ans, désoloit leur pays. Quoiqu'elle ne fut couronnée à Presbourg que quelques mois après, elle n'en fut pas moins souveraine. Elle l'étoit déja de tous les cœurs.

Chaque jour du nouveau regne de Marie Thérese étoit marqué par des actes de clémence & par des bienfaits. Sa main brisa les fers dont l'empereur avoit chargé les maréchaux de Wallis & de Seckendorf, & le comte de Neuperg. Elle voyoit déja combien les services & la valeur des grands alloient lui devenir nécessaires ; elle fit, parmi les officiers de ses troupes & de sa maison, une promotion dans laquelle le prince Charles de Lorraine, frere du grand-duc, fut déclaré feld-maréchal. Le choix que fit alors cette princesse, est la plus illustre preuve de ses grands talens pour gouverner, de la pénétration de son esprit, & de son habileté dans l'art de juger les hommes & de les mettre à leur place. Parmi les conseillers intimes qui furent créés, on remarque le fameux comte de Konigseck, qui, depuis, commanda les Autrichiens à

Fontenoy ; parmi les chambellans de la Clef d'or, le comte de Staremberg, qui vainquit à Sarragosse ; parmi les colonels d'infanterie, l'illustre comte, depuis maréchal Daun, que tant de triomphes devoient immortaliser un jour. Vous verrez dans la suite de cette histoire combien le choix de ces grands hommes contribua à la gloire de l'auguste reine qui les employoit à son service.

Tandis que Marie-Thérese faisoit dans ses Etats de si sages dispositions, pour réparer autant qu'il étoit possible la faute que Charles VI avoit commise en ne faisant pas un roi des Romains, un orage se formoit contre elle. La gloire & la puissance de la maison d'Autriche, éternel objet de jalousie & de rivalité pour la plûpart des cours de l'Europe, leur avoit paru ensevelie dans le tombeau du dernier empereur, parce qu'elles ne voyoient dans son héritiere qu'une jeune princesse de qui elles ne croyoient pas avoir beaucoup à redouter, & qu'il seroit facile d'opprimer. Le duc de Baviere & le roi de Pologne, qui avoient épousé des princesses filles de l'empereur Joseph I ; le

roi d'Eſpagne, qui, en montant ſur ce trône, prétendoit avoir ſuccédé aux droits de la branche ainée d'Autriche, au mépris de la garantie donnée pour la pragmatique-ſanction, formoient des prétentions ſur l'héritage de Charles VI. Ces princes firent ſignifier par leurs miniſtres, à Marie-Thérèſe, leurs proteſtations contre ſa priſe de poſſeſſion des Etats héréditaires.

Le duc Charles-Albert de Baviere parut le premier; les proteſtations du roi de Pologne parurent enſuite; enfin, le roi d'Eſpagne déclara qu'il s'oppoſoit à tous les actes contraires aux droits qui lui étoient dévolus. La réponſe de la reine fut en même temps & très-claire, & très-ſage: elle dit qu'elle s'étoit miſe en poſſeſſion de l'héritage paternel qu'elle tenoit de la nature & de la plus ſolemnelle des ſanctions, garantie par tous les potentats de l'Europe, & par ceux même qui vouloient l'enfreindre. Elle fit ſignifier à tous ſes compétiteurs la réſolution où elle étoit de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir. Ainſi cette grande querelle de tant de têtes couronnées commença par des écrits, & chacun ſe prépara à la ſoutenir les ar-

mes à la main. L'Europe fut inondée de manifestes, qui furent comme les avant-coureurs d'une guerre universelle dans cette partie du monde.

Tous les concurrens de Marie-Thérese ne s'étoient pas encore fait connoître. Le plus entreprenant, & peut-être le plus dangereux ennemi de la reine, ne s'étoit pas encore montré; on ne le soupçonnoit même pas. Le roi de Prusse, apprenant la mort de l'empereur, prévit la confusion générale, & ne perdit pas un moment pour en profiter. Il demanda quatre duchés en Silésie : ses aïeux avoient renoncé à toutes leurs prétentions par des transactions réitérées, parce qu'ils étoient foibles; il se trouva puissant, & il fit valoir la loi du plus fort.

Au milieu de Décembre 1740, il part de Berlin, & va fondre sur la Silésie à la tête de quarante mille hommes. Le secret de cette entreprise hardie fut tel, même à la cour de Berlin, que le marquis de Beauveau, envoyé par Louis XV pour complimenter Frédéric sur son avénement au trône, voyant les troupes Prussiennes se rendre de tous côtés aux environs de la capitale,

ne put deviner où elles devoient se porter ; il ne le sçut qu'au départ de l'armée, lorsque le roi lui dit : « Je vais, » je crois, jouer votre jeu ; si les as me » viennent, nous partagerons. » Telle étoit l'idée que les puissances s'étoient formée de la foiblesse de l'héritiere de la maison d'Autriche, qu'elles se partageoient déja ses Etats ; mais on ne tarda pas à éprouver que Marie-Thérese avoit en elle-même des ressources capables de faire évanouir les projets de ses ennemis.

Lorsque le roi de Prusse eut passé les frontieres de la Siléſie, il fit remettre aux ministres étrangers qui étoient à Berlin, un Mémoire dans lequel sa majesté déclaroit que son entrée dans cette province ne devoit être regardée ni comme un acte de conjuration contre l'héritiere du patrimoine d'Autriche, ni comme la premiere étincelle de la guerre prête à s'allumer dans toutes les parties de l'Europe ; qu'elle se voyoit forcée à prendre ce parti pour faire valoir des droits incontestables sur la Siléſie, fondés sur d'anciens pactes de famille & de confraternité entre les électeurs de Brandebourg & les prin-

ces Siléfiens, ainfi que fur d'autres titres refpectables; que les circonftances actuelles, & la crainte de fe voir prévenir par ceux qui avoient des prétentions fur la fucceffion du feu empereur, l'avoient déterminé à cette voie de fait. Etant arrivé le 13 Décembre à Croffen, Frédéric y tint avec fes généraux un confeil de guerre, où, après avoir réglé le plan des opérations militaires, il leur recommanda fur-tout de faire obferver aux corps qui étoient à leurs ordres une difcipline très-exacte. Le lendemain, l'armée, partagée en trois divifions, pénétra dans le pays. Le roi marcha à Breflau, capitale de la Siléfie; le comte de Schverin s'avança fur la gauche, pour s'emparer du pont de Neiff fur la riviere de même nom, & s'arrêta à Otmachau dans le duché de Grotkau. Le duc de Holftein & le prince d'Anhalt-Deffau fuivirent fa majefté avec un corps féparé.

La Siléfie étoit dégarnie de troupes; le roi de Pruffe n'eut qu'à fe préfenter devant la plûpart des places pour s'en faire ouvrir les portes. Les habitans de Breflau, capitale du pays, n'attendirent pas qu'on tirât un coup de canon pour

ſe rendre. L'aile droite de l'armée, qui dès le commencement de cette expédition s'étoit portée ſur les frontieres de Bohême, y avoit eu autant de ſuccès, quoiqu'on y eût diſputé un peu plus le terrain.

Au milieu de ſes conquêtes, le roi de Pruſſe, qui craignoit que les plaintes que Marie-Thérese avoit faites à la diete de l'empire ne lui ſuſcitaſſent des ennemis, fit paroître à Berlin un Mémoire intitulé : *Expoſition des droits de la Maiſon Electorale de Brandebourg, ſur les duchés & principautés de Jagendorff, de Lignitz, de Brieg & de Wolhau.* Dans cet écrit, qui paroît avoir été rédigé par Frédéric lui-même, ce prince appuyoit de ſon mieux les raiſons qu'il prétendoit avoir de profiter des circonſtances pour s'emparer de la Siléſie. « En un mot, je demande par force & » les armes à la main, ce que la force » & la ſupériorité des armes m'a ravi » & me retient. » Tel étoit le texte & le précis du Mémoire de ſa majeſté Pruſſienne. La reine de Hongrie répondit à ce Mémoire, en rappellant les tranſactions authentiques des aïeux du roi de Pruſſe. On pouvoit y ajouter une

réflexion aſſez naturelle, & qui eût tranché la difficulté. En ſuppoſant que le manifeſte Pruſſien eût pour baſe la plus exacte vérité, il ne préſente que des titres aux duchés de Jagendorff, de Lignitz, de Brieg & de Wolhau; ce qui ne forme tout au plus que la moitié de la Siléſie: à quel titre le roi s'emparoit-il donc de la Siléſie entiere, & jouit-il aujourd'hui de cette province & du comté de Glatz?

Le comte de Brown, qui commandoit en Siléſie les troupes de Marie-Thérèſe, voyoit les progrès du roi de Pruſſe ſans pouvoir y mettre obſtacle. A la premiere nouvelle de cette invaſion inattendue, la cour de Vienne avoit envoyé des troupes; mais la rigueur de la ſaiſon, la difficulté des routes, les pluies continuelles & le débordement des rivieres, retarderent leur marche, & elles ne purent arriver que pour la campagne ſuivante. Cependant le comte de Brown réſolut de faire un effort, & de couvrir au moins les frontieres de Bohême. A la tête d'un corps de troupes légeres, il s'avance juſqu'à Neuſtat, jette quelques troupes dans Neiſſ, & y laiſſe le colonel Roth pour

la défendre. Le roi, informé de cette marche, fait paſſer la Neiſſ au comte de Schverin, & lui ordonne d'attaquer les Autrichiens. Il ſe rend lui-même devant Neiſſ, & l'inveſtit.

Le comte de Brown s'étoit retiré au bourg de Gratz, ſur la riviere de Mora, & s'étoit déterminé à défendre la tête du pont. Le comte de Schverin marche droit aux ennemis, renverſe un détachement de dragons, lui fait repaſſer la riviere, & charge les Autrichiens. L'attaque fut terrible, mais Brown y étoit; ſes troupes ſoutiennent le choc, font un feu violent, repouſſent les Pruſſiens & les mettent en déroute. Schverin les rappelle au combat: au prémier coup de tambour, les rangs ſont repris, & la charge recommence; les Autrichiens ſont repouſſés, & le comte de Brown, entraîné par les fuyards, ne peut plus ſe faire entendre. Il paſſe le pont, & attend les Pruſſiens qui le pourſuivent. Les Autrichiens, raſſemblés à quelque diſtance, ſe préparoient à tomber ſur des détachemens débandés, mais ils virent des bataillons ſerrés & épais qui s'avançoient au ſon des inſtrumens de

guerre. Ce coup d'œil imposant ne les ébranle point ; ils attendent de sang-froid, se défendent, & soutiennent cinq décharges. Enfin la supériorité de la mousqueterie Prussienne leur fait abandonner une seconde fois le champ de bataille ; ils se jettent sans ordre dans les fauxbourgs de Gratz, y mettent le feu, & à la faveur des flammes se retirent en Moravie. Le comte de Schverin triomphant retourne trouver son roi, & lui fait le détail de l'action avec cette modestie qui embellit la victoire.

Le roi de Prusse étoit toujours devant la petite ville de Neiss. Après avoir fait les dispositions d'un siége, & établi plusieurs batteries, il avoit envoyé le colonel de Borck sommer le commandant de se rendre. A peine le trompette qui annonçoit l'officier Prussien eut-il commencé à sonner, qu'on fit feu sur lui. Le colonel ordonne au trompette de faire quelques pas en avant, & de sonner de nouveau ; il apperçoit tout-à-coup une troupe de cavaliers qui cherchoient à les envelopper. De Borck se retire, & va rendre compte de sa commission au roi. Le récit du colo-

nel enflamme Frédéric d'une colere extrême : il fait dresser aussi-tôt une batterie de mortiers pour écraser la ville ; mais l'horrible fracas qu'il fit ne put ébranler ni la garnison, ni l'intrépide colonel qui la commandoit.

Le lendemain Frédéric fit sçavoir au commandant, qu'en faisant battre ainsi la ville, il prétendoit se venger de l'audace qu'on avoit eue de tirer sur un officier qu'il lui avoit envoyé. Le colonel de Roth fit répondre à sa majesté qu'il n'avoit aucune connoissance du fait dont il se plaignoit ; qu'il s'en feroit informer, & puniroit les coupables ; qu'au surplus elle étoit maîtresse d'attaquer la ville comme bon lui sembleroit ; qu'il s'efforceroit de la défendre de maniere à mériter son estime, & à témoigner sa fidélité à sa souveraine ; mais qu'avant de rendre la place elle seroit son tombeau & celui des braves qui secondoient son courage. Cette réponse irrita de plus en plus le roi. Pendant toute la journée les batteries n'eurent point de relâche ; le commandant de son côté lui tint parole, & lui rendit exactement coup pour coup avec la même vivacité. Après un nouveau bom-

bardement, on crut dans l'armée du roi que la garnison avoit abandonné les remparts pour se mettre à l'abri des bombes, & que le moment étoit favorable pour s'approcher de la place.

A peine les Prussiens eurent-ils fait quelques pas, qu'ils virent tomber sur eux le commandant de la place avec sa garnison. Il renverse le premier corps qui se trouve devant lui, sans lui donner le temps de se reconnoître : les Prussiens se remettent, & reviennent à la charge ; le commandant soutient son avantage, attaque brusquement les ennemis, & les fait reculer jusqu'à leurs batteries. Frédéric voit pour la premiere fois sa redoutable infanterie fuir devant l'ennemi, & sous ses yeux, sans pouvoir la remettre. Cette vigoureuse sortie détermine la levée du siége. Les troupes étant décampées, le colonel de Roth envoie porter cette heureuse nouvelle à la reine. Ce brave commandant avoit eu le premier la gloire, avec cinq bataillons seulement, d'arrêter les armes victorieuses du roi de Prusse, & de braver sa colere.

Le siége de Neiss fut la derniere opération de cette campagne. Frédéric re-

tourna à Berlin se préparer à de nouvelles expéditions pour la campagne suivante. Il prévoyoit bien qu'elles ne seroient pas si rapides, & que les troupes de la reine, commandées par des généraux qui lui étoient entiérement dévoués, lui rendroient ses conquêtes plus difficiles. Les siennes étoient fatiguées : le mois qu'il passa dans sa capitale fut employé à faire de nouvelles levées & à les discipliner, à faire des préparatifs pour les siéges, & surtout à disposer une nombreuse artillerie, qui dans le systême actuel décide tous les succès d'une campagne.

Pendant que le roi de Prusse envahissoit la Silésie, il avoit fait proposer à la reine de Hongrie un accommodement. Il lui avoit fait dire qu'il étoit prêt à employer toutes ses forces pour lui assurer la possession des Etats héréditaires d'Autriche : il offroit de contracter pour cet effet une étroite alliance avec la reine, le Czar, l'Angleterre & la Hollande ; il offroit de plus de lui fournir en argent comptant deux millions de florins ; il lui promettoit ses bons offices pour faire élire le grand-duc son époux, roi des Romains, & ses

ses troupes pour soutenir cette élection, à condition que la reine céderoit la basse Silésie, sur laquelle il disoit avoir des droit réels, & le reste de cette province, comme l'indemnité des dépenses qu'il alloit faire, & des risques auxquels ces engagemens l'exposoient. Quelque temps après, ce prince, qui apparemment avoit fait ses réflexions, fit dire à la cour de Vienne que, quoiqu'il eût demandé d'abord toute la Silésie, il pouvoit se contenter de la moitié de cette province, pourvu que la reine voulût bien conclure avec lui un traité sincere & durable, conforme enfin à leurs intérêts communs. Ces propositions avoient un air d'avantages pour la reine, qui auroit pu séduire une ame moins ferme. Mais, quoique menacée de se voir dépouillée de tous ses Etats, Marie-Thérese regarda les offres du roi de Prusse comme une injure, & l'idée seule de démembrer l'héritage de tant d'empereurs comme une foiblesse honteuse, tandis qu'elle avoit des soldats pour le défendre. La réponse qu'elle fit à ces propositions est pleine de sagesse, d'esprit, & de cette noble fermeté qui caracté-

rise les grandes ames. « Mes Etats, dit la reine au comte de Gotter, envoyé de sa majesté Prussienne, » mes Etats jouissoient d'une paix profonde lorsque le » roi de Prusse est entré en Silésie les » armes à la main. Si c'est-là, comme » ce prince l'insinue, le moyen qu'il » croit le plus propre de garantir & d'as» surer l'effet de la pragmatique-sanc» tion, j'ai peine à concevoir quel pour» roit être celui de l'anéantir. Je re» connois tout le prix de l'amitié de sa » majesté Prussienne, & je n'ai pas » lieu de me reprocher de ne l'avoir » pas cultivée avec soin ; mais, sans » donner la moindre atteinte à ce prin» cipe, je crois pouvoir faire observer » au roi de Prusse que sa premiere pro» position ne va pas aussi loin que l'en» gagement qui résulte de la garantie » de la pragmatique-sanction, dont » tout l'Empire est chargé ; que les » alliances avec la Moscovie, l'Angle» terre & la Hollande, ont subsisté » avant l'entrée des troupes en Silésie ; » & qu'il est certain que l'intention de » ces puissances n'est pas de me faire » perdre une partie de mes Etats ; pour » affermir des alliances dont le princi-

» pal objet est de les conserver en en-
» tier. On n'a jamais fait la guerre pour
» obliger une puissance d'accepter l'ar-
» gent qu'on lui offre ; d'ailleurs, cet
» argent proposé par le roi ne doit
» pas lui coûter beaucoup, puisque
» les sommes qu'il a tirées de la Si-
» lésie surpassent deux millions de flo-
» rins qu'il s'engage de donner. Je suis
» infiniment redevable à sa majesté
» Prussienne de ses bonnes dispositions
» pour le grand-duc ; mais l'élection
» d'un empereur doit être libre, le roi
» n'a pas dû l'oublier ; & rien n'est
» plus capable de la traverser, que des
» troubles excités au milieu de l'Empire.
» Je suis très-éloignée de vouloir com-
» mencer mon regne par le démem-
» brement de mes Etats. Je ne peux
» consentir à céder la Silésie ni en en-
» tier, ni en partie ; & la premiere
» condition pour un accommodement,
» c'est que le roi de Prusse en sorte. »
L'envoyé de sa majesté Prussienne ayant reçu cette réponse, à la fermeté de laquelle il ne s'attendoit gueres, la porta à son maître au camp de Neiss. Frédéric, voyant alors qu'il n'obtiendroit rien qu'à force de combats, leva le siége ;

& retourna à Berlin faire les préparatifs d'une nouvelle campagne.

La reine de Hongrie adressa des plaintes à la diete de l'empire, sur l'infraction que le roi de Prusse faisoit à la garantie de la pragmatique-sanction de Charles VI. Frédéric adressa à la même diete un mémoire dans lequel il tâchoit de colorer l'invasion de la Silésie, en disant qu'il ne faisoit que rentrer dans l'héritage de ses aïeux. Enfin, après plusieurs mémoires publiés de part & d'autre, les deux puissances en vinrent au moyen des armes, que l'on appelle avec tant d'énergie la derniere raison des rois.

Frédéric, ne voyant plus lieu à aucun accommodement, changea de ton avec la capitale de Silésie. Le gouvernement de cette ville étoit un mélange de monarchie, & de quelques restes expirans d'aristocratie, que la maison d'Autriche lui avoit laissés, & que le roi de Prusse avoit paru confirmer. Ayant fait assembler le corps de la magistrature, pour lui ordonner de prêter le serment de fidélité entre ses mains, & de rendre la justice en son nom; cette compagnie l'ayant refusé, fut sup-

primée sur le champ. Peu de temps après, le commissaire Prussien qui étoit resté à Breslau déclara aux nouveaux magistrats, que sa majesté, voulant donner des marques de son affection aux habitans de la ville, n'exigeoit d'eux aucune imposition; mais qu'elle ordonnoit qu'on lui payât les contributions qu'elle avoit demandées, & qu'on pourvût à la subsistance de ses troupes. Le conseil de régence, qui ne voulut pas se faire traiter comme celui qui l'avoit précédé, sentit qu'il seroit dangereux de refuser un vainqueur tel que Frédéric. Mais il voulut avoir la consolation de délibérer gravement sur un objet si important. Frédéric abrégea les longueurs de ce corps pacifique, en déterminant bien positivement qu'il vouloit qu'on lui fournît quinze mille florins par mois. Il ordonna aussi que ses régimens qui traverseroient Breslau y passeroient en corps, & non par détachemens. Il voulut qu'un des hôpitaux de cette ville servît de magasin pour ses troupes; que l'Eglise Luthérienne, située sur le chemin d'Hunsfeld, leur fût affectée; enfin, que tous les Catholiques Romains sortissent de la ville, & qu'on ne leur

accordât que le temps néceſſaire pour enlever leurs effets. Tant de demandes faites coup ſur coup déconcerterent le conſeil de Breſlau, qui ſe voyoit ainſi privé de ſes privileges; mais il fallut céder à la force.

Dès le milieu de Février (1741), le roi de Pruſſe partit de Berlin pour ſe mettre à la tête de ſes troupes. Le ſiége de Neiſſ paroiſſoit être le premier objet qui devoit l'occuper; mais les troubles de Breſlau, & la marche des troupes de la reine, retarderent la conquête de cette ville & de Brieg. L'armée Autrichienne devoit déboucher entre Jagendorff & Tropau; le maréchal de Schverin s'avança de ce côté avec ſes troupes. Un détachement de huit cents hommes qui alloient à la découverte, fut rencontré par le général Brown: l'action fut vive, & les Pruſſiens furent mis en déroute. Brown cherchoit à prendre ſa revanche de l'affaire du pont de Mora. Il ſçavoit que Schverin n'étoit pas loin de lui; mais il ne put réuſſir à le rencontrer. Il eut la douleur d'apprendre qu'en ſon abſence un régiment de Huſſards avoit atteint & diſperſé un corps de troupes

légeres, à la tête duquel le général Prussien étudioit le pays, & qu'en cette occasion, on lui avoit enlevé cinquante hommes. Il réussit mieux à jeter du secours dans Neiss, dont on croyoit que le roi de Prusse méditoit le siége. Mais ce prince étoit occupé d'un autre projet, à la réussite duquel il dut tous les succès de la campagne. Une partie de ses troupes étoit employée au blocus du grand Glogau, qu'il avoit espéré de réduire par la famine. Ayant appris en même temps l'approche de l'armée Autrichienne composée de trente mille hommes, & que la ville qu'il tenoit bloquée avoit encore des vivres pour six semaines, il résolut de la prendre d'assaut; & il y réussit.

Au milieu de ces revers, Marie-Thérese ressentit la satisfaction la plus touchante pour une mere, & la joie la plus vive pour l'héritiere de la maison d'Autriche; ce fut celle de mettre au monde un archiduc le 13 de Mars. Dans cet enfant qui fut alors sa consolation, & qui fait aujourd'hui le bonheur de l'Allemagne, elle voyoit un rejetton des empereurs ses aïeux, l'espoir d'une postérité nombreuse, le réparateur &

l'appui d'une maison autrefois si puissante, & dont actuellement toute l'Europe se disposoit à déchirer l'héritage.

Cependant les troupes Autrichiennes, rassemblées dans les environs d'Olmutz, attendoient un général pour les conduire à l'ennemi. Le comte de Neuperg, à qui la reine venoit de rendre la liberté, fut choisi pour aller combattre le roi de Prusse. Vers la fin de Mars, ce général, marchant sur deux colonnes à travers des montagnes couvertes de neige, arriva à Hermanstat, sur la frontiere de Silésie. Le roi de Prusse, instruit de cette marche, quitta Jagendorff, Tropau & Ratibor, prit le chemin de Neiss, y fut joint par le prince d'Anhalt & par le maréchal de Schverin; &, après avoir ainsi rassemblé toutes ses forces, il se prépara à passer la riviere de Neiss pour attaquer le comte de Neuperg. Ce général ayant empêché les Prussiens de passer sur le pont qu'ils avoient jetté sur cette riviere, ils la passerent en deux endroits, au-dessus & au-dessous du pont, sans que le comte de Neuperg s'en apperçût, tant ce dessein & cette marche furent bien masqués.

Il avoit été occupé de la prise de Grotkau, & alloit s'emparer d'Olhau, dans laquelle étoit la grosse artillerie Prussienne & un magasin considérable. Rien de mieux conçu que le projet de prendre cette ville; c'étoit, sans aucun risque, affoiblir le roi de Prusse pour le reste de la campagne, & l'empêcher de rien entreprendre d'important. Frédéric le sentit; il ne vit d'autre ressource, pour empêcher ce coup, qu'une bataille. Dès le lendemain, il s'avance vis-à-vis le village de Molwitz, où étoit le quartier général des Autrichiens. Il débouche par quatre colonnes, & range son armée en bataille: le comte de Neuperg s'avance dans la plaine, & en fait autant. A deux heures après-midi, une décharge générale de l'artillerie Prussienne donne le signal du combat. Le baron de Romer, qui commandoit la gauche des Autrichiens, s'avance, à la tête de sa cavalerie, contre la droite des Prussiens; le roi y étoit, & avoit sous ses ordres le prince Léopold d'Anhalt. Le choc fut des plus rudes; Romer enfonce, renverse & met en désordre la premiere ligne de la cavalerie Prus-

sienne; celle-ci se jette sur la seconde, y met le désordre & l'épouvante, & tout est en fuite. Le baron de Romer arrête sa troupe, tourne sur le flanc de l'infanterie, essuie le feu des premiers bataillons, s'y fait jour, & les écrase: il pousse jusqu'au camp, s'empare de quelques piéces de campagne, tombe sur le quartier du roi, & pille son bagage. Frédéric venoit de voir tomber à ses côtés un officier & un page; son régiment des Gardes avoit été mis en piéces, & presque tous les officiers avoient été tués. Le maréchal de Schverin voit le danger de sa majesté: occupé lui-même à rassurer l'infanterie, il fait prier Frédéric de ne pas s'exposer davantage, de céder à la fortune, & de permettre que son général se charge de la retraite. Le roi de Prusse, qui sentoit tout le danger qu'il y avoit pour lui d'aller plaider sans armée à Vienne la cause de la Silésie, abandonna le champ de bataille, & s'enfuit accompagné d'un seul page.

Tandis que Frédéric fuyoit & cherchoit loin de Molwitz un asyle assuré, Schverin remportoit une victoire signalée. Malgré le désordre que le baron de

Romer avoit jetté dans les lignes, le général Pruſſien rétablit le combat. Le prince d'Anhalt attaqua d'abord la cavalerie de Romer, qui revenoit du pillage, & la fit reculer : quatre fois Romer revint à la charge ; enfin, il périt dans l'action, & ſa mort entraîna la défaite entiere de ſa troupe. Schverin, à la tête de l'infanterie Pruſſienne, attaque celle de la reine, la renverſe & la défait entiérement. En vain le comte de Neuperg, qui avoit été bleſſé, veut tenir ferme, il eſt entraîné dans la fuite. Deux bleſſures que reçoit Schverin ne ralentiſſent point ſon ardeur ; à la tête des eſcadrons, il pourſuit l'ennemi vaincu juſqu'à l'entrée de la nuit. Les Pruſſiens ne firent pas une perte conſidérable, celle des Autrichiens le fut davantage : outre trois mille quatre cents hommes tués & deux mille priſonniers, on leur enleva dix piéces de canon & quatre étendards. Le grand nombre de leurs officiers-généraux qui furent bleſſés, prouve que le maréchal de Schverin ne dut ſa victoire qu'à la diſcipline de ſon infanterie & à la violence de ſon feu.

Frédéric, après cette victoire, ſur

laquelle il ne comptoit guere, entreprit le siege de Brieg, qu'il emporta après quelques jours d'attaque. Pendant ce siége, il fit un acte de générosité qui mérite d'être transmis à la postérité. Une bombe étant tombée sur un magasin de foin qui touchoit au château, y mit le feu; le vent porta la flamme sur les bâtimens, qui dans vingt-quatre heures furent réduits en cendres. En apprenant le commencement de ce malheur, le roi fit taire ses batteries, pour donner à la garnison le temps de sauver le château. Ces exemples d'humanité, au milieu des fureurs de la guerre, ne peuvent être trop célébrés; ils adoucissent au moins pour quelques momens les tristes impressions que laisse le récit des batailles. Après le siége de Brieg, le roi pensa à faire celui de Neiss, qui l'année précédente avoit résisté à tous ses efforts; mais le comte de Neuperg alla camper sous le canon de cette ville, & mit obstacle aux entreprises du roi de Prusse. Dans tout le reste de la campagne, il n'y eut entre les Autrichiens & les Prussiens que quelques escarmouches, & plusieurs petits combats qui ne déciderent rien. Les

choses resterent en cet état, lorsqu'au mois d'Octobre la reine ordonna à ses généraux d'évacuer la Silésie.

Les ennemis de Marie-Thérese se multiplioient; les plus puissans princes de l'Europe s'étoient ligués pour l'attaquer; mais, au milieu de tous ces chocs, son courage bravoit les dangers, & sa fermeté sçavoit les prévenir ou les réparer : elle crut alors ne devoir plus différer son couronnement. La cérémonie se fit à Presbourg, avec une magnificence extraordinaire, & une démonstration touchante de zele & de satisfaction de la part de ses sujets. Sa majesté fut couronnée dans l'église métropolitaine, par l'archevêque de Gran, primat de Hongrie. Elle se rendit ensuite à l'église des Franciscains, où elle reçut l'épée royale. Etant montée à cheval, elle frappa plusieurs fois l'air avec cette épée, selon la coutume : de-là, conduite par les évêques & les barons du royaume sous un arc de triomphe, elle y prêta le serment ordinaire. Cette illustre princesse, dont la grande ame étoit au-dessus des honneurs qu'on rendoit à son rang, voulut encore donner au grand-duc la co-régence de ce

royaume: elle proposa aux Etats de consentir qu'elle partageât la souveraineté de la Hongrie avec son époux, qui étoit déja associé à celle des Etats d'Autriche. Quelques députés répondirent d'abord que sa majesté avoit trop de lumieres pour avoir besoin de s'associer quelqu'un dans l'administration des affaires; cependant le plus grand nombre y consentit avec joie, & la reine eut encore la satisfaction de donner au grand-duc cette marque de l'attachement le plus tendre. Ces exemples respectables d'une union si parfaite & si douce, doivent passer à la postérité la plus reculée; ils sont d'autant plus frappans, qu'ils sont moins communs, même parmi les maîtres du monde. Mille fois heureux le peuple qui lit de telles anecdotes dans les annales de ses princes! elles sont plus satisfaisantes que le récit pompeux de leurs conquêtes & de leurs victoires. L'histoire de Marie-Thérese est remplie de ces beaux traits. Cette princesse, grande dans l'adversité, maîtrisant la fortune, parut aux yeux de l'Europe étonnée, égaler en tout les plus grands rois des siécles antérieurs.

Mais, quelque brillante que ſoit cette partie de ſon hiſtoire, ce n'eſt pas encore la plus belle. Après l'avoir vue triompher de tous ſes ennemis, couronnée par la victoire, conſerver les états qu'elle avoit reçus de ſes aïeux; nous la verrons avec autant de plaiſir au milieu de ſes auguſtes enfans, veiller elle-même à leur éducation, faire germer dans leurs cœurs les vertus qui la rendent ſi reſpectable & ſi chere à ſes peuples; enfin, leur donner ces grandes leçons qui devoient ſervir à rendre plus heureux la plûpart des peuples de l'Europe. Qu'elle nous paroîtra grande, lorſque, mépriſant le faſte & la morgue qui éloignent les monarques ordinaires de leurs ſujets, nous la verrons aller elle-même annoncer à la comteſſe de Daun l'heureuſe nouvelle d'une victoire remportée par l'époux de cette dame, & partager avec elle la joie qu'elle en reſſentoit! Quels tendres mouvemens de ſatisfaction n'éprouverons-nous pas en voyant avec quelle hnmanité, quelle tendreſſe, tous ſes jours ſont employés à ſoulager ſes ſujets, à prévenir ou à diminuer les peines de ceux qui ſont dans l'infor-

tune ! Rien n'échappe à sa vue pénétrante ; c'est-là sa plus agréable occupation, depuis que des jours de paix & de gloire ont succédé aux troubles de son regne naissant. Ce sont ces actions admirables qui ont formé son auguste fils, qui porte aujourd'hui la couronne impériale. Que l'on parcoure la longue suite des regnes des empereurs, & l'on verra qu'en aucun temps l'Allemagne ne fut aussi tranquille, aussi heureuse. Puissent de si beaux jours être de longue durée, & effacer pour toujours le souvenir des maux qui les ont précédés !

Marie-Thérese, après son couronnement, sortit de Hongrie couverte de gloire, environnée de tout l'appareil de la souveraineté, au bruit des acclamations de ses sujets. Des soins importans la rappelloient dans la capitale de l'Autriche. Il n'étoit plus question de combattre un prince guerrier qui n'en vouloit qu'à une seule province ; il falloit résister aux armes de la Baviere, appuyées de celles de France, d'Espagne, de Savoie & de Saxe. Ces puissances étoient toutes déterminées à réduire l'héritiere de la maison d'Autri-

che au seul patrimoine du grand-duc. La reine, en prévoyant le coup, avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour le parer. Elle n'ignoroit pas que la cour de Versailles donneroit le signal de la guerre, ou l'exemple de la tranquillité: obtenir la neutralité de cette puissance, étoit un grand point pour elle; aussi n'omit-elle rien de ce qui pouvoit la lui procurer. Les lettres les plus pressantes & les plus affectueuses de cette jeune princesse, conjuroient le cardinal de Fleury de ne point donner le signal d'une guerre qui alloit embraser l'Europe entiere. Ses ministres rappelloient sans cesse la garantie de la pragmatique-sanction, que la France avoit jurée. Les ambassadeurs du duc de Baviere tâchoient de détruire l'impression que faisoient les discours de ceux d'Autriche. Ils rappelloient les services que le pere de l'électeur leur maître avoit rendus à la France dans la guerre de la succession d'Espagne, & la perte de ses Etats, dont l'empereur avoit puni son attachement aux intérêts de cette couronne. Le duc de Baviere demandoit pour récompense de tout ce que son pere avoit fait,

la couronne impériale & la ſucceſſion d'Autriche. La France & l'Eſpagne devoient ſans doute beaucoup à ce prince ; mais le cardinal de Fleury ne pouvoit ſe réſoudre à prodiguer le ſang & les tréſors du royaume pour une querelle au moins très-douteuſe. Laiſſer Marie-Thérèſe régner ſur l'héritage de ſes aïeux, recourir à la voix des négociations, employer tout le crédit des deux branches des Bourbons pour placer l'électeur ſur le trône de l'Empire, paroiſſoit au cardinal récompenſer ſuffiſamment un allié autrefois perſécuté; ce plan eût été certainement plus grand & plus digne de la France. Malheureuſement les vues du miniſtre ne furent point goûtées : des reſſorts ſecrets & plus puiſſans avoient agi, la guerre fut réſolue. Le cardinal avoit donné ſon avis par écrit, & cet avis étoit formellement contre l'entrepriſe. On croyoit qu'il ſe retireroit alors : ſa carriere entiere eût été glorieuſe ; mais il n'eut pas la force de renoncer au miniſtere, & de vivre avec lui-même ſur le bord de ſon tombeau.

Il y avoit alors en France deux hommes d'une ambition vaſte, d'une poli-

tique hardie, d'une imagination ardente. Tous deux, à des talens réels, joignoient la réputation d'en posséder de plus grands encore. * Le comte, depuis maréchal de Belle-Isle, sans avoir été ministre ni général, passoit pour l'homme le plus capable de régir un Etat & de conduire une armée : une santé foible détruisoit souvent en lui le fruit de tant de talens. Toujours en action, toujours plein de projets, son corps plioit sous les efforts de son ame. On aimoit en lui la politesse d'un courtisan aimable, & la franchise apparente d'un soldat. Il persuadoit sans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paroissoit toujours persuadé. Le chevalier de Belle-Isle, son frere, avoit les mêmes vues; mais encore plus approfondi, parce qu'une santé plus robuste lui permettoit un travail plus opiniâtre. Son air plus sombre étoit moins engageant; mais il subjuguoit lorsque son frere insinuoit. Son éloquence ressembloit à son courage; on y sentoit, sous un air froid & profondement occupé, quelque chose

* Siécle de Louis XV.

de violent : il étoit capable de tout imaginer, de tout arranger, & de tout faire. Ces deux hommes entreprirent de changer la face de l'Europe. Aidés dans ce grand dessein par une dame d'un esprit supérieur, ils proposerent les moyens, & laisserent entrevoir des facilités : ils firent parler au conseil le génie de Richelieu, & rappellerent que le dernier soupir de ce grand homme avoit été pour l'abaissement de la maison d'Autriche ; que jamais l'occasion n'avoit été plus favorable. Enfin, sans songer combien cette politique avoit déja coûté de sang à la France, on résolut d'armer pour l'électeur de Baviere, & le cardinal de Fleury présida à une entreprise qu'il n'approuvoit pas.

La France & l'Espagne concluent un traité d'alliance offensive ; les rois de Prusse, de Pologne & de Sardaigne y accedent. Quarante mille hommes, sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, passent le Rhin au mois d'Août (1741) pour se joindre aux Bavarois. Une autre armée de quarante mille hommes, commandée par le maréchal de Maillebois, se rend aux portes de l'électorat d'Hanovre, pour empêcher

les Hanovriens de fecourir la reine de Hongrie. George II, roi d'Angleterre, craignant pour fes poffeffions d'Allemagne, s'engage avec la France, par un traité, à ne point donner de fecours à la reine. Cependant M. de Belle-Ifle, ambaffadeur à Francfort auprès de la diete de l'Empire, parcouroit toutes les cours d'Allemagne, pour ménager les fuffrages des princes qui devoient couronner empereur l'allié de la France.

L'électeur de Baviere paffe en Autriche, en attendant la jonction des troupes de France aux fiennes. Il fe rend maître de Lintz, & menace Vienne; enfuite, ayant reçu les premieres divifions des François, il envoie des partis jufqu'aux portes de cette capitale. Le grand-duc s'y étoit rendu, accompagné du prince Charles fon frere, pour y faire les difpofitions propres à foutenir un fiége que l'on croyoit prochain. Marie-Thérefe en étoit partie, emportant avec elle l'archiduc fon unique confolation, & étoit allée fe jetter dans les bras de ces Hongrois, que la févérité de fes aïeux avoit autrefois rendus ennemis de fa maifon, & que fa douceur lui avoit inviolablement attachés. La

reine parut devant les ordres de l'Etat, tenant entre ſes bras le jeune archiduc à peine âgé de quelques mois, & leur adreſſa en latin ces paroles touchantes : « Abandonnée de mes amis, perſécu- » tée par mes ennemis, attaquée par » mes plus proches parens, je n'ai de » reſſource que dans votre fidélité, » dans votre courage & dans ma conſ- » tance. Je remets en vos mains la fille » & le fils de vos rois, qui attendent » de vous leur ſalut. » A peine lui donne-t-on le temps d'achever ce diſcours énergique. Les Hongrois, frappés de ce ſpectacle & des paroles de la reine, tirent leurs ſabres ; &, tranſportés de l'enthouſiaſme qu'elle avoit fait naître, ils s'écrient d'une voix unanime : *Moriamur pro rege noſtro Mariâ-Thereſiâ !* « Mourons tous pour notre roi Marie- » Thérefe ! » Jamais princeſſe ne mérita mieux de porter ce nom. Pendant cette ſcene attendriſſante, la reine avoit fait paroître une fermeté héroïque ; elle vit d'un œil ſec tous ces braves guerriers attendris ſur ſon ſort, &, les larmes aux yeux, jurer de s'immoler pour elle. La nature, qui lui a donné en partage tant de grandeur d'ame, ne lui a point re-

fusé la douce sensibilité ; elle se dédommagea bien lorsqu'elle fut rendue à elle-même, & ses yeux répandirent des larmes en abondance. Cette princesse étoit enceinte ; & c'est dans un de ces momens d'amertume profonde qu'elle écrivoit à la duchesse de Lorraine, sa belle-mere : « J'ignore encore » s'il me restera une ville pour y faire » mes couches. » Elle eut cependant la satisfaction d'apprendre qu'après bien des incertitudes, les ennemis abandonnoient Vienne, & marchoient vers Prague.

Leur armée n'arriva devant cette ville qu'à la fin de Novembre. La rigueur de la saison, & le défaut de vivres, imposoient la nécessité de tenter tout pour s'en emparer au plutôt. D'ailleurs le grand-duc venoit au secours de cette place à la tête de l'armée de Silésie, dont le comte de Neuperg avoit quitté le commandement. Le 25 ce prince arriva à cinq lieues de Prague, & le lendemain il apprend qu'elle a été prise d'assaut pendant la nuit. La gloire de ce dessein, les détails du plan, & une bonne partie de l'exécution, furent dus au comte de Saxe, qui avoit

toute la confiance de l'électeur de Baviere. Parmi les officiers des troupes de France, le comte de Saxe avoit distingué ce fameux Chevert, alors lieutenant colonel du régiment de Beauce, l'homme, de toute l'armée, le plus capable d'exécuter un coup de main ; ce fut lui qu'il chargea de conduire les troupes. « Ecoute bien, dit Chevert à un sergent qu'il envoyoit tenter le premier l'escalade ; « tu monteras par-là, (l'an» gle rentrant d'un bastion) : en ap» prochant du haut du rempart, on » criera, Qui vive ? tu ne répondras » rien. On criera la même chose une » seconde fois ; tu ne répondras rien en» core, non plus qu'au troisieme cri. » On tirera sur toi, on te manquera ; » tu égorgeras la sentinelle, & j'arrive » là pour te secourir. » Tout fut ponctuellement exécuté, & la ville fut prise ; il n'y eut ni pillage ni désordre : à six heures du matin tout étoit aussi tranquille qu'à l'ordinaire. La garnison, composée de trois mille hommes, fut prisonniere de guerre. L'électeur de Baviere entra dans Prague le même jour, & s'y fit couronner roi de Bohême le 7 Décembre. Le maréchal de Belle-
Isle

Isle se rendit à Prague pour établir parmi les troupes de la garnison, la discipline nécessaire pour concilier au nouveau roi l'affection des vaincus.

Il ne manquoit plus aux desirs du duc de Baviere que la couronne impériale ; tout étoit préparé pour la lui faire donner. Le maréchal de Belle-Isle retourna à Francfort, pour hâter la réussite de son grand projet. Le duc de Broglie, à qui il avoit laissé le commandement de l'armée, termina la campagne par la prise de Pisseck. Le grand-duc essaya de reprendre cette place ; &, n'y ayant point réussi, il prit la route de Vienne, & remit le commandement de son armée au prince Charles, son frere.

Après cette campagne malheureuse, tout paroissoit désespéré pour la reine Marie-Thérese. L'archiduché d'Autriche & presque toute la Bohême étoient au pouvoir des François, & la Silésie étoit à la merci du roi de Prusse qui pouvoit alors en faire la conquête sans obstacle ; il profita bien des circonstances, & porta ses vues plus loin. Il fit attaquer le comté de Glatz par le prince Léopold d'Anhalt, & la Mo-

ravie par le maréchal de Schverin, tandis qu'il s'emparoit lui-même de Neiff. Avant la fin de la campagne, il fut maître d'Olmutz, capitale de la Moravie, & de Glatz, capitale du duché de même nom. Ce ne sont pas là les exploits qui font le plus d'honneur au roi de Prusse; il n'étoit pas difficile de s'emparer d'un pays abandonné: la multiplicité des ennemis avoit obligé la reine de Hongrie de rappeller ses troupes dans l'Autriche, qu'il falloit défendre contre l'armée combinée de France & de Baviere.

La couronne impériale, qui depuis
1742. tant d'années étoit l'apanage de la Maison d'Autriche, s'en éloignoit; les desseins du maréchal de Belle-Isle s'accomplissoient. Le 24 Janvier, le duc de Baviere fut élu roi des Romains; il fit son entrée à Francfort le 31, & il fut couronné empereur sous le nom de Charles VII, le 22 Février, par l'électeur de Cologne, son frere.

Au milieu de tant de revers, Marie-Thérese n'avoit plus pour elle que ses grands talens & sa fermeté; & avec cela, elle étoit encore plus redoutable que ne l'imaginoient ses ennemis triom-

phans. Cette princeſſe avoit mérité l'attachement de ſes ſujets de Hongrie ; elle trouva chez eux des ſecours prompts & inépuiſables. Trois mille gentilshommes Hongrois qui avoient ſervi en Siléſie ſous le comte de Neuperg, montent à cheval ; leur exemple entraîne tout le reſte de la nobleſſe. Les Etats de Croatie lui fourniſſent ſur le champ douze mille hommes, & promettent de lever de nouveaux régimens. La reine accorde la liberté à tous les ſerfs qui prendront les armes pour ſa défenſe ; un nombre infini accourt de tous côtés ſe ranger ſous ſes drapeaux. C'eſt à qui témoignera plus de zele pour cette reine que l'on adore. Le clergé lui fournit généreuſement des ſommes conſidérables. Son nom déja célebre, & l'hiſtoire de ſes malheurs, portés juſqu'au fond de l'Eſclavonie & ſur les bords de la Drave, enflamment les habitans de ces triſtes contrées de l'enthouſiaſme martial qui anime tous ſes ſujets. Il ſort de ces pays ſauvages des armées de troupes légeres ſi connues depuis ſous le nom de *Pandoures* & de *Talpaches*, dont la bravoure étonnante, l'habillement ſingulier &

l'air affreux jettoient par-tout l'épouvante, & graverent pour long-temps dans la mémoire des ennemis de leur reine, le souvenir de leur figure & de leurs actions.

Tandis que des milliers de bras s'armoient pour sa vengeance, Marie-Thérese agissoit fortement auprès des cours étrangeres; elle ranimoit en sa faveur l'Angleterre & la Hollande, qui lui donnoient des secours d'argent; elle agissoit dans l'Empire; elle cherchoit à ébranler le roi de Sardaigne, & à détacher le roi de Prusse de la ligue. Toute la nation Angloise s'anima en sa faveur. Des particuliers proposerent de faire un don gratuit à cette princesse; la duchesse de Marlborough, veuve de celui qui avoit combattu pour Charles VI, assembla les principales dames de Londres; elles s'engagerent à fournir cent mille livres sterlings, & la duchesse en déposa quarante mille. La reine de Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent qu'on avoit la générosité de lui offrir; elle ne voulut que celui qu'elle attendoit de la nation assemblée en parlement. Alors toute l'Europe regarda

cette princesse comme une héroïne digne de conserver un trône qu'elle sçavoit si bien défendre.

Les alliés avoient fait une grande faute, & ils se repentirent bientôt de n'avoir pas fait le siége de Vienne. Le fameux comte de Kévenhuller, à qui le grand-duc en avoit confié la défense, voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre de ce côté, en sortit, & se mit à la tête de trente mille hommes, pour recouvrer l'Autriche & ravager la Baviere. Il arrive aux environs de Lintz, ou campoient les comtes de Ségur & de Minuzzi avec un corps de dix mille hommes : ils se retirent dans la ville, résolus de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Kévenhuller en forme le siége sous les ordres du grand-duc, qui s'étoit rendu à l'armée. Le maréchal de Terring, général de Charles VII, accouroit de la Bohême pour délivrer Lintz & secourir la Baviere : il trouve le poste de Scherding, entre Lintz & Passau, occupé par les Autrichiens ; il l'attaque avec vigueur ; mais le général Bérinklaw, qui s'y étoit retranché, le repousse, le met en fuite, & lui enleve neuf drapeaux. Ce pre-

mier avantage des Autrichiens fut l'époque de tous les désastres des Alliés. Lintz fut pris après des attaques si vigoureuses & une défense si opiniâtre, que lorsque le grand-duc y entra, il ne prit possession que d'un tas de pierres & de cendres.

Le grand avantage qui résulta de la prise de Lintz fut que les troupes qui l'avoient défendue ne pouvant, suivant la capitulation qu'on leur avoit accordée, porter les armes le reste de l'année, elles ne pouvoient se joindre au maréchal de Terring, ni couvrir la Baviere, qui fut prise & pillée.

Les beaux jours de Charles VII avoient été de courte durée ; il étoit resté à Francfort sans troupes, sans argent & sans crédit. Il eut bientôt la douleur d'apprendre que le baron de Mentzel, avec cinq mille Autrichiens seulement, s'étoit emparé de Munich, capitale de son électorat.

La France ne cessoit d'envoyer des armées en Allemagne pour soutenir le nouvel empereur : le duc d'Harcourt passa le Rhin le 10 de Mars, & prit la route de Baviere. Cependant le comte de Saxe méditoit une conquête impor-

tante. Egra, sur les frontieres de la Bohême, vers la Franconie, étoit le dépôt de tous les magasins Autrichiens : la prise de cette ville assuroit la conquête de la Bohême, & facilitoit la communication avec la Baviere. Quoique cette place fût très-forte, le comte de Saxe s'en rendit maître après quinze jours de siége. La nouvelle d'une conquête si importante fit éprouver à Charles VII des transports de joie que le sentiment de ses malheurs rendoit encore plus vifs.

Pendant que le comte de Saxe s'emparoit d'Egra, le roi de Prusse s'assuroit pour lui-même la conquête qu'il avoit faite de la Silésie. Après avoir partagé son armée en trois corps, il sortit de la Moravie, & s'avança dans la Bohême. Son dessein étoit d'aller chercher le prince Charles, qui commandoit les troupes de la reine dans ce royaume, & de se joindre, après l'avoir vaincu, à l'armée des Alliés, campée dans les environs de Prague. Le prince Charles, qui avoit pénétré ce projet de Frédéric, en formoit un autre pour le moins aussi bien concerté. Il se proposoit d'arrêter le roi de Prusse, en lui

donnant de l'inquiétude pour ses magasins ; de l'empêcher de joindre le maréchal de Broglie, & de marcher brusquement vers Prague, qu'il espéroit surprendre. Les mouvemens que firent ces deux princes, chacun pour exécuter son projet, furent suivis d'une action générale très-vive entre les deux armées, près de Czaslaw : les Autrichiens furent vaincus, & perdirent, dans cette bataille, quatre mille hommes, eurent trois mille blessés ; on leur fit douze cents prisonniers, & on leur prit vingt piéces de canon, & plusieurs drapeaux ou étendards. Dans le même temps que Frédéric remportoit une victoire à Czaslaw, le maréchal de Broglie eut un avantage sur le prince de Lobkowitz, près de Sahay.

Les victoires du roi de Prusse ne diminuoient point la répugnance que Marie-Thérese avoit de démembrer les Etats de Charles VI. Elle avoit espéré de gagner ce prince par la médiation de l'Angleterre & de la Hollande ; mais toutes les négociations avoient été inutiles, parce qu'elle demandoit toujours la restitution de la Silésie ; & Frédéric assuroit que, n'ayant

pris les armes que pour recouvrer l'héritage de ses aïeux, il ne les quitteroit qu'au moment où la reine lui feroit justice sur ce point. La journée de Molwitz l'avoit déja ébranlée ; celle de Czaslaw, & plus encore l'état actuel de la Bohême & de l'Autriche, acheverent de la déterminer. Le 11 de Juin, le lord Hindfort, envoyé de sa part, & le comte de Podewils, ministre du cabinet de Frédéric, signerent à Breslau un traité qui cédoit à ce prince, en toute souveraineté, la haute & la basse Silésie, y compris le comté de Glatz, situé dans le royaume de Bohême, & enclavé dans cette province, excepté la principauté de Teschen & le duché de Troppau, à condition que le roi acquitteroit les capitaux & les intérêts des sommes qui avoient été prêtées au feu empereur par la Grande-Bretagne, sur les revenus des fermes de cette province. Les deux Puissances convinrent par le même traité, que le roi observeroit une exacte neutralité dans la guerre, & qu'il retireroit ses troupes de la Bohême treize jours après la signature du traité, dont le roi d'Angleterre se rendoit garant.

Quelque ſecrette que fût cette négociation, le maréchal de Belle-Iſle vint à bout de la pénétrer ; il en frémit. Il voyoit que, ſi le roi de Pruſſe abandonnoit la Bohême, le prince Charles, joignant ſes troupes à celles du prince de Lobkowitz, viendroit, avec une armée de ſoixante mille hommes, écraſer celle qui étoit en Bohême, & tout étoit perdu. Il vole au camp du roi de Pruſſe, lui communique ſes craintes, déploie toute la fineſſe d'un négociateur habile, & étale tous les grands raiſonnemens de ſa politique. Le roi de Pruſſe l'écoute tranquillement, & lui répond laconiquement : « J'ai donné ma parole. »

Le prince Charles profitoit déja des avantages que devoit procurer la paix faite avec ſa majeſté Pruſſienne ; il marcha au ſecours du prince Lobkowitz, preſſé par le maréchal de Broglie depuis l'affaire de Sahay. Le général François, trop foible pour réſiſter à deux armées, ſongea à faire bonne retraite. Le prince Charles arrive dans les environs de Budveiſſ, dont on vouloit faire le ſiége ; ſuit le maréchal qui recule ; le preſſe ; atteint ſon arriere-garde, & la met en déroute. Les Fran-

çois regagnent Pisseck, & se retirent sous le canon de Prague. Le comte de Konigseck les suit jusque sous les murs de cette ville, qu'il investit, ainsi que le camp.

L'armée Françoise étoit à Prague comme dans un trébuchet; trop foible pour attaquer l'armée Autrichienne qui la tenoit ainsi resserrée, elle étoit trop nombreuse pour les vivres qu'il y avoit dans la ville. Bientôt la plus cruelle famine se fit sentir aux officiers comme aux soldats, sans que l'on eût aucun espoir de sortir de ce mauvais pas. Le maréchal de Belle-Isle, qui s'y étoit rendu, vit alors quelle faute il avoit faite d'avoir entraîné la France dans cette guerre, où elle n'avoit aucun intérêt; de n'avoir point fait le siége de Vienne, lorsqu'il le pouvoit; de n'avoir point de cavalerie dans un pays où sans elle on ne peut faire la guerre; d'avoir voulu garder avec trop peu de troupes un pays immense; enfin, d'avoir fait trop de divisions, & d'avoir fait tailler en piéces la plus grande partie de ces petits corps par les Pandoures, les Croates, les Talpaches, les hussards de la reine. Cependant il falloit

ſauver l'armée & la garniſon de Prague. On eut reçours aux négociations. La France demanda la paix à cette même princeſſe qu'elle avoit voulu dépouiller de ſes Etats, & n'exigeoit, pour conditions du traité, que la liberté de la garniſon & de l'armée de Prague. La reine répondit avec fermeté qu'elle ne vouloit point d'une paix plâtrée ; & que, pour premiere condition de celle que l'on propoſoit, elle vouloit que l'armée Françoiſe mît bas les armes, & ſe rendît priſonniere de guerre. Le cardinal de Fleury, déſolé de voir tant de déſaſtres ſuccéder à de ſi heureux commencemens, crut pouvoir gagner quelque choſe en écrivant lui-même au comte de Konigſeck. Il demandoit dans cette lettre la liberté de l'armée Françoiſe, & s'excuſoit de l'entrepriſe de la guerre. Il avouoit qu'il y avoit été entraîné malgré lui. Pour toute réponſe, la reine fit imprimer la lettre du miniſtre François. Elle ſçavoit bien tout l'effet qu'alloit produire une pareille piéce. Elle faiſoit connoître la foibleſſe du miniſtere, & elle rejettoit le reproche de la guerre ſur le général qui faiſoit de ſi vives inſtances auprès d'elle pour ob-

tenir ce qu'il demandoit ; & ce n'étoit pas rendre la négociation plus facile : elle pouvoit refroidir les alliés de la France, & enhardir ses ennemis. Tout cela arriva. Charles VII fit proposer aux Anglois des projets de paix qui furent rejettés. Après bien des tentatives inutiles, on donna une armée de quarante mille hommes au maréchal de Maillebois, pour aller au secours de celle qui étoit en Bohême.

Le comte de Konigseck, au bout d'un mois, ouvrit la tranchée devant Prague au commencement de Juillet : on le laissa faire ; mais au moment où il s'y attendoit le moins, les François, que l'on croyoit abattus par la famine, conduits par le duc, depuis maréchal de Biron, firent une terrible sortie sur les travailleurs. Après avoir comblé les travaux du siége, ils rentrerent avec des piéces de canon & des drapeaux qu'ils avoient enlevés, pendant que l'artillerie de la place qui avoit protégé la sortie, foudroyoit la cavalerie Autrichienne, qui voulut charger les troupes au moment où elles rentroient en bon ordre dans la place. Cette expédition, & la marche du maréchal de Mail-

lebois, obligerent les affiégeans à suspendre leurs attaques. Le grand-duc d'un côté, le prince Charles & le comte de Kevenhuller prirent de si sages mesures, suivirent de si près toutes les démarches de cette nouvelle armée, qu'elle ne fut d'aucun secours à celle de Prague. Il en périt une grande partie par la fatigue des marches & des contre-marches que le général lui fit faire sans oser rien entreprendre, & par le fer des redoutables Talpaches. Enfin, elle se retira dans l'électorat de Baviere : lorsqu'elle y fut, le maréchal de Broglie eut ordre de quitter le camp de Prague, & d'aller remplacer le maréchal de Maillebois.

Prague demeura ainsi sans espoir de secours, & le maréchal de Belle-Isle fut seul chargé de sa défense. On ne pouvoit plus y demeurer; une extrême disette y faisoit périr les troupes. Le maréchal avoit formé le projet de faire sa retraite : l'exécution étoit difficile; il falloit tromper la vigilance du prince de Lobkowitz qui bloquoit la ville, & les habitans qui étoient ses espions. La nuit du 16 au 17 Décembre, il sort de Prague avec onze mille fantassins &

trois mille chevaux, emmene quarante otages des plus distingués de la ville, trente piéces de canon, & des vivres pour douze jours. Avec tout cet attirail, il se fraye un chemin à travers les neiges & les glaces; il évite les défilés où l'ennemi l'attendoit, fait trente-huit lieues d'Allemagne; il arrive à Egra, non sans avoir perdu beaucoup de monde, par le froid excessif, par la fatigue extrême d'une route forcée de douze jours & douze nuits à la vue des troupes légeres de Hongrie, faite d'ailleurs par des soldats déja accablés des maux qu'ils avoient soufferts pendant un long siége, où ils avoient manqué de tout. Cette armée, que le maréchal avoit conduite en Allemagne, se trouvoit détruite, sans qu'il se fût donné une seule grande bataille. Cette retraite si vantée, & qui paroissoit impraticable, fut regardée comme un bonheur signalé, quoique l'on perdît la Bohême & l'Autriche, qu'on livrât la Baviere aux troupes Autrichiennes, & qu'on abandonnât au mépris, & presque à l'indigence, un empereur que l'on venoit de faire; enfin, quoique par cette retraite on attirât sur les frontieres de

France l'incendie que le maréchal avoit allumé dans le Nord.

Le général Autrichien, déſeſpéré d'avoir laiſſé échapper l'armée Françoiſe, voulut au moins enlever la garniſon que le maréchal avoit laiſſée à Prague. Elle montoit à ſix mille hommes, la plûpart malades ou bleſſés; mais le comte de Chevert étoit à leur tête. Le prince de Lobkowitz lui envoya un officier pour le preſſer de ſe rendre. « Dites au prince, répondit ce » brave guerrier, que s'il ne m'accorde » pas les honneurs de la guerre, je vais » mettre le feu aux quatre coins de Pra- » gue, & je m'enſevelirai ſous ſes rui- » nes. » On le connoiſſoit homme à tenir parole. On conſentit à lui accorder les honneurs qu'il avoit ſi bien mérités; il ſortit avec tout ſon monde, & ſe retira à Egra. La Bohême rentra, par la reddition de ſa capitale, ſous la domination de ſa légitime ſouveraine, à la grande ſatisfaction de ſes habitans.

Les affaires de la reine de Hongrie n'alloient pas moins bien en Italie. A la mort de Charles VI, Charles-Emmanuel III, duc de Savoie, avoit formé des prétentions ſur le duché de Milan.

Ce prince avoit accédé au traité de Verſailles. Marie-Thérese avoit pourvu à la défenſe de ſes Etats d'Italie ; la Toſcane avoit été le dépôt des troupes qui devoient les défendre. La reine n'ignoroit pas que l'alliance du duc de Savoie vaudroit mieux pour elle qu'une armée de cent mille hommes, les Etats de ce prince pouvant ſervir de barriere aux troupes de France & d'Eſpagne : depuis le commencement de la guerre, elle n'avoit rien négligé pour le gagner. La choſe étoit devenue plus facile depuis que le duc de Savoie avoit commencé à s'appercevoir que les puiſſances avec leſquelles il s'étoit lié, deſtinoient le duché de Milan à l'infant dom Philippe ; qu'elles avoient réſolu de l'en priver lui-même, & de lui donner ainſi pour voiſin un prince de la maiſon de Bourbon. Dans la néceſſité de perdre le Milanez, le roi de Sardaigne aima mieux le voir entre les mains de la reine, qui lui offroit le Vigevanaſque en partie, la ville de Plaiſance & le Paveſan, avec ſes droits ſur le marquiſat de Final. A ces conditions, Charles-Emmanuel fit ſon traité avec la reine de Hongrie. Ce change-

gement n'arrêta point les desseins de la cour d'Espagne, & l'on résolut de passer à main armée sur ses terres : mais tous les efforts que l'on fit furent inutiles ; & les armes de la reine, aidées de
1743. celles du duc de Savoie, furent aussi heureuses en Italie qu'en Allemagne.

Dès le commencement de 1743, le maréchal de Belle-Isle, qui avoit ramené en France les restes malheureux de l'armée de Bohême, étoit retourné à Francfort. Le cardinal de Fleury étoit mort le 29 Janvier. Toutes les puissances de l'Europe parloient de paix, sans qu'aucune eût un vrai desir de terminer la guerre. Elle continua donc ; & la reine de Hongrie se couvrit d'une nouvelle gloire, en délivrant l'Allemagne de toutes les troupes étrangeres dont elle avoit été inondée les années précédentes. Les premiers coups de cette campagne se frapperent en Baviere ; cet électorat souffrit encore une révolution. Il étoit rentré sous la domination de son souverain vers la fin de 1742, lorsque le comte de Kevenhuller en avoit abandonné la conquête pour se rendre en Bohême. Le comte de Seckendorff l'avoit alors recouvré,

& Charles VII s'étoit rendu à Munich, sa capitale.

Au mois de Mai, le prince Charles commença ses brillantes opérations. Il fit enlever le fameux partisan Lacroix par les généraux Berenklaw & Nadasti. Lacroix fut battu, & pris avec nombre d'officiers & environ trois cents hommes. Les François qui étoient à Eggenfeld se retirerent vers l'Iser, & ceux qui étoient à Thaun abandonnerent ce poste, & gagnerent Ganchoffen & Dingelfing. Au lieu de poursuivre ces fuyards, le prince forma la résolution de surprendre le général Minuzzi, qui commandoit un corps de sept à huit mille hommes, & qui étoit campé à Erblach, du côté de Braunau. Ce corps, qui étoit composé en partie de la meilleure cavalerie impériale, fut entiérement défait. On lui prit ses bagages, son artillerie & ses étendards. Le général Minuzzi, le feld-maréchal comte de Gabrieli, & le major-général comte de Preysing, furent faits prisonniers.

Après cette expédition, le prince Charles alla attaquer les François. L'armée qui étoit sous les ordres du maréchal de Broglie, se retirant toujours du

côté du Rhin, passa successivement & en assez peu de temps de Dingelfing à Landau, à Deckendorff, à Straubinghen, à Ingolstadt; le comte de Ségur la joignit à Schellenberg avec un corps de douze mille hommes, détaché de l'armée du maréchal de Noailles. Pendant cette marche, elle avoit été suivie par le général Nadasti, qui l'avoit toujours harcelée. La plûpart des villes qui viennent d'être nommées furent réduites en cendres, & éprouverent tous les malheurs de la guerre. Mais ne nous arrêtons point à ces excès, ils sont de tristes suites des fureurs de cet art meurtrier.

L'empereur avoit encore une fois abandonné Munich, capitale de son électorat, & s'étoit retiré à Francfort. Le maréchal de Seckendorff, étant demeuré en Baviere avec fort peu de troupes, se trouvoit hors d'état de la défendre contre les armées Autrichiennes. Il consulta l'empereur sur ce qu'il devoit faire, & il reçut ordre de ne plus agir contre les troupes de la reine de Hongrie. Il communiqua ces ordres au prince Charles, & lui fit dire qu'il espéroit que les troupes Autrichiennes

n'agiroient point contre celles de l'empereur. Cette déclaration fut bientôt ſuivie d'un traité dont le comte de Kevenhuller & le comte de Seckendorff ſignerent les préliminaires le 27 Juin. Charles VII, qui, lorſqu'il avoit été queſtion de la paix générale, avoit déja déclaré à la reine que, ſatisfait de la couronne impériale, il renonçoit à ſes prétentions ſur la ſucceſſion d'Autriche, s'engageoit à demeurer neutre pendant tout le temps que pourroit durer la guerre; il laiſſoit la Baviere au pouvoir de la reine juſqu'à la concluſion de la paix générale. Ainſi toutes les hoſtilités ceſſerent, & les troupes impériales, ne pouvant plus ſervir, furent cantonnées dans la Franconie.

L'armée Françoiſe étoit ſous les ordres d'un nouveau général; le maréchal-duc de Noailles avoit ſuccédé dans le commandement de l'armée aux maréchaux de Belle-Iſle, de Broglie & de Maillebois. Ce général, par une manœuvre ſçavante & bien entendue, ſe rendit maître de la campagne. Le comte de Stairs, l'un des éleves de Marlborough, étoit à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, com-

posée d'Anglois, d'Hanovriens & d'Autrichiens. Le roi d'Angleterre, & son second fils le duc de Cumberland, s'y étoient rendus. Le maréchal de Noailles campoit vis-à-vis l'armée Angloise qui se trouvoit de l'autre côté du Mein, & occupoit le poste d'Aschaffembourg, petite ville située sur le bord de cette riviere. En se rendant maître des passages au-dessus & au-dessous de l'armée ennemie, le duc de Noailles lui coupa les vivres, & la tenoit comme bloquée dans son camp. Les Anglois ne tarderent pas à sentir la disette des vivres; &, comme elle augmentoit de jour en jour, ils prirent le parti de se retirer vers Hanau, sur le chemin de Francfort. Mais ils sentoient bien que ce mouvement ne pouvoit se faire sans s'exposer au feu des batteries du canon ennemi, placées sur le bord du Mein de maniere à les foudroyer dans leur retraite; &, par une suite des précautions que le maréchal avoit prises de jetter des ponts sur la riviere entre Dettingen & Aschaffembourg, l'arriere-garde auroit été exposée aux attaques des François. Enfin, la nécessité obligea les Anglois de sortir de leur camp le 26 Juin,

Cette marche périlleuſe fut faite dans le plus grand ſilence. Le duc de Noailles, voyant que les Anglois étoient obligés de paſſer dans un chemin étroit & creux entre une montagne & une riviere, s'empare de tous les poſtes avantageux des environs ; il fait avancer tous les eſcadrons, compoſés de la Maiſon du roi, ceux des dragons & des huſſards, vers le village de Dettingen par où les Anglois devoient paſſer ; il fait défiler ſur ſes deux ponts quatre brigades d'infanterie, avec celle des gardes Françoiſes. Ces troupes avoient ordre de reſter dans le village, où, cachées en deçà d'un ravin profond, elles ne pouvoient être apperçues des Anglois, dont le maréchal pouvoit ſuivre des yeux tous les mouvemens. Le duc de Grammont, neveu du duc de Noailles, lieutenant-général & colonel des gardes, commandoit ce détachement, & avoit ordre d'attendre que l'ennemi ſe fût livré lui-même dans le chemin creux par où il devoit paſſer. Après avoir donné ces ordres, le maréchal alla reconnoître un gué pour faire avancer de la cavalerie ; il envoya cinq brigades pour occuper le

poste d'Aschaffembourg ; de sorte que les ennemis devoient se trouver enfermés de tous côtés. Le succès étoit infaillible ; le roi d'Angleterre pouvoit être fait prisonnier, & cet événement auroit peut-être rendu la paix à toute l'Europe.

Un mouvement impatient, un desir trop vif de gloire, dérangea toutes ces dispositions. Le duc de Grammont quitte son poste avant le moment marqué, fait avancer son détachement au-delà du ravin dans une petite plaine, & abandonne la position la plus avantageuse, pour conduire ses troupes dans un terrain étroit. Les Anglois, qui défiloient en ordre de bataille, forment leurs rangs, attaquent les François qui étoient en désordre, & dont les forces étoient bien inférieures. L'artillerie placée sur les bords du Mein devient inutile ; elle auroit tiré sur les François. Le maréchal arrive, mais trop tard ; la faute étoit faite, & elle étoit irréparable. La Maison du roi à cheval & les carabiniers enfoncent d'abord deux lignes d'infanterie ; mais elles se reforment aussitôt, & enveloppent les François : les officiers du régiment des gardes marchent

chent à la tête de leur corps ; vingt-un de ces officiers sont tués, autant sont dangereusement blessés ; enfin, ce régiment est bientôt mis dans une déroute entiere.

Le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, le comte de Clermont, le prince de Dombes, le comte d'Eu, & le duc de Penthievre malgré sa grande jeunesse, donnerent, durant toute l'action, des marques du plus grand courage. Le marquis de Puységur, fils du maréchal de ce nom, rallioit les soldats de son régiment, couroit après ceux qui fuyoient, pour les ramener au combat ; il tua même de sa main un soldat qui crioit *sauve qui peut*. Le comte de Noailles eut deux chevaux tués sous lui ; le duc d'Ayen fut renversé de dessus le sien. Les ducs de Biron, de Luxembourg, de Richelieu, de Péquigni-Chevreuse, se mirent à la tête des brigades qu'ils rencontrerent, & s'enfoncerent dans les lignes des ennemis. Toute la noblesse Françoise qui se trouva à cette malheureuse journée, y fit des prodiges de valeur qui devinrent inutiles, à cause du désordre & de la confusion des attaques. La Maison du roi & les carabiniers ne se rebutoient

pas. Cinquante mousquetaires, emportés par leur courage, pénetrent dans le régiment de cavalerie de milord Stairs; vingt-sept officiers de la Maison du roi à cheval, périrent dans cette confusion; soixante-six furent blessés dangereusement. Le comte d'Eu, le comte d'Harcourt, le comte de Beuvron, le duc de Boufflers, furent blessés; le comte de la Motte-Houdancourt eut son cheval tué sous lui, fut foulé long-temps aux pieds des chevaux, & remporté presque mort. Le marquis de Gontaut eut le bras cassé; le duc de Rochechouart ayant été blessé deux fois, & combattant encore, fut tué sur la place. Les marquis de Sabran, de Fleury, le comte d'Estrade, le comte de Rostaing, y perdirent la vie. Le jeune comte de Boufflers de Remiancourt, enfant de dix ans & demi, eut la jambe cassée d'un coup de canon; il se la vit couper avec un courage héroïque, & mourut avec la même fermeté d'ame.

Les Anglois ne pouvoient soutenir des attaques si violentes, sans faire des pertes aussi considérables. Le roi combattoit à pied & à cheval, tantôt à la tête de l'infanterie, tantôt à celle de

la cavalerie ; son fils, le duc Cumberland, fut blessé à ses côtés. Le duc d'Aremberg, qui commandoit les Autrichiens, reçut une balle de fusil au haut de la poitrine. Plusieurs officiers généraux Anglois périrent dans l'action. Enfin, après trois heures du combat le plus opiniâtre, le duc de Noailles fit sonner la retraite. Le roi d'Angleterre dîna sur le champ de bataille, & se retira ensuite. Le duc de Cumberland avoit fait un acte de générosité qui doit être consacré dans l'histoire. Un mousquetaire, nommé Girardeau, dangereusement blessé, avoit été porté près de sa tente. On manquoit de chirurgiens fort occupés ailleurs ; on alloit panser le prince, à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe : « Commencez, dit-il avec bonté, par soulager cet officier François ; il est plus blessé que moi ; il manqueroit de secours, & je n'en manquerai pas. » Cette belle action fit autant d'honneur à ce jeune prince qu'il avoit acquis de gloire à la bataille, où il avoit rempli sa place de major général de la maniere la plus distinguée. La perte fut à peu près égale de part & d'autre ; mais les

François eurent ce désavantage de plus, d'avoir perdu le fruit des plus belles dispositions, & d'être obligés de fuir.

Il ne se passa rien de remarquable après la bataille de Dettingen. Les Alliés ne tirerent pas de leur victoire tous les avantages qui auroient dû la suivre. Le roi d'Angleterre se contenta du champ de bataille & d'avoir vaincu les François, sans songer à profiter de ce succès. L'avis du comte de Stairs avoit été de passer le Mein, & de poursuivre l'armée Françoise jusque sur le Rhin, dont l'armée Autrichienne, commandée par le prince Charles, n'étoit pas éloignée; mais on n'en voulut rien faire.

L'armée que commandoit son Altesse Royale étoit une des plus belles & des plus fortes que la maison d'Autriche eût eues depuis long-temps en Allemagne. Elle arriva sur les bords du Rhin, & campa du côté de Bade, après avoir traversé la Souabe. De-là, le prince Charles se préparoit à porter le ravage en Lorraine & en Alsace. Il descendit jusqu'au vieux Brisack, vis-à-vis de Colmar; & son armée, partagée en deux corps, passa un des bras du Rhin, & se porta dans l'île de Reignac. Au pre-

mier bruit de cette marche, le maréchal de Coigni se mit à la tête de toutes les troupes qu'il put ramasser, s'avança vers le Rhin, pour empêcher les Autrichiens de passer le second bras de ce fleuve. Il établit des batteries sur ses bords, & attendit les ennemis. Le 30 Août, à quatre heures du matin, trois mille grenadiers Autrichiens passent le Rhin sur des bateaux; ils étoient suivis d'un grand nombre d'autres, qui portoient tous les agrès nécessaires pour construire un pont. Ce détachement débarque, & marche à la redoute de Rhinviller en poussant des cris affreux. Les généraux François ordonnent aux soldats de n'employer que l'arme blanche. Au premier cri des ennemis, le comte de Bérenger, les marquis de Balincourt & de Caraman, à la tête de l'infanterie & des dragons à pied, enveloppent les grenadiers, les chargent la bayonnette au bout du fusil, les culbutent les uns sur les autres, & en font un horrible carnage. Les grenadiers Autrichiens reculent, tâchent de regagner leurs bateaux; on ne leur en donne pas le temps; on les pousse dans le Rhin, on fait feu sur ceux qui

se rembarquent ; ils y périssent tous ; & le comte de Harrach, qui commandoit l'attaque, va mourir à Basle de ses blessures. C'est dans cette occasion qu'un grenadier de Champagne, qui avoit quitté le combat avant les autres, fut rencontré par un officier général qui lui en demanda la raison : « Ma foi, » mon général, répond le soldat, j'ai » fait ma tâche : voilà le septieme gre» nadier que j'ai tué ; je suis las ; que » mes camarades en fassent autant, on » n'a plus besoin de moi. » Le mauvais succès de cette expédition dégoûta, pour cette fois, le prince Charles de passer le Rhin ; il se retira dans le Brisgaw, où il prit de bonne heure ses quartiers d'hiver. Dans le même temps que Marie-Thérese apprit que ses troupes n'avoient pu pénétrer en France, cette princesse eut la satisfaction de recouvrer la seule ville de Bohême que les ennemis occupassent encore ; toutes les autres avoient été reprises. Celle d'Egra, bloquée depuis trois mois, étoit réduite à la plus cruelle famine ; la garnison fut obligée de se rendre prisonniere de guerre. La reine, voyant alors ce pays parfaitement libre, se rendit en Bavie-

re, & se fit prêter serment de fidélité par les Etats.

En Italie, le roi de Sardaigne, qui avoit été obligé au commencement de cette année de repasser les monts pour arrêter la marche des Espagnols, avoit abandonné une seconde fois la Savoie à dom Philippe qui s'en étoit emparé. Mais le comte de Gages, commandant de l'armée dans l'intérieur de l'Italie, ayant passé le Tanaro, attaqua les Autrichiens & les Piémontois à Campo-Santo, le 5 de Mars. L'action fut vive & indécise, la nuit sépara les combattans. Le lendemain, le comte de Gages repassa le Tanaro sans être poursuivi. Le duc de Modene, nommé généralissime de cette armée, ne put entreprendre rien d'important dans tout le reste de la campagne.

Avant la fin de 1743, la reine fit sa paix avec l'electeur de Saxe, roi de Pologne. Peu après l'expédition de Prague, ce prince avoit retiré ses troupes; & au mois de Septembre ces deux puissances se garantirent réciproquement leurs Etats.

Il y avoit près de quatre ans que la France faisoit une guerre très-vive à la 1744.

reine de Hongrie & à ses alliés, sans la lui avoir déclarée. Louis XV, qui depuis la mort du cardinal de Fleury s'étoit mis à la tête des affaires, agit avec plus de fermeté, & la déclara formellement, au commencement de cette année, à Marie-Thérese & au roi d'Angleterre. Le roi des Deux-Siciles en fit autant, & exposa la nécessité où il se trouvoit de prévenir les incursions que la reine vouloit faire dans ses Etats. Le roi de France mit sur pied quatre armées nombreuses, une pour la Provence, deux pour la Flandre, la quatrieme fut destinée à défendre le Rhin. Ce prince ayant résolu de faire ses premieres armes en Flandre, choisit un général digne de marcher devant lui dans la carriere de la gloire; ce fut le fameux comte de Saxe, qu'il décora du bâton de maréchal de France.

Le comte d'Argenson, ministre de la guerre, avoit donné lieu d'espérer de grands succès par les préparatifs qu'il avoit faits. Le 12 de Mai le roi partit de Versailles pour se mette à la tête de ses troupes rassemblées à Lille, & déja prêtes à entrer dans la Flandre Autrichienne. Les Hollandois, consf-

ternés de voir si près de leur frontiere deux armées formidables, envoyerent au roi le comte de Wassenaër, pour supplier sa majesté de suspendre la marche de ses troupes : ses représentations furent inutiles, les généraux eurent ordre d'avancer dans le pays ennemi. Courtrai, Menin, Ypres, le fort de la Knoque, Furnes, toutes ces villes furent prises dans l'espace de deux mois. Les généraux Autrichiens & les Anglois étoient témoins de ces progrès sans pouvoir y mettre obstacle. Le maréchal de Saxe, posté près de Courtrai à la tête d'une armée, protégeoit les opérations en arrêtant les efforts des ennemis.

Au milieu de ces succès, l'on apprend tout-à-coup que les Autrichiens ont passé le Rhin du côté de Spire, à la vue des François & des Bavarois; que l'Alsace est déja entamée, & que les frontieres de Lorraine sont exposées. Le prince Charles, qui n'avoit pu réussir dans ce projet l'année précédente, ne l'avoit point perdu de vue; enfin il étoit entré dans l'Alsace avec une armée composée de soixante mille hommes. D'abord il se rend maître de

Lauterbourg : il envoie le brave Nadasti jusqu'à Veissembourg, dont la garnison est faite prisonniere de guerre, & on laisse un corps de dix mille hommes tant dans la ville que dans les lignes. Le maréchal de Coigni, qui voit que sa communication avec la France est coupée, que le pays Messin & la Lorraine vont être en proie aux Autrichiens, enfin qu'il n'y a plus d'autre ressource que de passer sur le corps de l'ennemi pour rentrer en Alsace & couvrir le pays, marche vers Veissembourg, attaque les Autrichiens dans leurs retranchemens. Après six heures du combat le plus opiniâtre, il s'étoit emparé de la ville & des lignes; mais l'approche de l'armée Autrichienne obligea les François de se retirer vers Haguenau, qu'il furent encore forcés d'abandonner. Des partis Autrichiens & Hongrois, qui pousserent jusqu'à quelques lieues au-delà de la Sarre, porterent l'épouvante jusqu'à Lunéville, d'où le roi Stanislas fut obligé de sortir avec toute sa cour. Cette irruption des Autrichiens dans les provinces de France alloit avoir de terribles suites, lorsque le roi de Prusse,

en paroissant de nouveau sur la scene, changea toute la face des affaires. Cette diversion obligea le prince Charles d'abandonner l'Alsace pour se porter en Bohême; elle rétablit les espérances de Charles VII, & mit la reine de Hongrie dans la nécessité de défendre ses Etats héréditaires, au moment où elle pouvoit espérer de faire des conquêtes dans les provinces de ses ennemis.

Depuis le traité de Breslau, & en conséquence de l'alliance défensive contractée la même année entre le roi de Prusse & l'Angleterre, il sembloit que la reine dût n'avoir plus à craindre que sa majesté Prussienne prît de nouveau les armes contre elle. Mais Frédéric n'étoit pas tranquille. Un traité fait à Worms unissoit la reine de Hongrie, l'Angleterre, la Sardaigne, la Saxe & la Hollande contre l'empereur; les puissances du nord, & surtout la Russie, étoient vivement sollicitées; Marie-Thérese avoit de grands succès en Allemagne; tout cela donna de l'inquiétude au roi de Prusse: il rompit la paix de Breslau, & reprit ses anciens engagemens avec la France.

Le traité secret avoit été signé le 5 Avril. Un autre traité d'union, fait à Francfort, entre l'empereur, le roi de France, le roi de Prusse, l'électeur Palatin, & le roi de Suede en qualité de landgrave de Hesse, fut comme le contrepoids de celui de Worms. Une moitié de l'Europe étoit ainsi armée contre l'autre, & des deux côtés l'on épuisoit toutes les ressources de la politique & de la guerre.

Cette puissante diversion en Allemagne, les conquêtes du roi en Flandres, les secours qu'il porta en Alsace, avoient dissipé les alarmes des François, lorsqu'on en éprouva une autre d'une espece toute différente. Le roi, arrêté à Metz par une maladie terrible, étoit à l'extrémité le 15 Août; le deuil fut universel dans le royaume. Les transports de joie furent sans mesure, lorsqu'on apprit que ce prince si cher étoit hors de danger.

Le roi de Prusse, en entrant dans la Bohême à la tête de quatre-vingt mille hommes, avoit publié un manifeste dans lequel il alléguoit, pour raison de l'infraction du traité de Breslau, le refus que la reine de Hongrie

faisoit de reconnoître l'électeur de Baviere pour empereur. Cette raison, bonne ou mauvaise, fut appuyée par une armée de vingt-deux mille hommes qu'il fit passer en Moravie, & par une autre qu'il conduisit lui-même à Prague. Il obligea la garnison de cette ville, qui montoit à seize mille hommes, de se rendre prisonniere de guerre. Le prince Charles, malgré toute la diligence qu'il avoit faite, n'étoit pas arrivé assez tôt pour empêcher la ville d'être prise. S'étant posté aux environs de Prague, il évita de combattre les Prussiens; mais il voulut les forcer à abandonner cette ville. Pour y réussir, il fit des mouvemens qui donnerent de l'inquiétude au roi de Prusse pour ses magasins de Konigs-Gratz. Ce que le prince Charles avoit prévu arriva: le roi se mit en marche pour les défendre; & le prince, s'étant porté rapidement entre le camp du roi & la ville, la tint bloquée. La garnison de Prague sortit aussi, après en avoir fait sauter les portes & les fortifications.

Pendant que Marie-Thérese recouvroit la capitale de Bohême, elle perdoit Fribourg, dont le maréchal de

Coigni avoit formé le siége aussi-tôt après la retraite du prince Charles. Le roi de France encore convalescent s'y étoit rendu ; la garnison fut prisonniere de guerre. Ce fut la derniere opération de la campagne de 1744.

1745. L'empereur mourut à Munich le 20 Janvier de l'année suivante, âgé de quarante-sept ans, accablé de maladies, de chagrins & de revers, presque sans Etats, sans considération ; &, sans l'argent de la cour de Versailles, presque réduit à l'indigence d'un particulier malheureux.* Exemple mémorable & terrible de l'infortune, qui peut suivre un prince jusque sur le premier trône du monde.

La mort de Charles VII devoit naturellement donner la paix à l'Europe, puisque la France & le roi de Prusse sembloient n'avoir pris les armes que pour le soutenir sur le trône impérial ; mais l'ancienne politique d'affoiblir la maison d'Autriche, & de lui enlever pour toujours la couronne de l'empire, parla plus haut que jamais, & fit continuer la guerre avec encore plus de vigueur. Chacune des nations belligérantes cherchoit à se venger ; l'Angleterre,

qui avoit été menacée d'une descente des François en faveur du prince Edouard, fils du Prétendant, se livroit toute entiere à son ancienne animosité, & la nation Angloise n'épargnoit ni son argent, ni ses troupes; la reine de Hongrie avoit la gloire de son auguste maison à soutenir, & les desseins de ses ennemis à prévenir & à renverser. Elle eut, sans doute, besoin de la plus grande fermeté; mais, au milieu même des périls qui la menaçoient, Marie-Thérese, au-dessus des revers, préparoit les moyens de mettre sur la tête de son époux cette couronne impériale qu'on vouloit lui arracher.

Dès le mois de Mai, le roi de France, accompagné de monsieur le Dauphin, se rendit au siége de Tournai, que le maréchal de Saxe avoit déja commencé. Tout malade qu'il étoit, ce grand homme avoit passé l'hiver à Paris, occupé à faire le plan de la campagne; & lorsqu'il partit pour l'armée, il répondit à ceux qui lui représentoient l'état de sa santé : « Il ne s'agit pas de » vivre, il s'agit de partir. » Tournai étoit la barriere de la Hollande; l'entreprise des François jeta l'épouvante chez

ces fameux républicains, & ils furent les premiers à engager leurs alliés à combattre, & à défendre cette ville. Leur armée étoit composée de vingt bataillons & de vingt-six escadrons Anglois, sous les ordres du duc de Cumberland; cinq bataillons & seize escadrons Hanovriens étoient joints aux Anglois. Le jeune prince de Waldeck commandoit quarante escadrons Hollandois & vingt-six bataillons. Les Autrichiens n'avoient en Flandre que huit escadrons & le comte de Konigseck, dont le courage & l'expérience valoient une armée. Celle de France, campée près de Tournai, étoit aussi considérable.

Les troupes des Alliés ayant fait des mouvemens qui annonçoient le dessein d'attaquer les lignes des François, le maréchal de Saxe résolut de continuer le siége, & de sortir de ses lignes pour combattre l'ennemi. Il réserva dix-huit mille hommes, tant pour contenir la garnison de Tournai, que pour défendre les ponts sur l'Escaut. Il fit passer ce fleuve au reste des troupes, & s'établit dans la plaine de Fontenoy. C'est-là que se donna la fameuse bataille qui porte ce nom, sous les yeux de Louis

XV & de ſon fils, accompagnés des grands-officiers de la couronne, & d'un nombre prodigieux d'officiers-généraux qui brûloient tous du deſir de ſignaler leur courage ſous les ordres de leur roi. Le duc de Cumberland, à la tête des Anglois, s'y couvrit d'une gloire immortelle; les Autrichiens y firent des prodiges de valeur. Malgré tous cela, les François remporterent la victoire, après l'un des combats les plus opiniâtres & les plus meurtriers dont l'hiſtoire moderne faſſe mention. Malgré leur défaite, les Alliés ſe retirerent en bon ordre. Après la victoire de Fontenoy, les François prirent d'abord Tournai & Gand, & le reſte de la campagne ne fut plus qu'une ſuite de conquêtes. En moins de trois mois, ils prirent Oudenarde, Dendermonde, Oſtende, Nieuport & Ath.

Depuis la mort de Charles VII, les affaires avoient bien changé en Allemagne: l'électeur de Baviere, fils de ce malheureux prince, inſtruit par l'infortune de ſon pere, avoit eu la prudence de refuſer la couronne de l'Empire qu'on promettoit de lui procurer. Il conclut à Fueſſen, avec Marie-Thé-

reine, un traité par lequel il renonçoit aux prétentions de la maison de Baviere sur les Etats de la maison d'Autriche, s'engageoit à une neutralité absolue, & à faire sortir de son électorat les troupes étrangeres : la reine promettoit aussi d'en retirer les siennes. En conséquence de ce traité, les Bavarois qui défendoient la frontiere se replierent sur Munich, & laisserent M. de Ségur, qui n'avoit plus que cinq mille hommes, à la merci du général Bathiani. M. de Ségur, attaqué par le général Autrichien, se battit longtemps avec une valeur incroyable, se retira en grand homme de guerre, gagna les hauteurs, s'y défendit pendant trois jours, & se réfugia dans Donawert, sans avoir perdu beaucoup de monde.

Les avantages qui devoient résulter du traité de Fuessen pour la reine de Hongrie, furent contrebalancés par la bataille de Friedberg, dans le duché de Schveidnitz, où le roi de Prusse avoit attiré le prince Charles, & l'avoit vaincu le 4 de Juin. Cette fameuse journée avoit coûté aux Autrichiens près de quatre mille hommes tués sur le

champ de bataille, & sept mille prisonniers. Les Prussiens perdirent aussi beaucoup de monde dans ce combat qui dura quatre heures, pendant lesquelles les Autrichiens, animés par l'exemple du prince qui les commandoit, ne céderent qu'à la derniere extrémité. Le roi de Prusse, écrivant à Louis XV la nouvelle de cette victoire, lui dit : « J'ai acquitté à Friedberg la » lettre de change que vous avez tirée » sur moi à Fontenoy. »

Voici une des plus grandes & des plus belles époques des Annales de Marie-Thérese. Ni la victoire de Fontenoy, ni celle de Friedberg, ne purent l'empêcher de jouir de la gloire de placer son époux sur le trône de l'Empire. C'étoit sa vue la plus chere, elle n'en avoit jamais perdu l'espérance, même du vivant de Charles VII. Enfin, malgré le roi de Prusse qui lui faisoit la guerre & qui remportoit sur elle des victoires, malgré les protestations de l'électeur Palatin, & malgré une armée Françoise qui, étant campée dans les environs de Francfort, auroit pu troubler l'assemblée, cette élection se fit comme en temps de paix, le 13 Septembre 1745.

La reine avoit eu ſoin de raſſembler toutes les troupes qu'elle avoit dans cette partie de l'Allemagne ; & les différentes tentatives du prince de Conti, qui commandoit l'armée Françoiſe, ne purent empêcher cette jonction.

Marie-Thérefe ſe rendit à Francfort pour y jouir de ſon triomphe & du ſpectacle du couronnement de ſon époux. Elle vit du haut d'un balcon la cérémonie de l'entrée ; elle fut la premiere à crier *Vivat!* & tout le peuple lui répondit par des acclamations de joie & des tranſports d'alégreſſe. Ce grand jour étoit pour elle la récompenſe de tant d'inquiétudes & de tant de travaux, il fut le plus beau de ſa vie. Elle alla voir enſuite ſon armée rangée en bataille auprès de Hidelberg, au nombre de ſoixante mille hommes. L'empereur ſon époux la reçut l'épée à la main, à la tête de l'armée. Elle paſſa entre les lignes, ſaluant avec bonté ; dîna ſous une tente ; &, pour que tout le monde prît part à ſa joie, elle fit diſtribuer un florin à chaque ſoldat.

C'étoit, dit M. de Voltaire, la deſtinée de cette princeſſe, & de toutes les affaires qui troubloient ſon regne,

que les événemens heureux fussent balancés de tous côtés par des disgraces. L'empereur Charles VII avoit perdu la Baviere pendant qu'on le couronnoit empereur, & la reine de Hongrie perdit une bataille pendant qu'elle préparoit le couronnement de son époux François I. Le roi de Prusse étoit encore vainqueur, le 29 Septembre, aux environs de Prandnitz, ville de Bohême, sur les confins de la Silésie.

Pendant que Frédéric remportoit cette victoire sur le prince Charles, un gros détachement de Prussiens, sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt, entroit dans l'électorat de Saxe. Le roi de Prusse, piqué du traité que le roi de Pologne avoit conclu avec Marie-Thérese, lui avoit déclaré la guerre au mois d'Août. « Tous ceux qui se liguent avec » les Puissances que je combats sont mes » ennemis. Le roi de Pologne, électeur » de Saxe, a conclu un traité défensif » avec Marie-Thérese ; il est mon en» nemi, & je lui déclare que je marche » contre lui. » Telle étoit la substance du manifeste que le roi publia en entrant dans la Saxe. Le 15 Décembre, le prince Léopold ayant battu, à la vue

de Dresde, les Autrichiens & les Saxons, le roi de Prusse s'y rendit, entra dans cette capitale, suivi de dix bataillons & de dix escadrons; il se rendit maître de la garnison, & alla au palais voir les enfans du roi de Pologne qui y étoient demeurés; il les embrassa, & eut pour eux toutes les attentions qu'on devoit attendre de l'homme le plus poli de son siécle. Il fit ouvrir les boutiques qu'on avoit fermées, donna à dîner à tous les ministres étrangers, fit jouer un opéra Italien : on ne s'apperçut pas que la ville étoit au pouvoir du vainqueur, & la prise de Dresde ne fut signalée que par les fêtes qu'il y donna.

Le roi d'Angleterre voyoit avec peine que les victoires du roi de Prusse favorisoient les entreprises des François & des Espagnols; il engagea ce prince à faire sa paix avec l'Autriche. Frédéric, qui n'avoit pris les armes que dans la crainte que Marie-Thérese ne vînt lui redemander la Silésie qu'elle ne lui avoit cédée que malgré elle, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, consentit à la paix, & laissa le fardeau de la guerre au roi de France. Le 25 Décembre on conclut à Dresde deux trai-

tés, l'un entre le roi de Prusse & le roi de Pologne, par lequel le monarque Polonois cédoit à Frédéric ce qui étoit en contestation entr'eux, & s'obligeoit à payer un million d'écus d'Allemagne : l'autre traité étoit entre l'impératrice-reine & le roi de Prusse; Marie-Thérese cédoit de nouveau à sa majesté Prussienne, & lui assuroit la Silésie & le comté de Glatz. Le roi garantissoit à l'impératrice-reine ses Etats d'Allemagne, & donnoit sa voix à l'élection du grand-duc en qualité d'empereur. L'électeur Palatin & le prince de Hesse furent compris dans ce traité, dont le roi d'Angleterre se rendit garant.

Frédéric, après une si heureuse campagne, dans laquelle il avoit défendu la Silésie, pénétré en Bohême & conquis la Saxe, retourna à Berlin jouir paisiblement du fruit de ses victoires. Son peuple le reçut sous des arcs de triomphe, en criant : *Vive Frédéric le Grand!* Ce prince ami des lettres, les cultiva avec autant de succès qu'il en avoit eu dans la guerre, & ne s'occupa que du soin de faire fleurir les loix & les arts dans ses Etats.

Les entreprifes du roi de Pruffe fur la Bohême avoient obligé l'impératrice-reine à lui oppofer fes principales forces. Les François & les Efpagnols avoient profité de cette puiffante diverfion pour faire des progrès en Italie. Au mois de Juin, l'Infant & le maréchal de Maillebois, après s'être rendu maîtres de la vallée d'Oneille, étoient entrés dans l'Etat de Gènes, du confentement de la république, qui fe vengeoit ainfi de ce que l'impératrice-reine avoit cédé au roi de Sardaigne le marquifat de Final, fur lequel elle avoit des prétentions. Gènes avoit donné aux ennemis de l'Autriche dix mille hommes & une artillerie confidérable. Les alliés s'emparerent de Tortone, de Plaifance, chafferent les Autrichiens de Parme, & entrerent dans Pavie. Les Autrichiens & les Piémontois, effrayés de la rapidité de ces conquêtes, qui fembloient annoncer l'invafion prochaine de la Lombardie, fe hâterent de marcher vers le Tanaro pour en défendre le paffage; mais ils furent vaincus à Baffignana. Pendant que cette bataille fe donnoit, une efcadre Angloife, compofée de treize vaiffeaux, bombardoit

Final

Final ſans beaucoup d'avantage. La priſe d'Alexandrie, de Valence, du château de Caſal & d'Aſti, fut la ſuite de la victoire de Baſſignana. Ces villes étoient les remparts de Milan, qui n'avoit aucune fortification; dom Philippe y entra ſans réſiſtance le 16 Décembre, & le 19 il reçut le ſerment de fidélité du ſénat & des habitans.

Au mois d'Août les François avoient voulu donner de l'occupation au roi d'Angleterre dans ſes Etats, en favoriſant les deſſeins du prince Edouard pour recouvrer la couronne de la Grande-Bretagne. Ce prince, que l'on avoit fait venir de Rome en France, aborde en Ecoſſe, publie un manifeſte dans lequel il rappelle ſes droits au trône d'Angleterre, & promet un gouvernement ſage & modéré. Un morceau de taffetas apporté de France, eſt le drapeau ſous lequel il raſſemble dix mille montagnards. Avec cette petite troupe, ce prince s'empare d'Edimbourg & de quelques autres places; il bat les Anglois à Boſton, & s'avance juſqu'à quarante lieues de Londres. Le duc de Cumberland marche contre le Prétendant; celui-ci ſe retire, & ne peut

empêcher ſon arriere-garde d'être battue. La bataille de Falkirk, gagnée le 28 Janvier 1746, releve ſes eſpérances; mais celle de Culloden, qu'il perd le 16 Avril, les ruine abſolument. Vaincu, pourſuivi, fugitif & errant de forêts en forêts, d'île en île, obligé quelquefois de ſe cacher dans les cavernes des montagnes, toujours prêt à tomber entre les mains de ſes ennemis, il ſe vit expoſé aux coups les plus cruels de la fortune; il les ſupporta en grand homme & en ſage.

Durant toute cette guerre, il n'y eut pas de campagne auſſi fertile en grands événemens. Ce fut encore dans le cours de cette année (1745) que cette guerre, dont la premiere étincelle s'étoit allumée dans le fond de la Bohême, alla porter ſes ravages au-delà des mers. Les Anglois, pour ſe venger des avantages que les François avoient ſur eux en Europe, aſſiégerent & prirent Louiſbourg, capitale du Cap Breton.

1746. L'objet de la guerre opiniâtre que ſe faiſoient les premieres puiſſances de l'Europe avoit changé. La France vouloit, par ſes conquêtes en Flandre, obliger l'impératrice-reine à céder ce qu'elle

disputoit en Italie, & contraindre les Etats-généraux à abandonner l'alliance de la maison d'Autriche. L'impératrice-reine avoit pour but de se dédommager sur la France de ce qu'elle avoit été obligée de céder au roi de Prusse : c'étoit aussi le projet des Anglois, qui avoient commencé par n'être qu'auxiliaires, & qui étoient devenus parties principales.

Les François commencerent la campagne de 1746 par une conquête importante ; ce fut la prise de Bruxelles. Ils la durent à l'activité & aux grands talens du maréchal de Saxe. La garnison étoit Hollandoise, l'impératrice-reine n'y avoit qu'une poignée d'Autrichiens. Les Hollandois qui s'étoient mal battus à Fontenoy, défendirent mal la capitale du Brabant ; la garnison fut prisonniere de guerre, & la perte de cette ville entraîna celle de tout le pays. Le prince Charles, à la tête de quatre-vingt mille hommes, ne put sauver aucune de ses places des mains des François. Il s'étoit contenté de faire une guerre défensive, & d'opposer des manœuvres savantes à la marche rapide du maréchal de Saxe, qui prévint tous

ses desseins. A l'approche de l'hiver, le prince s'établit en-deçà de la Meuse, appuyant sa droite à Maëstricht & sa gauche à Liége. Dans cette position, il couvroit la Hollande, & pouvoit inquiéter les François s'ils prenoient leurs quartiers dans quelques-unes des villes conquises. Le maréchal de Saxe résolut de le déloger, & de l'obliger à repasser la Meuse. Ce dessein engagea la bataille de Raucoux, qui fut gagnée par les François; les alliés y perdirent beaucoup de monde & presque toute leur artillerie. Le prince Charles fut obligé de repasser la Meuse, & peu après les deux généraux prirent leurs quartiers d'hiver.

Les affaires d'Italie s'étoient rétablies depuis la paix que l'impératrice-reine avoit faite avec le roi de Prusse. Elle avoit envoyé à ses généraux un renfort de trente mille hommes, & leur avoit ainsi rendu la supériorité. Les troupes des alliés, surprises & battues d'abord en détail, ensuite en bataille rangée, furent bientôt obligées de repasser en France; Asti, Milan, Guastalla, Parme, furent repris. Enfin la bataille de Plaisance, gagnée par le jeune prince

de Lichtenſtein, contre l'infant dom Philippe & le maréchal de Maillebois, rendit les Autrichiens maîtres de tout le pays. Après cette malheureuſe journée, les troupes Eſpagnoles & Françoiſes ſe retirerent dans les Etats de Gènes, & enſuite vers la France.

Ferdinand VI, en ſuccédant à ſon pere Philippe V, qui venoit de mourir, ordonna à ſes généraux de ramener ſes troupes, & de ceſſer la guerre contre l'impératrice-reine. On obéit; les François & les Eſpagnols rentrerent en Provence au mois de Septembre, abandonnant le reſte de leurs conquêtes, & la république de Gènes leur alliée. Le général Nadaſti profite de cette circonſtance, preſſe vivement les Génois, qui, n'ayant plus de ſecours à eſpérer, ouvrent leurs portes aux Autrichiens. La garniſon eſt faite priſonniere de guerre: on exige des Génois une ſomme de quatre cents mille livres de notre monnoie, pour être diſtribuée aux troupes impériales; le marquis de Botta eſt établi commandant de la ville pour l'impératrice-reine.

Peu de temps après cette capitulation, on exigea des Génois une nou-

velle somme de vingt-quatre millions de livres, payable un tiers dans quarante-huit heures, un autre dans huit jours, le dernier dans quinze. Les Génois, mécontens de voir les Impériaux enlever leur principale artillerie, & outrés des traitemens qu'ils essuyoient pour le troisieme paiement, se révoltent, & secondés par les habitans de la campagne, font main-basse sur les Autrichiens, & recouvrent leur liberté.

Le gros de l'armée Impériale qui poursuivoit les François & les Espagnols, avoit passé le Var au mois de Novembre, & étoit entré en Provence. Les partis Autrichiens désoloient le Dauphiné; presque toute la Provence étoit en proie à l'armée victorieuse; Vence & Grasse furent abandonnés au pillage. Le marquis de Mirepoix, trop foible pour attaquer les Impériaux, prit le parti de les harceler & d'arrêter leur marche, en attendant le maréchal de Belle-Isle qui voloit à son secours. C'étoit à lui à réparer les maux d'une guerre universelle que lui seul avoit allumée. Il arriva en Provence sans argent & sans armée; il emprunta en son nom cinquante mille écus pour subve-

nir aux besoins les plus pressans. Il reçut quelques bataillons avec lesquels il arrêta les Autrichiens, qui furent obligés, au commencement de Janvier (1747), d'abandonner les postes qu'ils avoient pris, faute de pouvoir y subsister : l'armée du maréchal les poursuivit, & les poussa hors des terres de France.

Les François rentrerent encore en Italie : Louis XV envoya quinze mille hommes aux Génois, & le duc de Boufflers, qui arriva à Gènes sur une simple barque, malgré les escadres Angloises qui veilloient sur la côte. Ce secours arrivoit à propos : Schullembourg, après avoir forcé le passage de la Bocchetta, avoit ravagé le territoire de Gènes & bloquoit la ville. Le duc de Boufflers repoussa les Impériaux, & les obligea d'abandonner la côte de la Rivarola. 1747.

Le maréchal de Belle-Isle marchoit aussi au secours de Gènes : son armée, divisée en cinq colonnes, passa le Var au mois de Juin, s'empara de Montalban, de Villefranche, du château de Vintimille. Les Piémontois, réunis aux Autrichiens, laissoient prendre leur pays, & continuoient à presser Gènes ;

enfin, le roi de Sardaigne abandonna ce siége pour défendre ses provinces. Les Autrichiens, trop foibles pour le continuer seuls, l'abandonnerent aussi, & la flotte qui bloquoit le port prit le parti de se retirer. Le duc de Boufflers étoit mort avant la délivrance de Gènes; ce fut le duc de Richelieu qui y mit la derniere main, & qui, suivant le plan de son prédécesseur, envoya des détachemens qui enleverent tous les postes qui tenoient pour les Impériaux.

Le chevalier de Belle-Isle, résolu de pénétrer en Italie, marchoit du côté de Nice qu'il vouloit prendre d'assaut. Etant parvenu au col de l'Assiette, sur le chemin d'Exiles, il trouva vingt-un bataillons Piémontois qui l'attendoient derriere des retranchemens profonds, palissadés & garnis d'artillerie. C'étoit précisément ce qu'il falloit pour irriter le courage d'un homme tel que le comte de Belle-Isle. Il n'avoit que vingt-huit bataillons & sept piéces de campagne; il ne prit pas même le temps de délibérer. Le 29 Juin, les bataillons François, à travers un feu plongeant de mousqueterie & de canon,

& une grêle de grosses pierres lancées du haut des retranchemens, montent aux Piémontois, arrivent aux palissades, & sont repoussés avec une perte très-considérable ; cependant les troupes gravissent de nouveau, & dans un moment le devant des retranchemens est couvert de morts. Le carnage continue pendant deux heures entieres, & les François retournent à la charge avec la même ardeur. Le marquis de Brienne, colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté, retourne aux retranchemens, en disant : « Il m'en reste un » autre pour le service du roi. » Il fut frappé à mort en achevant ces paroles.

Le chevalier de Belle-Isle, frémissant du peu de succès des attaques, s'élance lui-même aux palissades, assomme tout ce qui se présente avec celles qu'il arrache, reçoit plusieurs coups de bayonnette qui l'empêchent de se servir de ses mains ; il arrache avec les dents les palissades qui l'arrêtent, & tombe percé de vingt blessures, à côté de quatre mille autres morts & de deux mille blessés. La valeur qui n'a point de bornes, cesse d'être vraie valeur ; ce n'est plus qu'une aveugle témérité, qualité

I v

dangereuse dans un général. Les blessés furent menés à Briançon, où l'on ne s'étoit pas attendu au désastre de cette journée. M. d'Audifret, lieutenant de roi, vendit sa vaisselle d'argent pour secourir les malades; sa femme, prête d'accoucher, prit elle-même le soin des hôpitaux, pansa de ses mains les blessés, & mourut en s'acquittant de ce pieux office: exemple aussi triste que noble, dit M. de Voltaire, & qui mérite d'être consacré dans l'histoire.

Les François, toujours victorieux en Flandres, alloient pousser leurs conquêtes & attaquer la Hollande. La prise des forts de l'Ecluse, de ceux de la Perle, du sas de Gand, & du fort Philippine, effrayerent ces républicains; ils créerent un stathouder. Ce fut le prince de Nassau, qu'ils déclarerent amiral & capitaine général des troupes de terre. Leurs mouvemens n'empêcherent point la marche du maréchal de Saxe. Sous les yeux de l'armée des Alliés, il prit Hulst & Axel, & le 2 Juillet il gagna la fameuse bataille de Laufeldt, qui coûta bien du sang aux vainqueurs & aux vaincus. Neuf jours après, le comte de Lowendhal entre-

prit le siége de Berg-op-Zoom, qu'il prit d'assaut, après soixante-cinq jours de tranchée ouverte, au moment où les assiégés regardoient encore cette entreprise comme une témérité.

La prise de Berg-op-Zoom déconcerta les alliés de l'impératrice-reine, & découragea les Hollandois; cependant on résolut de faire un dernier effort, & de défendre Maëstricht qui étoit menacé par les François. Le maréchal de Saxe ayant rassemblé ses quartiers, trompa les alliés par une manœuvre savante qui leur laissa croire longtemps qu'il avoit dessein d'assiéger Bréda ou Luxembourg. Lorsqu'ils eurent divisé leurs troupes & dégarni les environs de Maëstricht pour couvrir les deux autres places, le maréchal se replia brusquement sur cette ville, qu'il investit sans pouvoir être inquiété par les alliés. Il poussoit vivement ce siége, à dessein de se rendre maître de cette place avant l'arrivée de trente-cinq mille Russes qui venoient au secours des alliés, en conséquence d'un traité conclu entre la Czarine & l'Angleterre au mois de Juin 1747.

1748.

Le succès rapide de ce siége donna

enfin la paix à l'Europe ; le maréchal de Saxe l'avoit dit souvent : *La paix est dans Maëstricht.* Quinze jours après l'ouverture de la tranchée, les articles préliminaires de la paix entre la France, l'Angleterre & la Hollande, furent signés à Aix-la-Chapelle. Ils portoient une suspension d'armes, & la remise de Maëstricht par provision entre les mains des François. On tint parole ; le duc de Cumberland envoya ordre au commandant d'ouvrir les portes de la ville au maréchal de Saxe, qui y entra le 7 de Mai. Peu après, l'impératrice-reine accéda aux préliminaires convenus entre ses alliés & la France ; en conséquence, le duc de Richelieu, qui avoit en tête le comte de Brown en Italie, fit cesser toutes les hostilités. Le roi d'Espagne & la république de Gènes suivirent l'exemple des autres puissances belligérantes.

Enfin, après huit ans d'une guerre sanglante, la paix calma l'Europe. Le traité, qui fut signé le 18 Octobre à Aix-la-Chapelle, porte que toutes les conquêtes faites de part & d'autre pendant cette guerre, seront restituées. L'impératrice-reine cede à l'infant dom

Philippe, Parme, Plaisance & Guastalla, pour lui & ses hoirs mâles, avec la clause de réversibilité au défaut de postérité masculine, ou au cas que ce prince parvînt au trône d'Espagne ou de Sicile.

Le duc de Modene devoit être rétabli dans ses Etats, à l'exception des villes ci-dessus nommées, & cédées à dom Philippe.

Le duc de Savoie devoit être maintenu dans les Etats qui lui avoient été cédés par le traité de Worms.

Gènes devoit rentrer dans les possessions dont elle jouissoit avant l'invasion des Autrichiens.

On confirmoit en faveur de la Compagnie Angloise, le traité de l'Assiento pour la traite des Negres.

Les fortifications de Dunkerque devoient demeurer dans l'état où elles étoient.

Le traité de la quadruple alliance pour l'ordre de la succession au trône d'Angleterre étoit confirmé.

Toutes les puissances stipulantes garantissoient de nouveau la sanction-pragmatique de Charles VI, & la Silésie, avec le comté de Glatz, au roi de Prusse.

Cette guerre étoit à peine terminée, que Marie-Thérese s'occupa des moyens d'en réparer les malheurs. La plûpart de ses Etats avoient été pendant quelque temps la proie de ses ennemis, il avoit fallu à force de combats les arracher de leurs mains; les autres avoient été obligés de supporter des impôts, pour fournir les sommes immenses nécessaires pour l'entretien de ses armées. Dès que le calme eut succédé à ces orages, l'impératrice-reine commença le regne de Titus, après avoir conquis, comme Henri IV, son propre héritage. Dès que cette princesse n'eut plus d'ennemis à combattre, elle ne vit plus que des sujets à rendre heureux; & elle employa à ce grand objet tous les moyens qui sont entre les mains des souverains. Son cœur compatissant, & plus prompt à sentir les besoins de ses peuples, qu'à s'appercevoir du vuide qu'alloit causer dans ses finances la diminution des impôts, hâta cette opération nécessaire. Dans ces premiers momens de paix, elle s'oublia elle-même pour ne penser qu'à récompenser ses Etats héréditaires de leur fidélité. Les impôts furent diminués, & l'on prit les moyens les

plus ſages pour en faire dans la ſuite les levées de la maniere la moins onéreuſe pour les peuples. Les généraux & les officiers qui avoient contribué par leurs ſervices & par leur valeur au ſuccès de ſes armes, trouverent des récompenſes dignes d'eux dans l'accueil favorable que l'impératrice-reine leur faiſoit, dans les diſtinctions dont elle les honora, & dans les récompenſes qui leur furent deſtinées.

L'impératrice-reine ſe détermina à entretenir pendant la paix le plus de troupes qu'il ſeroit poſſible. Cette réſolution fut communiquée aux Etats des pays héréditaires; on les exhorta à y concourir, & ils donnerent ſur ces demandes les témoignages les moins équivoques de leur zele pour leur ſouveraine. Les Hongrois, qui, dans les temps antérieurs, avoient toujours refuſé de recevoir chez eux des troupes étrangeres, même dans des temps où ils étoient menacés des incurſions des Turcs, ne firent aucune difficulté de recevoir avec leurs troupes nationales, les régimens qui furent envoyés dans ce royaume; tant l'empire que Marie-Thérefe avoit acquis ſur ces peuples

par la douceur & la ſageſſe de ſon gouvernement, ſurpaſſoit l'autorité que ſes ancêtres avoient eue ſur ces mêmes peuples, quoique quelques-uns euſſent exercé ſur eux un empire abſolu.

François I ſecondoit les vues de ſon auguſte épouſe. Tandis que Marie-Théreſe aſſuroit la tranquillité des frontieres de l'Empire, l'empereur travailloit lui-même à prévenir la déſunion dans l'intérieur. Une fauſſe politique avoit armé les Allemands les uns contre les autres dans la derniere guerre; dès que la paix fut arrêtée, il preſſa la concluſion d'un traité d'aſſociation de tous les Cercles antérieurs avec la cour de Vienne, dont le but étoit la sûreté de ces mêmes Cercles. L'union entre les puiſſances de l'Empire pouvoit ſeule aſſurer la tranquillité publique & la sûreté commune. François I vouloit la rétablir entre les Cercles, par cette aſſociation, en leur faiſant prendre la réſolution de ſe fournir, en cas de beſoin, les ſecours ſtipulés par les anciens engagemens. Ce prince invitoit les Cercles à regarder ce traité comme la plus ferme baſe de leur conſervation & de leur bonheur. Après quelques

difficultés, cette aſſociation fut ſignée. Les Etats du Cercle de Franconie répondirent qu'ils avoient reconnu dans le Mémoire qui leur avoit été préſenté par le baron de Vidmann, miniſtre plénipotentiaire de leurs majeſtés impériales, des preuves non équivoques des vues paternelles de l'empereur pour le repos & la sûreté de l'Allemagne; que les efforts de ce prince pour reſſerrer les liens de l'aſſociation des Cercles antérieurs, avoit déja fait connoître combien il s'intéreſſoit à leur tranquillité; que par le rétabliſſement de la paix, leurs majeſtés impériales venoient de leur aſſurer, ainſi qu'aux autres Etats de l'Empire, la ſatisfaction de pouvoir eſpérer des ſoulagemens aux maux qu'ils avoient eu à ſouffrir pendant la guerre; que la reconnoiſſance la plus vive ne ſuffiſoit point pour payer de pareils bienfaits; que le Cercle de Franconie perſiſtoit dans l'inviolable réſolution de s'acquitter de ce qu'il devoit au digne chef de l'Empire, & d'exécuter dans tous les points les engagemens dont il avoit reconnu l'exiſtence. François I dut ce ſuccès à la droiture de ſes intentions, dont ſon miniſtre vint

à bout de persuader les Cercles antérieurs, malgré l'opposition des princes & des premiers seigneurs, qui croyoient voir que, dans ce projet d'association, la maison d'Autriche travailloit plutôt pour ses intérêts personnels que pour le bien général de l'Allemagne; idée fausse & absurde, que le souvenir des malheurs passés auroit dû faire regarder comme telle.

Le commerce avoit beaucoup souffert pendant la guerre; il falloit lui donner une nouvelle vigueur: l'impératrice-reine permit aux Hongrois de transporter leurs vins chez l'étranger, à la charge d'un léger impôt sur ceux qui passeroient par l'archiduché d'Autriche. Plus cette princesse combloit ses peuples de faveurs, plus aussi, par un juste retour, ils s'efforçoient de lui donner des témoignages de leur fidélité & de leur attachement. En voici un auquel l'impératrice-reine dut être bien sensible. Au mois d'Octobre (1748) les Etats du royaume de Hongrie témoignerent désirer ardemment que l'archiduc Joseph y établît sa résidence. Les Hongrois souhaitoient jouir de la présence d'un prince si

cher à leur souveraine & à eux-mêmes. Marie-Thérese, flattée de l'amour que ce peuple concevoit pour son fils, promit aux Etats que, dès qu'il auroit atteint l'âge de majorité, il se rendroit à Offen, qui a été autrefois la demeure ordinaire des rois de Hongrie. Sur cette assurance, les Etats résolurent d'y faire bâtir un palais magnifique aux dépens de la nation. Ainsi l'amour de ce peuple pour Marie-Thérese, le rendoit ingénieux à trouver des moyens de lui témoigner son attachement à son auguste maison, même après les malheurs d'une guerre de huit années.

Ces mêmes Etats, pour se conformer aux vues politiques de sa majesté impériale, s'occuperent à prendre des mesures certaines pour mettre ce royaume dans une situation florissante. On pensa d'abord à rétablir les forteresses voisines de l'empire Ottoman, afin que, si par quelqu'une des révolutions auxquelles cet Empire est sujet, le systême politique de la Porte venoit à changer, la nation Hongroise fût en état de pourvoir par elle-même à sa sûreté. On n'avoit rien à craindre alors de l'empire Ottoman, mais l'expérience du passé

rendoit ces précautions néceſſaires.

1749. Les commencemens de 1749 furent ſignalés par des actes de clémence. L'impératrice-reine, attentive à ranimer dans ſes Etats héréditaires l'agriculture qui avoit beaucoup ſouffert durant la derniere guerre, donna un édit par lequel cette princeſſe accordoit une amniſtie générale aux déſerteurs de ſes troupes, à condition qu'ils reviendroient dans un certain temps; elle permettoit même à ceux qui voudroient quitter le ſervice, pour ſe donner à la culture des terres, d'acheter leurs congés. Cet édit ne fut pas plutôt ſorti de ſa main bienfaiſante, qu'on vit revenir dans les Etats héréditaires un nombre conſidérable de ſes ſujets, qui, après avoir vainement cherché un empire où ils ſeroient plus heureux, reprirent les armes pour le ſervice de leur ſouveraine, ou rentrerent dans leurs foyers, d'où ils s'étoient bannis volontairement. Peu de temps après, cette princeſſe ſupprima la peine de mort à laquelle on condamnoit les déſerteurs; & elle ordonna que, dans la ſuite, les ſoldats coupables du crime de déſertion ſeroient condamnés pour

toute leur vie aux travaux publics des grands chemins & des fortifications. Cette ordonnance pleine d'humanité, rendoit utiles à l'Etat des malheureux dont le ſupplice, auparavant trop cruel, enlevoit à la patrie des hommes qui pouvoient encore la ſervir.

En même temps que l'impératrice-reine rappelloit ſes ſujets dans le ſein de ſes Etats, elle étoit toute occupée des moyens de les rendre plus heureux. Elle envoya un commiſſaire dans la haute Autriche, pour examiner par quelles opérations l'on pourroit augmenter le commerce de cette province & en améliorer les revenus. Toujours guidée par le même point de vue, & ſçachant combien il importe aux peuples d'avoir non-ſeulement des juges integres, mais encore de n'être pas ruinés par les longueurs des procédures, elle ordonna à toutes les cours de judicature de ſe conformer à ſon réglement qui ordonnoit la déciſion des procès dans le cours d'une année, à l'*inſtar* de ce qui ſe pratiquoit depuis quelque temps en Bohême. Un pareil réglement eſt ſans doute le plus beau préſent qu'un ſouverain puiſſe faire à

ſes ſujets, puiſqu'il les met dans l'impoſſibilité de ſe perdre dans les détours de la chicane, & dans l'heureuſe néceſſité de terminer promptement leurs débats.

Dans les annales du regne de l'impératrice-reine, les années de paix ſont les plus ſatisfaiſantes pour l'humanité, & les plus glorieuſes de cette princeſſe. On voit une ſage légiſlatrice, portant ſes regards ſur tous les objets qui tiennent au bonheur des peuples, réformer, établir, ſupprimer, enfin mettre le plus bel accord entre toutes les parties du gouvernement. Tout ſe fait avec une ſageſſe admirable; les miniſtres ne ſont que des cauſes ſecondes, dont les opérations reçoivent leur caractere de celui du chef de l'Etat: point d'opérations précipitées: il ne ſort de ſon conſeil que des ordonnances dont on voit au premier coup d'œil la ſageſſe & l'utilité; dans ce conſeil qu'elle préſide toujours elle-même, tout ſe peſe dans la balance de la juſtice, & l'on n'y voit jamais que le bien public.

L'agriculture & le commerce ſont les deux grands moyens de rendre un empire floriſſant. Depuis que la guerre

étoit terminée, Marie-Thérese portoit sur ces deux objets ses vues principales. Ses premiers soins avoient été d'abord pour l'agriculture; c'est elle qui est la vraie richesse d'un Etat: elle avoit senti la nécessité de la remettre en vigueur. Dès que cet objet fut rempli, cette princesse fit différentes ordonnances relatives au commerce, & toutes propres à l'augmenter beaucoup. Dans tous ses Etats héréditaires, il y avoit déja des manufactures établies; mais ce n'étoit pas assez, il falloit que la souveraine s'en déclarât la protectrice, & c'est ce que fit l'impératrice-reine. Elle publia une premiere ordonnance, par laquelle elle déclara que tous ceux qui contribueroient à augmenter le débit des marchandises fabriquées dans ses Etats héréditaires, recevroient des primes & des récompenses proportionnées à la nature & à l'importance des services qu'ils auroient rendus. Une autre suivit d'assez près cette promesse si attrayante; elle avoit pour but de réprimer le luxe qui commençoit à devenir ruineux, & de faire valoir les fabriques des Etats héréditaires. Cette loi somptuaire proscrivoit les galons,

les dentelles d'or ou d'argent, & toutes les marchandiſes, de quelqu'eſpece qu'elles fuſſent, dans leſquelles il ſe trouveroit de l'or & de l'argent, venant des pays étrangers. Cette ordonnance permettoit cependant de porter du galon, pourvu qu'on juſtifiât qu'il avoit été fabriqué dans les pays héréditaires. Peu de temps après la publication des édits qui concernoient l'établiſſement des manufactures, & la protection qui leur étoit accordée, on vit une foule de particuliers ſe préſenter pour obtenir des privileges. L'émulation, qui fut toujours la mere des ſuccès, les porta bientôt au plus haut point de perfection.

Les ordres les plus précis avoient été donnés pour encourager les cultivateurs du lin & du chanvre, dans l'intention de faciliter & d'augmenter la fabrique des toiles. L'œil vigilant de Marie-Thérefe ne dédaignoit pas de ſe porter du haut du trône ſur ces objets qui paroiſſent petits, mais qui, dans la ſage économie du gouvernement, ne le ſont pas. Cette princeſſe, à qui rien ne paroît au-deſſous d'elle lorſqu'il s'agit du bonheur public, ſe faiſoit

faisoit informer avec la plus grande exactitude, des progrès des manufactures de toile, de coton & de bazin; de ses établissemens pour la fabrique des cuirs de Russie; enfin de tout ce qui avoit rapport aux mines de Hongrie, dont elle prenoit un soin particulier. C'est par cette vigilance qu'elle a perfectionné en peu de temps tous ses établissemens, & qu'elle a enrichi ses sujets.

L'impératrice-reine avoit commencé cette année par des actes de clémence, elle la termina par des témoignages de bonté & d'humanité. N'ayant rien plus à cœur que le soulagement de ses sujets, & touchée des représentations qui lui furent faites sur ce que les peuples de Bohême n'étoient pas en état de payer un impôt qu'elle avoit établi sur le sel, la suppression en fut ordonnée vers la fin de Décembre. Un peuple qui peut ainsi compter les jours de son souverain par les bienfaits qu'il en reçoit, ne peut manquer d'être heureux; & le monarque qui se fait gloire de céder à propos ce qu'il pourroit exiger à la rigueur, ne peut manquer d'être adoré. Les rois ont mille moyens de rendre leurs peuples heureux, ils n'en ont

qu'un ſeul pour ſe procurer à eux-mêmes le vrai bonheur; c'eſt de mériter l'amour de leurs ſujets.

1750. Cette année & les ſuivantes ne nous offrent point de ces grands événemens dont l'éclat ſatisfait la curioſité. L'impératrice-reine, qui avoit travaillé avec une ardeur infatigable aux réformes & aux établiſſemens qu'elle avoit d'abord jugé les plus néceſſaires, jouiſſoit déja du fruit de ſes travaux. Cette princeſſe n'avoit plus qu'à entretenir & à perfectionner le bien qu'elle avoit fait; c'eſt à quoi furent employées les années qui s'écoulerent juſqu'à la guerre de 1755. On vit cette ſouveraine toujours à la tête de ſon conſeil, guider elle-même les vues de ſes miniſtres, leur faiſant appercevoir le plus grand bien, & prendre les moyens de l'opérer; on la vit veiller également aux beſoins particuliers & à la conduite générale des affaires. On la vit auſſi quitter de temps en temps ſa capitale, & viſiter tantôt une partie de ſes Etats, tantôt une autre, pour y verſer elle-même ſur ſes ſujets les graces & les récompenſes que leur deſtinoit ſa main bienfaiſante. On la vit faire elle-même la revue de ſes

armées, présider aux exercices militaires, pour entretenir la bonne discipline parmi les troupes, les sentimens d'honneur parmi les chefs, & échauffer le zele du soldat qui aime à avoir son roi pour témoin de ses actions. Elle ne quittoit ces occupations bruyantes, que pour se délasser des soins du gouvernement entre les bras d'un époux, qui, de son côté, veilloit à conserver la paix entre les princes de l'Empire; ou au milieu de ses augustes enfans, à l'éducation desquels elle veilloit avec un soin particulier, pour leur inspirer sa piété, & leur transmettre ses vertus royales. Tel est en peu de mots l'histoire de l'impératrice-reine pendant les trois ou quatre années qui s'écoulerent jusqu'à la guerre de 1755.

Tout devient intéressant dans l'histoire des bons rois; leurs moindres actions portent l'empreinte de leur caractere, & servent à les faire connoître. La cour de Vienne, depuis longtemps, est la plus grande & la plus magnifique de l'Europe, par le grand nombre de princes & de seigneurs qui la composent; cependant on ne peut disconvenir que les cérémonies & l'éti-

quette ne lui donnassent un air de contrainte qui en diminuoit les agrémens. Ces anciens usages fatiguoient tout le monde, & étoient bien propres à ennuyer l'empereur & l'impératrice-reine, dont l'affabilité cherchoit à rompre ces chaînes qui n'étoient point de leur goût. On n'osoit cependant y toucher, & l'étiquette étoit comme une ancienne idole que l'on révéroit en se gênant beaucoup, sans sçavoir pourquoi. Enfin, au commencement de 1751, leurs
1751. majestés impériales effectuerent la résolution qu'elles avoient prise de réformer cette gêne accablante, & elles convinrent d'admettre deux fois par semaine à leur table vingt-quatre personnes des principaux seigneurs, & quelques-unes des dames les plus qualifiées de leur cour. L'empereur & l'impératrice s'affranchissoient d'un joug qui ne pouvoit convenir à leur affabilité. En bannissant cette morgue que l'on appelle étiquette, qui, sans rendre le trône plus respectable, ne sert qu'à le rendre odieux, Marie-Thérese rompoit encore la barriere que les courtisans sçavent élever entre le monarque & ses sujets. Jamais cette grande im-

pératrice ne refusa d'audience, & jamais on n'en sortit mécontent d'elle.

Si, dans ces années de paix, l'histoire de Marie-Thérese ne nous offre pas de récits de conquêtes, de grandes victoires, les traits que nous recueillons sont sans doute aussi dignes d'être consacrés dans ses Annales & de passer à la postérité; c'est de la bonté du cœur de cette souveraine adorée dont nous faisons l'histoire. Heureux les princes dont les vertus & les bienfaits fourniront une matiere aussi belle à leurs Annalistes ! Marie-Thérese à sçu rendre intéressantes toutes les circonstances de sa vie, par une maniere qui lui est propre, & dont on ne voit aucun modele dans l'histoire; elle ne pourra jamais être comparée qu'à elle-même. Au mois d'Avril (1751), elle voulut signaler son heureux accouchement de l'archiducheſſe Joséphine: pour cela, elle ne donna pas au peuple une de ces fêtes somptueuses, dont les dépenses inutiles ne sont prises, au fond, que sur les impôts qu'il paye, & dont le souvenir ne dure gueres plus que le temps qui est employé à les voir; mais elle rendit cet événement à jamais

mémorable par un acte de clémence digne de son cœur. Elle fit rendre la liberté à tous les déserteurs de ses troupes qui étoient condamnés aux travaux des fortifications, & elle leur accorda la grace entiere en les rétablissant dans son service. Le plus beau feu d'artifice, la fête la plus brillante, seroient oubliés aujourd'hui; tandis que tous ceux qui reçurent alors leur liberté se souviennent encore qu'ils méritoient de passer le reste de leurs jours dans les fers, que Marie-Thérese leur fit grace, & que la naissance de l'archiduchesse en fut l'occasion & la cause; ils bénissent les jours de leur souveraine & de ses augustes enfans.

François I, digne époux de cette princesse, avoit l'ame aussi grande, aussi compatissante; il étoit aussi jaloux de l'amour de ses sujets: il vouloit en être le pere; &, dans plusieurs circonstances de sa vie, il donna des preuves éclatantes de la tendresse qu'il avoit pour eux. En voici un trait digne d'être conservé dans l'histoire. Le 15

1752. Décembre 1752, le feu prit à Vienne au magasin du salpêtre. L'incendie fit un tel dégât dans les environs, qu'il

fallut employer plus de quatre cents perſonnes pour enlever les décombres des bâtimens endommagés. Dès que l'empereur fut informé de cet accident qui avoit cauſé tant d'effroi, il ſe tranſporta à ce magaſin, où ſa préſence contribua beaucoup à faire arrêter promptement les progrès de l'incendie. Comme il s'avançoit pour donner ſes ordres par-tout où étoit le plus grand danger, un ſeigneur qui l'accompagnoit lui repréſenta qu'il s'expoſoit trop. L'empereur lui répondit : « Ce n'eſt pas pour » moi qu'il faut craindre, mais pour » ces pauvres gens qu'on aura bien de » la peine à ſauver. » En effet, malgré tous les efforts que l'on fit, pluſieurs ouvriers d'artillerie périrent dans le feu. C'eſt par de pareilles actions que l'empereur ſe rendoit cher aux Allemands, & méritoit le beau nom de pere de la patrie. *

---

* L'empereur Joſeph II, digne ſucceſſeur de François I ſon pere, vient de donner une nouvelle preuve de cette douce ſenſibilité qui le rend ſi cher à ſes peuples. Cette belle action mérite bien d'être miſe à côté du trait que nous venons de raconter de ſon auguſte

1755. Tandis que l'Allemagne jouissoit ainsi des douceurs de la paix, & que les Etats héréditaires de l'impératrice-reine goûtoient le bonheur de vivre sous ses loix, un nouveau bruit de

---

pere. Dans le mois d'Août (1774), deux ouvriers, en creusant un puits dans un des fauxbourgs de Vienne, furent couverts par l'écroulement des terres à environ six toises de profondeur. L'empereur, informé de cet accident, se transporte aussi-tôt sur les lieux, donne des ordres pour qu'on travaille sans relâche à la délivrance de ces malheureux, s'arrête une heure entiere en cet endroit, encourageant les travailleurs par l'espoir d'une récompense, & consolant par ses largesses & par des expressions pleines de bonté, les femmes désolées des deux manœvres. Inquiet sur le sort de ces deux infortunés, l'empereur revient plusieurs fois exciter par sa présence & par ses bienfaits, le zele & l'activité des ouvriers. Il ordonne même qu'à quelque heure que ce fût, on vînt l'avertir lorsque ces deux hommes seroient déterrés. Après deux jours & deux nuits de travail, & à force de peines & de précautions, l'on parvint à les retirer. L'un d'eux n'avoit point été blessé; l'autre l'avoit été légérement, mais il se trouva, au sortir de terre, dans un état d'étourdissement qui le privoit de l'usage de la raison. L'empereur donna des ordres pour qu'on en prît le plus grand soin.

guerre se fait entendre & commence à allarmer les peuples. Depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, sous l'apparence d'un calme profond, presque toutes les cours de l'Europe avoient été dans une agitation continuelle. Les unes s'étoient disposées à attaquer, les autres à se défendre. L'impératrice-reine, instruite par le passé de ce qu'elle pouvoit avoir à craindre pour l'avenir, avoit profité des années de paix pour mettre la Bohême en état de défense. Voyant les armées d'un voisin entreprenant cantonnées sur ses frontieres, & prêtes à se rassembler au premier coup de tambour, elle n'avoit point licencié les siennes, & s'étoit occupée à les tenir en haleine jusqu'au moment où elle en auroit besoin. Enfin la bombe éclata. La premiere étincelle de la guerre de 1741 s'étoit allumée en Allemagne, & avoit passé les mers; celle-ci, allumée au-delà des mers, embrasa bientôt toute l'Allemagne. Au mois de Juin, en pleine paix, les Anglois prirent des vaisseaux François. Louis XV, par amour de la paix, tenta toutes les voies de la négociation; mais elles furent inutiles. L'Angleterre avoit résolu

de ruiner la marine Françoise, & de s'emparer des colonies de cette nation ; la guerre fut résolue. Ce qui y servit de prétexte n'auroit pas fait entre deux particuliers le sujet d'un procès difficile à accommoder ; un arbitre auroit écouté les raisons des deux contendans, auroit fixé les limites qui faisoient le sujet de la dispute, & elle eût été ainsi terminée. Les ministres qui avoient rédigé le traité d'Utrecht, n'avoient pas déterminé les limites de l'Acadie : les Anglois formerent de nouvelles prétentions sur cette partie ; &, sans avoir fait aucune déclaration de guerre, ils s'emparerent des vaisseaux François.

1756. Toutes les négociations étant inutiles, il fallut se défendre. Le maréchal de Richelieu fut envoyé pour s'emparer de l'île Minorque, qui avoit été cédée aux Anglois par le traité d'Utrecht. Le succès fut complet. L'escadre du comte de la Galissonniere, qui avoit débarqué les troupes, battit, le 20 Avril 1756, la flotte de l'amiral Byng : huit jours après, Port-Mahon fut pris, & les François se trouverent maîtres de l'île entiere. Il en coûta la vie à l'amiral Anglois, que ses compatriotes sa-

crifierent aux préjugés violens de la nation, qui ne pouvoit s'imaginer que, sans trahison, une flotte Angloise eût pu être battue par une flotte Françoise.

Le roi d'Angleterre, qui craignoit de voir les armées de France tomber sur son électorat d'Hanovre, fit avec le roi de Prusse une alliance défensive, par laquelle le monarque Prussien s'engageoit à empêcher les troupes étrangeres d'entrer dans l'Empire. Ce traité donna lieu à un autre dont la maison d'Autriche & la France ont tout lieu de s'applaudir aujourd'hui ; il fut conclu entre l'impératrice-reine & Louis XV. Marie-Thérese s'engageoit à ne se mêler ni directement ni indirectement de la querelle de l'Amérique ; &, au cas que les Etats d'une des deux puissances fussent attaqués, l'autre promettoit de lui fournir un secours de vingt-quatre mille hommes.

On dut ce traité, qui dans le temps étonna toute l'Europe, au cardinal de Bernis. Cet habile négociateur, dont la main sçut rapprocher les augustes maisons de Bourbon & d'Autriche, dont les divisions, depuis trois siécles, avoient inondé l'Europe de sang, mé-

rite le tribut de notre reconnoiſſance.
Ce projet étoit d'autant plus hardi, qu'il heurtoit les anciens préjugés fondés ſur les principes de la politique du cardinal de Richelieu. Le cardinal de Bernis fut peut-être le premier François qui vit que la gloire des deux maiſons étoit indépendante l'une de l'autre. Cette premiere idée le conduiſit à celle de les rendre amies par un traité ſolemnel. Cette alliance ſi mémorable à eu des ſuites qui rendront la France heureuſe, puiſqu'elle a donné pour reine à cette partie de l'Europe, l'auguſte archiducheſſe MARIE-ANTOINETTE, la vivante image d'une mere dont on ne prononcera jamais le nom, ſans avoir l'idée de la plus reſpectable & de la plus grande des ſouveraines.

L'alliance de la maiſon d'Autriche & de celle de Bourbon rompit les meſures du roi de Pruſſe. Dans la derniere guerre, il avoit été le premier à ſe déclarer contre la maiſon d'Autriche, à laquelle la ſienne doit la couronne; dans celle-ci il fut encore l'agreſſeur. L'impératrice-reine, le roi de Pologne & l'impératrice de Ruſſie

étoient unis pour leurs intérêts communs ; cette alliance fut le prétexte dont se servit sa majesté Prussienne pour entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes. Ce monarque, qui ne publie ses manifestes qu'à la tête de ses armées & dans le pays qu'il veut attaquer, étant arrivé sur les frontieres de Saxe, fit remettre une déclaration à Vienne & une autre à Dresde. Son ministre auprès de l'impératrice-reine déclara que Frédéric, informé de l'alliance offensive conclue contre lui avec la Czarine, exigeoit que sa majesté Impériale, pour détruire les allarmes qu'il en concevoit, dît clairement que son intention n'étoit pas de l'attaquer ni cette année ni la suivante, & que les préparatifs qui se faisoient en Bohême ne regardoient pas la Silésie.

Marie-Thérese répondit que le traité conclu avec la Czarine contre la Prusse étoit controuvé, & qu'elle n'avoit fait de préparatifs en Bohême, qu'après avoir vu le roi de Prusse en faire en Silésie ; que, quant à la promesse qu'on exigeoit d'elle de ne point attaquer sa majesté Prussienne ni cette année ni la suivante, elle ne prétendoit point se lier

les mains ; qu'elle agiroit selon que les événemens l'y forceroient, & que le traité d'Aix-la-Chapelle devoit suffire pour calmer les allarmes de la cour de Berlin.

La déclaration qui fut faite à la cour de Dresde étoit d'un autre style ; en voici les principaux articles : « Les injustes » desseins de la cour de Vienne met- » tant le roi dans la nécessité de préve- » nir un ennemi qui se refuse à toute » voie de conciliation, sa majesté se » voit forcée malgré elle, & par une » suite de ces mêmes circonstances, à » entrer avec son armée dans les Etats » héréditaires du roi de Pologne, élec- » teur de Saxe..... C'est à regret que » le roi se trouve dans l'obligation de se » porter à une démarche que son amitié » personnelle pour sa majesté Polonoise » lui auroit fait éviter, si les loix de » la guerre, les malheurs des temps, » la sûreté de ses propres Etats, ne la » rendoient indispensable.... Mais en » prenant ce parti, sa majesté déclare » en même temps de la maniere la plus » forte à sa majesté Polonoise, & à » la face de toute l'Europe, qu'elle n'a » aucun dessein offensif contre le roi

» de Pologne ni contre ses Etats ; qu'elle
» n'y entre pas comme ennemie, mais
» uniquement pour sa sûreté ; qu'elle
» fera observer à ses troupes l'ordre
» le plus exact & la discipline la plus
» sévere...... Sa majesté, forcée de
» céder aux considérations les plus
» pressantes, n'attend que l'heureux
» moment où ces mêmes considéra-
» tions lui permettront de remettre à
» ce prince un dépôt qui sera toujours
» sacré pour elle. »

Ce manifeste étoit à peine parvenu au roi de Pologne, & le prince Ferdinand de Brunswick étoit déja entré sans résistance dans Leypsick, & pilloit cette ville. Une autre partie de l'armée se présente aux portes de Dresde ; le roi de Pologne n'eut que le temps de fuir de sa capitale, & de gagner le camp de Pirna près de Koenigstein, sur les bords de l'Elbe, où son armée étoit rassemblée. Frédéric, en entrant au palais, trouve la reine de Pologne, fille de l'empereur Joseph. Cette princesse, aidée de son courage & de sa fermeté, n'avoit point voulu fuir. On lui demande les clefs des archives ; elle refuse de les donner ; des soldats s'a-

vancent pour enfoncer les portes, elle se précipite au-devant d'eux : sans aucun respect ni pour son sexe, ni pour son rang, ni pour sa naissance, on la repousse, on ouvre les archives par force ; & le roi de Prusse est surpris de n'y trouver aucunes traces de l'alliance offensive qu'il supposoit conclue entre la Saxe, la Russie & l'Autriche, contre lui.

L'empereur, instruit de l'irruption de Frédéric, le fait sommer de retirer ses troupes de l'électorat de Saxe, s'il ne veut s'exposer aux peines portées par les loix de l'Empire contre les perturbateurs du repos public. Ce n'étoit pas assez d'un décret impérial pour obliger le roi de Prusse à abandonner son projet.

Maître de Leypsick & de Dresde, le roi de Prusse oublia ce qu'il avoit promis au roi de Pologne dans le manifeste qu'il venoit de publier. Il établit à Torgau un bureau militaire pour la perception de tous les revenus de l'électorat ; il fait ouvrir les arsenaux, s'empare des armes & des munitions, exige les plus fortes contributions, vuide les caisses du souverain, & enrôle

par force les Saxons en état de servir. La superbe maison de campagne du comte de Bruhl, ministre de sa majesté Polonoise, est pillée ; les tableaux précieux qu'il y avoit rassemblés à grands frais sont brûlés ; l'on coupe à trois pieds de terre les arbres & les charmilles du parc ; enfin l'on démolit l'intérieur de sa maison, de maniere qu'il n'en restoit plus que la carcasse. Ces excès, dignes des soldats d'Attila, furent désavoués par le roi de Prusse. Sa majesté Polonoise, pour détourner l'orage dont elle étoit menacée, avoit fait faire au monarque Prussien des propositions de neutralité ; mais le dévastement de la Pologne étoit résolu, sa majesté ne reçut d'autre réponse que celle-ci : « Tout ce que vous me pro- » posez ne me convient pas ; je n'ai » aucune proposition à faire. »

Lorsque Frédéric se vit maître de la Saxe, il donna ordre au maréchal de Schverin d'entrer en Bohême par la Silésie ; il traversa lui-même la Saxe avec une autre armée, marcha au camp de Pirna, y laissa un corps de troupes pour le masquer, & s'avança vers les frontieres de la Bohême à la rencon-

tre du comte de Brown, qui commandoit les Autrichiens au camp de Budin, pendant que le prince Picolomini, retranché à Koenifsgratz, attendoit le maréchal de Schverin. Le 1er Octobre se donna la bataille de Lowositz, sur les confins de la Bohême. Les deux partis s'attribuerent l'honneur de la victoire, quoique les Prussiens, toujours repoussés dans leurs attaques, y eussent perdu plus de monde que les Autrichiens. Les succès & les suites de cette journée furent à peu près les mêmes. Frédéric empêcha Brown de secourir le camp de Pirna, & Brown arrêta le roi de Prusse qui alloit fondre sur la Bohême.

Ce prince, voyant qu'il ne pouvoit y pénétrer dans cette campagne, retourna au camp de Pirna, & le resserra davantage. Le général Brown fit une manœuvre hardie pour délivrer les Saxons, à qui il envoya le plan d'une double attaque; mais, las de les avoir attendus trois jours de suite, malgré tout le danger de sa position, il prit le parti de se retirer, & abandonna des Alliés qui ne sçavoient pas agir. Les Saxons, manquant de tout & n'espé-

rant plus de secours, mirent bas les armes & capitulerent. Il fut défendu aux officiers de servir contre le roi de Prusse pendant toute la guerre, & la plus grande partie des soldats furent incorporés de gré ou de force dans les régimens Prussiens. Le roi de Pologne, qui étoit à Koenisgratz, se retira à Varsovie, abandonnant son électorat à la discrétion du vainqueur. Ce prince ayant demandé des passeports, Frédéric les lui envoya, & eut même la complaisance insultante de donner des ordres pour qu'on fournît des chevaux de poste à sa majesté Polonoise. La reine, qui étoit restée à Dresde, mourut quelque temps après, accablée de chagrins.

Les Anglois, qui étoient les premiers auteurs de la guerre, & qui au commencement de cette année avoient perdu l'île Minorque & un combat naval, perdirent encore au mois d'Août, dans l'Amérique septentrionale, Osvego & les deux autres forts qui en dépendent. MM. de Montcalm & de Vaudreuil s'emparerent de sept navires armés en guerre, de cent cinquante piéces de canon, & d'un magasin im-

menſe de proviſions de toute eſpece. Cette expédition, qui déconcerta les vaſtes projets de l'Angleterre, ne coûta que cinq à ſix ſoldats aux François.

1757. L'irruption du roi de Pruſſe dans la Saxe, la bataille de Lowoſitz & l'affaire de Pirna, n'avoient été que de légers préludes d'une guerre qui, cette année, arma toute l'Europe, & continua avec la même vivacité dans l'autre continent. L'hiſtoire moderne des nations ne fournit point d'exemple d'un armement auſſi formidable. Au printemps de 1757, il y avoit dans l'Allemagne neuf grandes armées; &, depuis le mois de Mai juſqu'à celui de Novembre, il ſe donna ſix batailles rangées.

L'impératrice-reine, qui s'étoit vue menacée d'une nouvelle irruption dans ſes Etats héréditaires, s'étoit occupée pendant l'hiver à reclamer les ſecours de ſes Alliés. Les troupes de la Ruſſie & de la Suede menaçoient les frontieres du royaume de Pruſſe, & la France alloit attaquer l'électorat d'Hanovre. Les Cercles de l'Empire avoient ſenti la néceſſité de s'armer pour défendre la liberté publique; ils avoient

tous fourni leur contingent; deux armées Autrichiennes, campées aux environs de Prague, devoient défendre la Bohême.

Le roi de Prusse parut au mois de Mai sur les hauteurs de Prague, suivi de cent mille combattans divisés en trois colonnes. A la tête de la premiere, il entra en Bohême par la Saxe : le maréchal de Schverin avoit pris sa route par la Silésie. Le prince de Bévern, qui en conduisoit une autre par la Lusace, rencontra le comte de Konigseck; on se battit; l'action fut vive; mais les Prussiens, bien supérieurs en nombre, forcerent les Autrichiens à se retirer.

Le dessein de Frédéric avoit été de surprendre les Autrichiens avant que toutes leurs forces fussent rassemblées, & de les battre en détail; mais l'activité du maréchal de Brown rompit tous ses projets. Ce général, en fort peu de temps, ramassa assez de troupes pour faire tête aux ennemis. Le 6 Mai, le roi de Prusse parut devant l'armée des Autrichiens, commandée par le prince Charles & par le maréchal de Brown. La bataille qui se donna sous les murs

de Prague fut très-sanglante. Brown y fit des prodiges de valeur, l'aile qu'il commandoit fut victorieuse pendant plus de trois heures. Le maréchal de Schverin perdit la vie sur le champ de bataille, en faisant d'inutiles efforts pour résister au général Autrichien. Le roi de Prusse fixa la victoire de son côté, en obligeant le maréchal de Brown à se retirer avec son aile droite à Benechau, pendant que la gauche & le corps de bataille entroient dans Prague. Les Autrichiens sauverent leur canon, la caisse militaire, tous les principaux bagages, & ne perdirent que huit mille hommes. La perte des Prussiens fut évaluée au-delà du double. La mort du maréchal de Schverin, l'un des créateurs de la discipline des armées Prussiennes, & le premier guide de Frédéric dans la carriere des armes, fut un des plus grands malheurs de cette journée. Les Autrichiens eurent aussi à regretter un grand homme de guerre. Le maréchal de Brown mourut de ses blessures à Prague, peu de jours après la bataille. Ce grand général avoit mérité la confiance de Marie-Thérese : de simple soldat, il étoit parvenu, par son mé-

rite, au grade de feld-maréchal. L'impératrice-reine a eu beaucoup de généraux de cette trempe, parce qu'il n'y eut jamais de ſouverain qui ſçût mieux qu'elle diſtinguer les hommes d'un vrai mérite, ſe les attacher & les récompenſer à propos. Si les grands hommes qu'elle a mis en place ne furent pas toujours heureux, ils ſe montrerent au moins toujours dignes de l'être.

Le prince Charles s'étant retiré dans Prague, le roi de Pruſſe fit bloquer cette ville, & y fit jetter à diverſes repriſes une quantité prodigieuſe de bombes. Les Autrichiens firent pluſieurs ſorties pour ruiner les batteries des aſſiégeans. Vers le milieu de Juin, le comte de Daun réſolut de faire lever le ſiége, & de combattre le roi de Pruſſe. Ce général ayant reçu tous ſes renforts, marche vers Prague. Frédéric, inſtruit de ce projet, prend avec lui l'élite de ſes troupes, joint l'armée du comte de Bévern, & ſe diſpoſe à recevoir les Autrichiens. Daun fait ſes diſpoſitions, & le dix-huit Juin, à deux heures après-midi, le combat commence. La gauche de l'armée Pruſſienne s'avance pour attaquer l'aile droite des Autrichiens; dans un

inſtant, cette aile eſt priſe de front & par le flanc droit. Le choc violent des Pruſſiens entame & ébranle la cavalerie Autrichienne; le comte Serbelloni, quoique bleſſé, s'élance le ſabre à la main contre les Pruſſiens, & rétablit l'avantage de ſon côté. L'infanterie ſe battoit alors avec un acharnement affreux; ſix fois les bataillons de Frédéric ſont mis en déroute, ſix fois ils reviennent à la charge avec la même intrépidité; Daun & le roi de Pruſſe étoient par-tout. Le prince Charles de Lobkowitz, le prince d'Eſterhaſi, & le comte Odonell, firent pendant toute l'action le devoir de commandans & de ſoldats. Vers les ſept heures, l'excès de la fatigue ſépare les combattans; ils prennent, comme de concert, une demi-heure de repos. Frédéric veut faire un dernier effort; il raſſemble ſes meilleures troupes pour fondre ſur ces redoutables bataillons qui l'ont repouſſé tant de fois; il ſe met lui-même à leur tête. Daun ordonne à la cavalerie de ſa gauche de fondre ſur l'ennemi, & de le prendre en flanc: ce mouvement, & la vigoureuſe réſiſtance de ſon infanterie, décident enfin le ſuccès de cette

cette terrible journée. Les Prussiens perdirent dix mille hommes dans cette bataille mémorable. Frédéric se retira fort en désordre ; le soir même il se rendit au camp devant Prague, & la nuit du 20 il passa précipitamment l'Elbe à Brandeiss ; tandis que son armée, battue à Chotemitz, se retiroit à Nimbourg, où elle passa le même fleuve. Vingt-deux drapeaux, quarante-cinq piéces de canon, quantité de caissons d'artillerie & de munitions, furent les glorieux trophées de cette victoire, qui ne coûta pas cinq mille hommes aux Autrichiens.

En apprenant la nouvelle de cette grande victoire, l'empereur & l'impératrice-reine se transporterent chez la maréchale Daun pour la lui annoncer, & partager avec elle la satisfaction que leur causoient les succès du maréchal vainqueur. Cette distinction flatteuse étoit bien capable d'enflammer le courage des rivaux du général. Ils eurent tous part aux bienfaits de l'impératrice-reine. Cette princesse, ingénieuse à trouver des moyens de récompenser dignement ses sujets, perpétua le souvenir de la victoire de Chotemitz, en établissant un ordre militaire auquel elle

donna ſon nom, & dont elle décora les braves officiers qui s'étoient ſignalés à cette fameuſe journée. Cette victoire n'auroit rien eu de plus frappant que tant d'autres dont l'hiſtoire eſt remplie ; mais ce qui en rendra le ſouvenir immortel, c'eſt la démarche que firent l'empereur & l'impératrice auprès de la maréchale : démarche qui, loin de dégrader leur majeſté impériale, en relevera l'éclat aux yeux de la poſtérité ; c'eſt l'établiſſement de l'ordre militaire de Marie-Thérèſe, dont l'impératrice décora ſes braves généraux ; c'eſt enfin la diſtinction particuliere qui fut accordée au maréchal Daun par l'empereur & par l'impératrice. Ils lui donnerent la permiſſion de faire lui-même une promotion dans leurs armées. Ce témoignage d'eſtime & de confiance fut d'autant plus flatteur pour le maréchal, qu'il lui fourniſſoit l'occaſion de donner des marques de ſon amitié à ſes rivaux d'honneur. Le choix qu'il fit dans cette promotion le couvrit d'une autre eſpece de gloire, qui, ſans être auſſi éclatante que celle de la victoire, n'en mérite pas moins les plus grands éloges. En accordant les intérêts de ſa

souveraine avec ceux de sa grande ame, il sçut servir également bien l'impératrice-reine & ses amis, & profiter de sa faveur, pour la faire rejaillir sur ceux que l'amitié lui avoit attachés.

Les avantages qui suivirent la victoire de Chotemitz, furent la levée du siége de Prague, & l'évacuation de la Bohême. Le roi de Prusse, pour couvrir sa fuite, avoit laissé auprès de Prague un corps de vingt mille hommes sous les ordres du maréchal Keith. Le prince Charles, qui étoit toujours dans Prague, avoit remarqué des mouvemens dans l'armée du roi de Prusse, qui abandonnoit les travaux du siége. Ne sçachant rien de la bataille de Chotemitz, il avoit résolu d'attaquer les troupes qui étoient restées dans les lignes; il sortoit de la ville à la tête de vingt-quatre mille hommes, lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire. Le courage des troupes redouble en ce moment, elles se jettent dans les retranchemens; &, après un combat de deux heures, elles parviennent à en déloger les Prussiens.

Tandis que les armés de l'impératrice-reine avoient de si brillans succès

en Bohême, celles de ses alliés frappoient de grands coups dans la Westphalie. En moins de huit jours, le prince de Soubise, à la tête des François, prend Wesel, enleve au roi de Prusse l'Etat de Cleves & de Gueldres, & pousse les Prussiens jusqu'auprès de l'armée Hanovrienne, que le duc de Cumberland commandoit au-delà du Weser.

Vers le milieu d'Avril, le maréchal d'Estrées arriva à Wesel, & prit le commandement de l'armée. Ce général, digne éleve du comte de Saxe, & l'un des officiers en qui le héros de la France avoit eu le plus de confiance, avoit étudié sous un si grand maître l'art difficile des campemens & de la conduite d'une armée. Après deux mois de marches sçavantes & de manoeuvres habiles, il mit le duc de Cumberland dans la nécessité d'accepter la bataille. Ce prince, voyant qu'elle étoit inévitable, eut recours à tout ce que l'art de la guerre a pu inventer pour assurer le gain d'une bataille. Il couvrit le front de son armée d'un marais impraticable, appuya sa droite vers Hamelen, & sa gauche à des montagnes très-hautes, couvertes de bois épais,

& défendues par des ravins de vingt pieds de profondeur, garnis de batteries de canon.

Le maréchal d'Estrées, ayant reconnu cette position, fit son plan d'attaque. On ne pouvoit marcher aux ennemis que par leur gauche, & en les tournant par les montagnes. Quatre brigades d'infanterie partirent à minuit pour se trouver le matin à portée de combattre. Il falloit, pour conduire ces troupes, des officiers très-intelligens & d'une valeur à toute éppreuve; messieurs de Chevert & d'Armentieres furent choisis. Tout fut ponctuellement exécuté; à quatre heures du matin les troupes furent en état de donner.

A six heures le canon des Hanovriens commença à tirer, l'artillerie Françoise y répondit, & à huit heures les batteries des ennemis étoient fort endommagées; alors la grande attaque commença. Chevert, sur le point de donner, entend un de ses domestiques qui le prie de prendre une cuirasse: « Ces braves en ont-ils? » répond Chevert en montrant ses grenadiers. Ce mot, qui vaut la plus belle harangue, est le signal du combat. M. d'Armen-

tieres & l'intrépide Chevert s'élancent dans le bois, tombent sur les Hanovriens; &, après un combat opiniâtre & la plus vigoureuse défense, la montagne est nettoyée. Les deux corps d'armée se battoient avec un acharnement épouvantable; enfin, le duc de Cumberland, voyant tous ses retranchemens occupés par les François, & par les Autrichiens qui combattoient sous les ordres du baron de Dombasle, & ayant déja perdu trois mille hommes, se retira aux gorges qui conduisent à Hanovre. Un accident qui arriva au moment où les Hanovriens fuyoient, empêcha qu'on ne les poursuivît aussi vivement qu'on l'auroit pu. Quelques bataillons qui suivoient l'ennemi à travers le bois ayant rencontré la troupe de Chevert, la prirent pour un corps d'ennemis, & firent feu; celle-ci y répondit, & dans un moment il y eut quinze cents hommes blessés, & victimes d'une méprise qui diminua la joie que devoit causer la nouvelle d'une victoire qui n'avoit pas coûté six cents hommes. La reddition d'Hanovre fut le fruit de cette grande journée. Le maréchal d'Estrées eut la satisfaction d'en recevoir les clefs

avant que le maréchal de Richelieu, plus ancien que lui dans le grade de général, vînt prendre le commandement de l'armée victorieuſe, pour achever l'ouvrage qui avoit été ſi bien ébauché. M. de Richelieu trouva l'électorat d'Hanovre tout ouvert ; & le duc de Cumberland, déja pouſſé juſqu'à Stade, n'avoit plus de reſſource ; il falloit qu'il ſe déterminât à combattre contre des troupes déja victorieuſes, ou à mettre bas les armes. Ce ſecond parti lui parut le plus sûr.

Il étoit bien naturel d'agir en cette occaſion, comme le roi de Pruſſe l'avoit fait à l'égard des Saxons enfermés dans le camp de Pirna ; mais, au lieu de faire ces troupes priſonnieres de guerre, le 10 Septembre les deux généraux dreſſerent au camp de Cloſter-Seven un traité de neutralité de la part des Hanovriens. Cette convention portoit que le duc de Cumberland renverroit les troupes auxiliaires de Heſſe, de Brunſwick, de Saxe-Gotha & du comte de la Lippe qui ſervoient dans ſon armée ; que ces différens corps retourneroient dans leur pays avec des paſſeports du maréchal de Richelieu ; qu'on

délivreroit de pareils passeports aux troupes Angloises pour passer l'Elbe ; que celles qui demeureroient à Stade ne pourroient être augmentées ; qu'elles ne pourroient passer les limites qui seroient réglées & marquées par des poteaux de distance en distance ; & qu'en attendant la conciliation définitive des deux Puissances, les François demeureroient en possession des duchés de Brémen & de Verden, conquis par la force des armes. On ne pouvoit guères s'attendre à voir un pareil traité suivi bien exactement dans tous ses points ; aussi les ennemis ne tarderent-ils pas à manquer à leur parole ; & l'on eut tout lieu de se repentir de n'avoir pas pris de meilleures précautions.

Le roi de Prusse, embarrassé par les suites de la capitulation de Closter-Seven, l'eût été bien davantage, si le maréchal de Richelieu, le prenant pour modele, eût fait prisonniere de guerre l'armée Hanovrienne, au lieu de la munir de ses passeports. Ce prince se trouvoit dans une situation fort critique : le prince de Saxe-Hildbourghausen & le prince de Soubise marchoient vers le duché de Magdebourg ; les Suédois &

les Russes entroient dans la haute Siléfie, & les Autrichiens se préparoient à entrer dans la basse, tandis qu'un détachement considérable alloit mettre Berlin à contribution. Tant d'ennemis à combattre n'effrayerent point Frédéric ; il prit la résolution de les attaquer en détail, & de triompher successivement de chacun. La fortune secondoit à merveille son intrépidité ; les Russes, après avoir battu le maréchal de Lehwald près de Jagendorff, s'étoient retirés brusquement, & avoient évacué la Siléfie qui leur étoit ouverte. Le général Prussien, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, s'étoit porté rapidement en Poméranie, où une petite armée Suédoise étoit entrée ; celle-ci se retira de même à l'approche des Prussiens.

Frédéric, retranché dans la Saxe, observoit de-là tous les mouvemens des Autrichiens, dont les détachemens pénétroient en Siléfie. Il forma le projet d'aller combattre le prince de Saxe-Hildbourghausen : il falloit pour cela dérober sa marche à l'œil pénétrant du maréchal Daun, battre l'ennemi, & revenir faire tête aux Autrichiens.

Ce dessein hardi, celui de toutes les campagnes du roi de Prusse qui lui fait le plus d'honneur, fut exécuté, réussit, & le tira du plus grand danger.

Après bien des mouvemens & des manœuvres sçavantes, ce prince, à la tête d'un corps considérable, se dérobe, marche vers la Thuringe, & établit son quartier général à Erfurth. Ce ne fut qu'après avoir éprouvé de vives alarmes, qu'il goûta enfin le plaisir du succès. Le maréchal Daun s'étoit apperçu de son absence, & de la diminution de son armée, qu'il avoit laissée aux ordres du prince de Bévern pour défendre le terrain en Silésie. Alors le prince Charles s'ébranla ; &, pressant toujours le prince de Bévern, il l'obligea de se retirer sous le canon de Bresslau, & de se retrancher à la hâte dans le fauxbourg. Pendant ce temps-là, le général Nadasti resserroit Schveidnitz, & se préparcit à en former le siége.

Une autre entreprise du général Haddick vint encore inquiéter le roi de Prusse. Ce général Autrichien, à la tête de trois mille quatre cents hommes, étoit allé mettre Berlin à contribution. A cette nouvelle, Frédéric ordonne au

prince Maurice d'Anhalt de s'approcher de sa capitale, il vole lui-même à son secours. Haddick, averti de ces mouvemens, se hâte de lever deux cents mille écus de contribution, & regagne la Silésie, sans que le roi de Prusse ait pu l'atteindre dans sa retraite.

Frédéric retourne camper vis-à-vis l'armée de l'Empire; & le 4 Novembre il s'établit à Rosbach, à dix lieues de Dresde. Il prend enfin le parti d'en venir à une bataille dont le succès ou la perte devoit avoir pour lui des suites si importantes. Pour s'assurer de la victoire, il trompe l'armée Impériale par un stratagême. Il feint de se retirer avec précipitation du côté de Merzbourg, & cache ses troupes derriere une hauteur qui dérobe aux Impériaux les dispositions qu'il alloit faire. Cette manœuvre précipitée en présence d'une armée ennemie, étoit certainement très-dangereuse; mais, dans l'extrémité où il se trouvoit, il crut devoir risquer quelque chose. Le prince de Soubise avoit été d'avis de poursuivre l'arriere-garde Prussienne, & l'on convient que la victoire n'étoit point douteuse. Mais le général François n'étant qu'auxiliaire, ne

pouvoit que proposer ; malheureusement pour les deux nations, son avis ne fut point suivi. Le lendemain, l'on n'auroit point dû combattre, ou ne le faire qu'après avoir bien examiné la position d'un ennemi qu'on ne pouvoit pas soupçonner de s'être retiré par crainte ; mais, dans la confiance aveugle où l'on étoit, on ne fit point cette réflexion si naturelle ; on voulut poursuivre un ennemi que l'on croyoit en fuite, & qui attendoit dans la plus grande sécurité l'armée qui le croyoit à demi-vaincu. L'on se contenta de deviner la position des Prussiens. Enfin l'armée Impériale marche à l'ennemi avec confiance, comme à une victoire assurée. Lorsqu'on est descendu dans le champ de bataille, la sécurité augmente ; on s'apperçoit que les tentes des Prussiens sont encore dressées, & que rien ne remue. Au moment où l'on croit le roi de Prusse perdu sans ressource, on entend un coup de canon partir de la gauche des ennemis ; à ce signal, les tentes s'abaissent, & laissent voir l'armée de Frédéric rangée en bataille ; deux batteries formidables, placées aux côtés du camp sur deux collines voisines, font en

même temps un feu terrible ; la cavalerie Pruſſienne accourt à toute bride à droite & à gauche, & prend en flanc les eſcadrons des Alliés. L'infanterie, étonnée par cet appareil nouveau de combat, & foudroyée par les batteries, s'ébranle & perd ſes rangs. On ſe raſſure cependant, & l'on combat avec la plus intrépide valeur. Le baron de Bretlach, le marquis de Voghera, le baron de Roth, le prince George de Heſſe Darmſtadt & le prince de Saxe-Hildbourghauſen, mêlés aux cuiraſſiers, firent d'abord plier les eſcadrons Pruſſiens, & culbuterent la premiere ligne. Frédéric accourt, la reforme, & la ramene au combat; elle donne avec une nouvelle impétuoſité ſur les cuiraſſiers, & leur fait perdre du terrain.

Le combat ne fut pas long ; le déſordre avoit été d'abord ſi général, que l'on fut bientôt obligé de ſe ſervir du corps de réſerve. Il fut conduit au feu par le prince de Soubiſe, ſuivi du comte de Revel & du marquis de Caſtres. Ce dernier, ſans chapeau, ayant reçu deux coups de ſabre ſur la tête, exhorte ſes ſoldats à tenir ferme, & continue à montrer l'exemple. Cepen-

dant le corps de réserve alloit être culbuté par la supériorité du nombre ; le prince de Soubise s'en apperçoit en combattant, il vole aussi-tôt à sa gauche, en ramene quatre nouveaux régimens, & à leur tête il s'enfonce dans les escadrons Prussiens.

Ce renfort rétablit le combat, & fait plier l'ennemi. Ce fut à la tête de cette brave cavalerie que le comte de Mailli-d'Aucourt, renversé d'un coup de sabre, fut fait prisonnier. Tant d'efforts & d'actions héroïques furent inutiles. Une seconde ligne de cavalerie Prussienne, qui n'avoit pas encore combattu, se présente & recueille les débris de la premiere. Alors tout marche à-la-fois ; on enveloppe la cavalerie de l'Empire & celle des François, qui ne céderent enfin que lorsqu'il ne fut plus possible de demeurer sur le champ de bataille.

La déroute de la cavalerie entraîna celle de l'infanterie, qui avoit été pendant toute l'action exposée au feu des batteries, & qui étoit alors attaquée en flanc par les escadrons des vainqueurs ; il fallut nécessairement se retirer. Le marquis de Crillon, qui eût un

cheval tué sous lui, le duc de Cossé, qui fut blessé & pris, le chevalier de Nicolaï, combattirent encore pendant une heure à la tête de quelques bataillons. Le comte de Saint-Germain, dont la réserve n'avoit point donné, se chargea de protéger la retraite, & fut bien secondé par le régiment d'Apchon dragons, & par celui du comte de Rougrave, lieutenant-général ; ce dernier sur-tout s'est immortalisé à Rosbach. La gendarmerie Prussienne & deux régimens de dragons s'étant présentés pour l'enlever, cet intrépide officier, sans redouter la supériorité du nombre, donne sur les ennemis l'épée à la main, & fait plier les trois corps qui l'avoient attaqué ; trois fois ils renouvellerent leur attaque avec aussi peu de succès, le comte de Rougrave se défendit avec la même intrépidité, jusqu'à ce qu'ayant donné le temps à quelques corps d'infanterie de passer le pont qu'il venoit de garder, il se retira lui-même en combattant toujours. Cet excellent citoyen, trop peu célébré par les historiens de sa nation, continua, avec les dragons d'Apchon & de Fitzjames, à se porter par-tout où sa présence pou-

voit être nécessaire pour favoriser la retraite & la jonction des troupes en déroute, pendant que le marquis de Crillon, d'un autre côté, faisoit la même manœuvre ; ils ne mirent pied à terre qu'à trois heures après minuit.

Deux régimens Suisses étoient demeurés sur le champ de bataille, & continuoient à braver seuls tout l'effort de la cavalerie Prussienne & le feu des batteries ; les colonels de Diesbach & de Waldner ne pouvoient se résoudre à fuir. Le prince de Soubise, à travers les plus grands dangers, retourne sur le champ de bataille, pour obliger les deux régimens à se retirer. Ce fut en ce moment que ce général, passant devant un chemin creux, fut couché en joue par six grenadiers Prussiens. Le roi de Prusse, qui heureusement étoit à côté d'eux, fit baisser les fusils. Cette journée si malheureuse pour les Alliés, & si intéressante pour le roi de Prusse, coûta beaucoup de monde aux vaincus ; on y perdit malheureusement un grand nombre d'officiers qui se sacrifierent pour rassurer les troupes ébranlées. Les François regretterent sur-tout le comte de Revel de la maison de Bro-

glie, si féconde en héros. Nous nous abstenons de faire aucune réflexion sur cette fameuse bataille, dont on a fait dans le temps des récits bien différens les uns des autres. On dit que le roi de Prusse, ayant donné un assez mauvais souper aux officiers qui avoient été fait prisonniers, s'excusa de la mauvaise chere qu'il leur faisoit faire, sur ce qu'il ne s'attendoit pas ce jour-là à recevoir si nombreuse compagnie: il loua d'ailleurs leur bravoure, & leur dit des choses obligeantes.

Immédiatement après cette victoire, le roi de Prusse vola au secours du prince de Bévern, qui étoit toujours retranché auprès de Breslau. Le prince Charles, instruit de la victoire du roi de Prusse & de sa marche, attaqua les retranchemens du prince de Bévern, & les emporta, malgré toutes les difficultés de l'entreprise & la défense la plus opiniâtre. Le prince de Lobkovitz & le général Sprecher, à la tête des grenadiers Autrichiens, firent des miracles de bravoure à l'attaque du village de Pilfnitz. Le général Beck, à la tête d'un corps de troupes légeres, poursuivoit les fuyards; ayant rencon-

tré, le lendemain pendant la nuit, le prince de Bévern qui examinoit son camp, il le fit prisonnier, le désarma, & le conduisit au prince Charles, qui lui fit l'accueil le plus distingué, & l'envoya sous bonne escorte en Moravie. Le même soir, la garnison de Breslau capitula : on lui accorda les honneurs de la guerre; mais la plus grande partie déserta, & s'enrôla dans les troupes d'Autriche.

Schveidnitz s'étoit rendu au général Nadasti dès le 12 Novembre. Frédéric, malgré la victoire de Rosbach, voyoit la Silésie prête à retourner à ses anciens maîtres. Il lui falloit une autre bataille & la victoire pour rétablir ses affaires; il résolut de se battre, quoique la saison fût fort avancée, & que ses troupes fussent très-fatiguées des travaux de la campagne. Le 4 Décembre il gagna sur le prince Charles la bataille de Lissa, où les Autrichiens, après s'être battus pendant cinq heures, firent leur retraite en bon ordre. Ils avoient perdu près de cinq mille hommes, tant tués que blessés; la perte des Prussiens étoit à peu près égale. Le prince Charles vouloit sauver Breslau;

après y avoir jeté une forte garnison, une artillerie considérable & des provisions de toute espece, il regagna la Bohême. Le roi de Prusse ne perdit point de temps; malgré la rigueur de la saison, il assiégea Breslau, & poussa les travaux avec tant de vigueur, que le 19 la place capitula. La garnison, qui montoit à dix-sept mille hommes, fut faite prisonniere de guerre. Ce fut pour les Autrichiens la perte la plus considérable de toute la guerre. Frédéric termina cette mémorable campagne par la prise de Lignitz.

Suspendons un moment le récit de ces combats, pour admirer la générosité de l'impératrice-reine, dans un moment où le roi da Prusse exigeoit avec la plus grande rigueur que les officiers qu'il avoit fait prisonniers de guerre se rendissent dans ses Etats. Le prince de Brunswick-Bévern, qui avoit été fait prisonnier par le général Beck, avoit demandé la permission d'écrire au roi de Prusse, & elle lui avoit été accordée. Il avoit écrit plusieurs fois, & n'avoit point reçu de réponse. Ce prince fit alors demander à l'impératrice-reine, comme une gra-

ce particuliere, de pouvoir se racheter lui-même & de payer sa rançon. La réponse de Marie-Thérese fut qu'elle n'en vouloit recevoir aucune, & qu'elle lui accordoit néanmoins sa liberté, mais gratuitement. Pénétré d'une bonté si rare, ce prince se rendit à la cour de Vienne pour épancher aux pieds de l'impératrice-reine les sentimens de sa vive reconnoissance. Marie-Thérese lui fit l'accueil le plus distingué, & le prince de Bévern remporta en Prusse la plus haute idée de cette souveraine.

1758. Au commencement de cette année, l'impératrice-reine reçut un témoignage bien flatteur de l'amour de ses fideles Hongrois. La magnats ou grands de Hongrie se rendirent à Vienne, pour annoncer à leur auguste souveraine, que les Etats de ce royaume alloient mettre sur pied, à leurs propres dépens, au moins trente mille hommes, auxquels ils fourniroient armes, chevaux, équipages de guerre, &c. Ainsi ces Hongrois, qui ne prenoient autrefois les armes que pour se soulever contre leurs rois, volent aujourd'hui audevant des besoins d'une reine qui ne s'occupe qu'à les rendre heureux. Telle

fut dans tous les temps & parmi tous les peuples la différence entre un gouvernement sage & modéré, & un gouvernement dur qui ne laisse entrevoir aux sujets qu'un joug accablant sous lequel il faut baisser la tête en silence. Dans cette même année, quarante mille Croates prirent les armes; elle eut vingt mille hommes de la Servie; la Bosnie & les environs de la Save lui fournirent plus de dix mille hommes. Enfin, tous les sujets de Marie-Thérese devenoient soldats pour la défendre en temps de guerre, parce qu'elle avoit été la mere de ses peuples pendant la paix.

Malgré la rigueur de la saison, les Russes étoient restés sous les armes. La Czarine, indignée de la conduite du général Apraxin, qui, après la victoire de Volhau, avoit abandonné la Prusse l'année précédente, le rappella, & donna le commandement de ses troupes au général Fermer. Celui-ci, s'étant mis en marche dès le mois de Janvier, s'empara de Kenisberg & de la Prusse royale qui étoit sans défense; il passa la Vistule, & s'approcha des confins de la Silésie & de la Poméra-

nie. Le roi de Prusse vit les progrès des Russes sans inquiétudes. Son premier soin fut d'engager les Anglois à rompre le traité honteux de Closter-Seven, & de former ainsi une barriere entre les armées de France & les siennes. Ayant réussi dans ce projet, il reprit, dès le commencement de la campagne, Schveidnitz, la seule place de Silésie qui fût restée aux Autrichiens.

A peine étoit-il maître de Schveidnitz, qu'il songea à s'emparer d'Olmutz, capitale de la Moravie, afin de porter sur les terres de l'impératrice-reine le théâtre de la guerre qui avoit ravagé les siennes pendant l'année précédente. D'ailleurs, la prise de cette ville lui auroit ouvert l'entrée de la Bohême, que le maréchal Daun auroit sûrement abandonnée pour couvrir Vienne & l'Autriche. La forte garnison de cette place, la valeur & l'intelligence du commandant, des fortifications en bon état, étoient des obstacles trop foibles pour arrêter Frédéric. Avant de partir, il laisse une armée considérable en Saxe, sous les ordres du prince Henri son frere, pour observer celle que le maréchal Daun

avoit laissée sur les frontieres de cet électorat, aux ordres du maréchal-comte de Serbelloni, & l'armée de l'Empire, commandée par le prince Frédéric de Deux-Ponts, qui s'avançoit vers la Bohême. Il donne ordre au général Fouquet, retranché dans le comté de Glatz, de faire différens mouvemens pour masquer ses desseins sur Olmutz.

Après plusieurs marches & contre-marches, Frédéric arrive devant Olmutz, & en forme le siége, malgré les fréquentes sorties de la garnison. Le maréchal Daun s'étoit déja apperçu que le roi de Prusse étoit sorti de la Silésie; il le suit, arrive à la vue d'Olmutz, voit l'impossibilité de faire lever promptement ce siége; il se contente de resserrer le camp ennemi, & d'empêcher l'arrivée des convois. Loudhon, le brave Loudhon, qui de bon soldat étoit devenu excellent général, commandoit les troupes légeres. Sous ses ordres, elles eurent toujours l'avantage en différens petits combats qui se donnerent. Vers le milieu de Juin, Daun apprend qu'un convoi considérable arrive de la Silésie; il fait

partir Loudhon & Siskovitz, chacun avec un corps de six mille hommes, pour l'enlever. Au moment où le convoi alloit entrer dans les lignes des Prussiens, les deux généraux Autrichiens tombent sur quatorze mille hommes qui lui servoient d'escorte, tuent près de trois mille hommes, font quatre cents prisonniers, s'emparent de douze piéces de canon & de tout le convoi. Une perte aussi considérable pour le roi de Prusse le détermina à lever le siége d'Olmutz; il prit tant de précautions, qu'il fit sa retraite sans que le maréchal Daun pût l'inquiéter.

Pendant que le roi de Prusse abandonnoit le siége d'Olmutz, le prince Ferdinand de Brunsvick remportoit à Crévelt une victoire sur les François, commandés par le prince de Clermont. Tout Paris pleura le jeune comte de Gisors, fils unique du maréchal de Belle-Isle, qui y fut mortellement blessé, à la tête du régiment des Carabiniers, qu'il commandoit pour la premiere fois. C'étoit un jeune seigneur qui donnoit déja les plus grandes espérances, dans lequel une éducation ferme

&

& cultivée avoit déja développé les talens les plus brillans. Il mourut à Neiss, vivement regretté par le prince Ferdinand, qui lui prodigua tous les soins que l'estime & l'amitié peuvent inspirer.

La bataille de Crévelt pouvoit avoir des suites fâcheuses pour les Etats de l'impératrice-reine dans les Pays-bas. Le prince de Brunsvick avoit pris Ruremonde, & ses troupes légeres faisoient des incursions jusqu'aux portes de Louvain; mais la bataille de Sunderhausen, près de Cassel, gagnée par le duc de Broglie contre les Hessois, commandés par le prince d'Isembourg, rétablit les affaires. Après cette victoire, les François entrerent dans Minden, & le pays d'Hanovre leur fut ouvert. Cette diversion déconcerta les projets du prince Ferdinand; il abandonna toutes ses conquêtes, repassa le Rhin, & marcha sur Munster.

Les Russes, qui s'étoient avancés vers la Hesse malgré le général Dohna, avoient déja formé le siége de Custrin dans le Brandebourg, vers les confins de la Siléfie. Le roi de Prusse, ayant résolu de faire lever ce siége, part avec

des troupes choisies, joint le général Dohna, & poursuit son projet, quoiqu'il apprenne que l'armée de l'Empire & celle du maréchal Daun s'approchent de Dresde. Le 22 Août, il passe l'Oder près de Custrin, & le 25 il livre bataille aux Russes près de Zorndorff. Le combat fut des plus opiniâtres; il dura seize heures en deux jours. Les deux partis s'attribuerent la victoire; mais les Prussiens abandonnerent le champ de bataille, & les Russes leverent le siége qu'ils avoient entrepris.

Frédéric marcha au secours de Dresde, envoya le général Vedel dans le Brandebourg, pour faire tête aux Suédois, & laissa le général Dohna dans les environs de Custrin, pour observer les Russes. Il fit lui-même différentes manœuvres dont le but étoit d'inquiéter le maréchal Daun; enfin il prit son camp à la vue des Autrichiens, en étendant sa droite par-delà Hochkirchen, & sa gauche depuis Seska jusqu'à Kottiz. Le 11 Octobre, Daun va reconnoître la position des ennemis; il trouve leur camp retranché partout avec soin, & tout le front garni d'artillerie. Le général Autrichien prend

la résolution d'attaquer ce camp. Pour mieux cacher son dessein, il retranche lui-même le sien, feignant de se tenir sur la défensive : il ordonne de faire des abattis au bois qui étoit sur sa gauche, vis-à-vis l'endroit où il avoit résolu de faire son attaque, & garnit de redoutes tout le front de son armée. Daun, à la tête d'un corps choisi, traverse des chemins & des bois très-difficiles ; son artillerie est placée, & déja Loudhon s'est emparé des hauteurs qui dominent le camp des ennemis. Le fracas horrible de l'artillerie donne le signal de l'attaque ; Daun d'un côté, & Loudhon de l'autre, s'emparent du village d'Hochkirchen, malgré toute la résistance des Prussiens. De ce poste dépendoit le succès de la bataille. Trois fois les Prussiens tâchent de le regagner, trois fois ils sont repoussés vigoureusement. Une quatrieme attaque les rend maîtres d'une partie du village : Daun reconduit les Autrichiens au centre de ce poste ; la mêlée devient affreuse, les généraux combattent comme le simple soldat ; Keith, qui commandoit l'aile droite des Prussiens, tombe mort sur la place ; le prince François de Brunsvick, frere

de la reine, & le général Kleift, font frappés prefqu'en même temps; alors les Pruffiens abandonnent le village, & fe retirent à la faveur de leurs batteries placées au centre de leur camp. Le duc d'Aremberg avoit attaqué la gauche des Pruffiens; le fuccès longtemps douteux eft encore pour les Autrichiens. L'armée vaincue fe retire en bon ordre fur les hauteurs qui étoient derriere le camp.

Le roi de Pruffe n'avoit pas encore effuyé de perte auffi confidérable. Les Autrichiens s'emparerent de toutes les tentes, de tout le bagage, de cent piéces de canon, de vingt-huit drapeaux, de quantité de munitions de guerre & de bouche. Outre les trois généraux déja nommés, le prince Maurice d'Anhalt-Deffau fut fait prifonnier. Les Pruffiens perdirent près de dix mille hommes, & les Autrichiens n'en perdirent pas douze cents.

Malgré ce défaftre, jamais le roi de Pruffe ne parut plus grand; il établit fon camp à une lieue du champ de bataille, dans un terrain avantageux, où il effuya courageufement toutes les injures de l'air, en attendant que le prince

Henri lui amenât de Saxe des troupes, des tentes & du canon. Lorſqu'il eut reçu ce renfort, il marcha au ſecours de Neiſſ, dont il fit lever le ſiége. Le maréchal Daun étoit retourné devant Dreſde, qu'il ne prit point à cauſe des ménagemens qu'il eut pour la famille royale qui ſe trouvoit dans cette ville. Frédéric faiſoit marcher toutes ſes forces au ſecours de cette place ; la partie n'étant plus égale, le maréchal Daun ſe retira en Bohême.

A peu près dans le même temps que le roi de Pruſſe avoit été battu par les Autrichiens, le prince de Soubiſe gagna la bataille de Lutzelberg ſur les Heſſois réunis avec les Hanovriens ; cette victoire n'eut aucunes ſuites. Au commencement de Décembre, le prince de Soubiſe quitta la Heſſe pour aller prendre des quartiers d'hiver du côté de Francfort ſur le Mein. L'armée du prince de Clermont n'avoit rien entrepris depuis la bataille de Crévelt, elle avoit pris ſes quartiers ſur le bas-Rhin.

Le maréchal Daun alla jouir pendant l'hiver, à la cour de l'empereur & de l'impératrice-reine, de la

gloire des ſuccès brillans de la campagne, & préparer les travaux de la ſuivante ſous les yeux de ſes maîtres. Les témoignages de ſatisfaction que lui avoit donnés Marie-Thérefe, animerent du même eſprit les Etats d'Autriche. Par reconnoiſſance des grands ſervices rendus à la patrie par le maréchal, ils arrêterent de lui faire préſent de trois cents mille florins d'Allemagne, pour racheter la ſeigneurie de Ladendorff, que le pere de ce grand général avoit vendue au comte de Kévenhuller. Ainſi l'Etat faiſoit rentrer dans ſon patrimoine celui qui, par ſa valeur & par ſes talens militaires, mettoit un frein aux projets ambitieux des ennemis de la patrie.

1739. Frédéric, ne voulant pas que ſes provinces fuſſent davantage le théâtre de la guerre, fit tous ſes efforts pour l'attirer au centre de l'Empire. Il ordonna au prince Ferdinand, joint au prince d'Iſembourg, d'attaquer les François qui étoient encore dans leurs quartiers d'hiver aux environs de Francfort. Dans le milieu d'Avril, le prince Ferdinand parut tout-à-coup à la tête de quarante mille hommes. Le duc de

Broglie, en trente-six heures, rassemble toute son armée, &, par cette belle manœuvre, mérite les éloges de tous les connoisseurs. Le comte de Saint-Germain ne peut le joindre avec le renfort qu'il devoit lui amener; il est forcé de faire tête, avec vingt-cinq mille hommes seulement, à une armée de quarante mille combattans. Malgré cette énorme disproportion de forces, le duc de Broglie fut vainqueur à Berghen, & obligea le prince Ferdinand à décamper, après avoir perdu six mille hommes & quelques piéces de canon. Le succès de cette bataille couvrit de gloire le duc de Broglie. L'empereur le créa prince de cet empire qu'il avoit si bien défendu, & Louis XV lui donna le bâton de maréchal de France.

Le prince Ferdinand eut au mois d'Août une revanche complette. Le maréchal de Contades, ayant laissé le bas-Rhin à la garde du marquis d'Armentieres, marcha avec le reste de l'armée, joignit le maréchal de Broglie, & poussa devant lui les Alliés jusque dans la Hesse. Le maréchal de Broglie s'empara de Minden, & y établit son quartier général. Le prince Ferdinand

arriva pour secourir le pays d'Hanovre, & campa à Petershagen, presqu'à la vue des François. Ce prince trompa le maréchal de Contades par une retraite simulée. Le maréchal abandonna une position excellente, pour attaquer un corps de troupes que Ferdinand avoit laissé au village de Todtenhausen. Au plus fort de la mêlée, le prince Ferdinand tombe sur les François, les enfonce & les met en déroute. Ils perdirent grand nombre d'officiers de distinction, quantité de canons & de drapeaux. Cette armée vaincue, n'ayant point de retraite assurée, fut poursuivie pendant plusieurs jours jusqu'à Cassel, &, dans cette fuite précipitée, perdit encore beaucoup de monde.

Tandis que les François & les Hanovriens se battoient du côté de l'électorat, le roi de Prusse & le maréchal Daun s'observoient avec une égale attention. Ils attendoient, chacun dans leur camp, l'arrivée des Russes qui devoient attaquer la Silésie, Frédéric pour les combattre, Daun pour profiter de la diversion. Dans le mois de Juillet, les Russes s'approcherent de cette province. Le roi de Prusse envoya aussi

tôt le comte de Dohna pour les combattre ; mais le général Pruſſien, ayant été complettement battu, ſe retira après avoir fait une perte conſidérable. Les Ruſſes étant devenus maîtres de la campagne, marcherent vers Francfort ſur l'Oder, & s'en emparerent. Sur ces entrefaites, le maréchal Daun s'avance par la Luſace, pénetre dans les Etats du roi de Pruſſe, pendant que l'armée de l'Empire, après avoir pris Leypſick & Torgau, marchoit vers Dreſde.

Frédéric, attaqué de tous côtés, joint les reſtes de l'armée de Dohna, & va en Siléſie attaquer le général Soltikoff, qui commandoit les Ruſſes. Soltikoff, & le baron de Loudhon qui l'avoit joint, font leurs diſpoſitions ; le 12 Août, le combat ſe donne & le roi de Pruſſe eſt pleinement battu. Sept fois durant le combat il retourne à la charge avec de nouvelles troupes, & il eſt toujours repouſſé avec une perte très-conſidérable ; il prend enfin le parti de ſe retirer, & laiſſe ſur le champ de bataille quinze mille hommes tant tués que bleſſés, près de deux cents piéces de canon, trente drapeaux, & une grande quantité de munitions de

guerre. Loudhon, à la tête de la cavalerie, atteint son arriere-garde, & culbute dans des marais les escadrons qui essayent de l'arrêter; quatre mille Prussiens furent faits prisonniers. Les Russes & les Autrichiens eurent près de dix mille hommes tant tués que blessés. Cette sanglante bataille n'eut cependant aucune suite remarquable.

L'armée Impériale poussoit vivement le siége de Dresde; les généraux Brentano & Wehla battirent & disperserent un corps de Prussiens qui étoit venu au secours de cette ville. Le comte de Schmettau, qui commandoit dans Dresde pour le roi de Prusse, n'espérant plus de secours, fit sa capitulation; il obtint les honneurs de la guerre. Frédéric, ayant appris que Dresde étoit entre les mains des Autrichiens, résolut de reprendre cette capitale. Il s'avança dans la Saxe avec la plus grande partie de ses forces pour resserrer le maréchal Daun, & il détacha le général Finck avec dix-huit mille hommes pour fermer la communication des Autrichiens avec la Bohême. Cette manœuvre, qui auroit pu être très-funeste à un général ordinaire, fournit au maréchal

l'occasion de ses plus brillans exploits.

Il se dérobe à la tête d'un corps d'élite, arrive à la vue de Maxên, près du fameux camp de Pirna. Le général Prussien s'étoit retranché dans ce village situé sur une hauteur très-escarpée. Daun va reconnoître sa position, & se dispose à l'attaquer par la droite, & à le cannoner vivement par la gauche. L'entreprise étoit très-difficile ; il falloit faire monter l'artillerie & la cavalerie à la hauteur du village, sur des montagnes couvertes de neige & de glace. L'ardeur des Autrichiens & la présence du maréchal firent disparoître tous les obstacles.

Lorsque tout fut prêt, le comte Odonell à la tête des escadrons, & le baron de Sincere à la tête des bataillons, commencerent l'attaque au bruit de l'artillerie. Les Prussiens se retirent dans le village ; les Autrichiens les y attaquent, & les forcent de l'abandonner. Finck gagne une hauteur, & risque une seconde attaque ; il est encore vaincu. La nuit sépare les combattans. Le lendemain, le général de Lascy, envoyé par le maréchal Daun au-devant du général Prussien qui se pré-

ſentoit avec un trompette, lui déclare qu'il faut mettre bas les armes, ou s'expoſer à être culbuté dans l'Elbe avant la fin du jour; qu'en prenant le premier parti, il faut tout abandonner, excepté le bagage qu'on lui laiſſe par grace ſpéciale. Il n'y avoit pas à balancer; Finck, commandant des Pruſſiens, huit officiers généraux, & tout ce qui reſtoit de quatorze mille hommes qui avoient combattu, furent priſonniers de guerre & entiérement déſarmés. Il fallut livrer ſoixante-ſix piéces de canon, tous les drapeaux, tous les étendards, les timbales, les trompettes, les tentes, les chevaux de la cavalerie, & tous les chariots de l'armée qui fut diſperſée dans la Bohême. Cette journée ſi glorieuſe pour les Autrichiens, ne leur coûta pas deux mille hommes tant tués que bleſſés. Un avantage ſi marqué n'eut cependant aucune ſuite déciſive. Le maréchal Daun retourna à ſon armée de Saxe, & ſe contenta d'arrêter le roi de Pruſſe, qui fit des efforts inutiles pour reprendre Dreſde.

1760. Les troupes de l'impératrice-reine, ſous la conduite du maréchal Daun,

avoient pris ſur les Pruſſiens uue ſupériorité décidée. Le roi de Pruſſe ne faiſoit plus que parer les coups que lui portoient les généraux de Marie-Théreſe, tous animés du même zele pour la gloire de ſes armes, & dont l'attachement à leur ſouveraine avoit fait autant de héros. En réſiſtant à leurs efforts, il acquéroit de la gloire, il eſt vrai; mais cette guerre ravageoit ſes Etats depuis deux ou trois campagnes; la Saxe, épuiſée d'hommes & d'argent par les exécutions militaires qu'il avoit ſi ſouvent réitérées, ne lui étoit plus d'aucun ſecours. Cependant il fit de nouveaux efforts pour réparer dans cette campagne les malheurs des deux précédentes.

Le brave Loudhon, qui ne s'étoit pas trouvé à Maxen, brûloit du deſir de ſe diſtinguer à ſon tour. Le maréchal Daun avoit donné ordre à ſes officiers généraux d'attendre, pour agir, que les Ruſſes fuſſent arrivés pour donner de l'occupation au roi de Pruſſe. Loudhon, après avoir attendu juſqu'au mois de Mai, ſort de ſes quartiers, réſolu de marcher en Siléſie par le comté de Glatz. Ce projet demandoit

le plus profond secret & la plus grande activité. Frédéric, qui l'avoit deviné, avoit détaché Fouquet avec quinze mille hommes pour arrêter Loudhon. Le général Autrichien manœuvre avec tant d'adresse, qu'il trompe le général Prussien, s'empare des passages très-difficiles de Bilberberg & de Watta, & marche droit à Glatz dont il avoit résolu le siége. Il prend, chemin faisant, un magasin considérable que Fouquet avoit abandonné. Le général Prussien revient sur ses pas, rassemble des troupes dans sa marche & un gros train d'artillerie, occupe les hauteurs de Buchberg, & s'y retranche avec soin. Huit montagnes contiguës, & auxquelles on communiquoit par des lignes palissadées, sembloient mettre Fouquet à l'abri de toute insulte.

Loudhon, résolu d'attaquer ces retranchemens, prend toutes les précautions nécessaires pour ne pas manquer son coup. Le 23 Mai à trois heures du matin, l'intrépide Autrichien, à la tête des piquets, des grenadiers & des troupes légeres, attaque les ennemis postés sur les montagnes de Buchberg & de Doctorsberg, parvient à les déloger,

& les oblige de se jetter dans la ville de Landzhud. Chassés de ce poste, ils veulent se retirer par Schmiedberg ; le général Nawendorff les repousse & n'en laisse passer aucun. Fouquet, forcé de tous côtés, veut du moins échapper à Loudhon ; il rassemble un corps de grenadiers, en forme un bataillon quarré, se place au centre, & pousse à travers les Autrichiens pour s'ouvrir un passage & s'échapper. Ressource inutile ; le bataillon quarré est enfoncé & taillé en piéces, Fouquet blessé & obligé de se rendre. A huit heures du matin, tout fut tué ou fait prisonnier, excepté deux ou trois cents hommes qui purent se sauver. Neuf mille prisonniers, soixante piéces de canon, tous les drapeaux, toutes les armes, les munitions & tous les instrumens militaires furent les trophées de cette victoire, qui fut le pendant de celle de Maxen.

Frédéric, en apprenant un événement aussi extraordinaire, eut peine à le croire. Instruit dans le même temps de la marche des Russes dans la Silésie, il fit passer le prince Henri vers Francfort sur l'Oder, & décampa lui-même pour être à portée de réunir les

deux armées. Le maréchal Daun décampa aussi pour éclairer la marche des Prussiens. Frédéric, voyant les Autrichiens en Siléfie, retourne brusquement sur Dresde, canonne & bombarde la ville avec un fracas épouvantable; mais le général Maquire, qui y commandoit, fit la plus belle défense en attendant les secours du maréchal Daun. Daun paroît six jours après le commencement du siége, campe à la vue des Prussiens, & se comporte devant Dresde comme il avoit fait devant Olmutz; le roi de Prusse fait aussi de même, il décampe, & se retire dans le marquisat de Misnie.

Tandis que le roi de Prusse abandonnoit le siége de Dresde, Loudhon, poursuivant les avantages de sa brillante expédition, prenoit la ville de Glatz. Il avoit espéré de trouver les Russes près de Breslau, & prendre cette ville; mais il y rencontra le prince Henri avec une armée supérieure en forces; il se retira à Canth, où il se retrancha.

Les Russes arriverent enfin sur l'Oder. Leur dessein étoit de joindre l'armée du maréchal Daun; les Autri-

chiens marchoient aussi en Silésie pour exécuter ce projet de jonction. Frédéric évita toujours la bataille, & campa près de Lignitz, pour s'opposer à la jonction des deux armées. Daun, qui le suivoit de près, occupa le fameux camp d'Hoch-Kirchen; le général Lazcy campoit à la gauche, & Loudhon à la droite. Dans cette position, le roi de Prusse étoit environné de tous côtés, & sur le point d'avoir affaire à tous les grands capitaines des armées de l'impératrice-reine. Le maréchal Daun avoit résolu de le faire attaquer en même temps par toutes ses forces.

Loudhon, qui devoit attaquer le lendemain de grand matin, part la veille avec l'aile droite, marche toute la nuit, fait passer son artillerie au-delà du ruisseau de Hatsbach, & le passe lui-même avec toutes ses troupes. Il les formoit en colonnes, pour donner sur le flanc des Prussiens qu'il sçavoit n'être pas éloignés; lorsqu'à travers un brouillard fort épais qui, aux premiers rayons du soleil, commençoit à tomber, il s'apperçoit que depuis une heure il est au milieu de l'ar-

mée du roi de Pruſſe, qui avoit vu toute ſa manœuvre, & l'avoit laiſſé paſſer pour le mettre entre ſes troupes & le ruiſſeau. La fortune avoit bien ſervi ce prince; informé à temps du deſſein du maréchal Daun qui campoit vis-à-vis de lui, il s'étoit dérobé pendant la nuit, & s'étoit mis en marche pour enlever Loudhon qui s'avançoit pour le ſurprendre.

Dans une poſition auſſi critique, où ſeize mille hommes étoient enveloppés par quarante mille, un général moins habile & moins déterminé eût été perdu ſans reſſource, & ce fut le plus beau jour de Loudhon. Sans délibérer un moment, il fait repaſſer le ruiſſeau à ſon artillerie, range ſes troupes en une eſpece de triangle, ſe place à leur tête, & donne avec tant d'impétuoſité ſur l'aile gauche des Pruſſiens, qu'il s'y fait jour, la renverſe & la met en déroute. Les Pruſſiens, ſurpris de la violence du choc, & s'imaginant que toute l'armée Autrichienne alloit tomber ſur eux, commençoient à s'étonner: leur roi accourt de l'aile droite, amene des troupes fraîches, fait reprendre les rangs, & ſe préparoit à don-

ner. Il n'étoit plus temps : pendant que le roi de Prusse reforme ses bataillons, Loudhon retire ses troupes, s'approche du ruisseau en combattant, le repasse à droite & à gauche de son artillerie, qui, de l'autre bord, faisoit un feu violent & continuel; il replie ses ponts, se range en bataille, & derriere son canon attend les Prussiens qui le regardent sans oser l'attaquer. Loudhon en fut quitte pour cinq mille hommes qu'il laissa sur le champ de bataille, après en avoir tué autant au roi de Prusse. Frédéric combla d'éloges la retraite du général Autrichien : « Je n'ai point vu » dans toute la guerre, a dit depuis ce » prince, de manœuvre aussi belle que » celle de Loudhon, & son plus beau » jour est celui où je l'ai voulu battre. » Après cette journée, le roi de Prusse marcha droit à Breslau, & de-là aux Russes, avant que le maréchal Daun eût pu les joindre. A l'approche des Prussiens, ils repasserent l'Oder & resterent dans l'inaction; le roi de Prusse & le maréchal continuerent à s'observer.

Les heureux succès des armées de l'impératrice-reine & de celles de

France se soutenoient. Pendant que les généraux Autrichiens gagnoient des batailles sur le roi de Prusse, l'armée Françoise, aux ordres du maréchal de Broglie, faisoit une campagne dont les avantages soutenus lui ouvrirent le chemin de la Hesse, où elle passa son quartier d'hiver, malgré les efforts du prince Ferdinand & les diversions que fit le prince héréditaire de Brunswick. La victoire de Corback, où le maréchal de Broglie fut si bien secondé par le comte de Saint-Germain & par le comte de Guerchy, rendit les François maîtres des frontieres de la Hesse, & prépara la prise de Cassel & de Minden par le comte de Lusace. Le prince Ferdinand voyoit le maréchal de Broglie avancer dans cette province, il ne vouloit point risquer de bataille; mais il détacha le prince héréditaire, pour faire une diversion sur le Rhin. Vers la fin de Septembre, le jeune prince s'empara de Cleves, de Rhinberg, & commençoit à faire le siége de Wesel. Le maréchal de Broglie envoya le marquis de Castries, lieutenant-général, pour arrêter les progrès du prince héréditaire, & faire lever

le siége. La fameuse bataille de Closter-Camp, où le marquis de Castries remporta une victoire signalée, remplit tous les desseins du maréchal de Broglie.

Cependant le général Totleben, détaché de l'armée Russe, s'étant joint au général Lazcy, ces deux capitaines se rendent à Berlin. Le 9 Octobre la ville est prise, & la garnison prisonniere de guerre. Ils levent une forte contribution, & retournent à l'armée sans avoir reçu aucun échec. C'étoit la seconde fois que Frédéric voyoit sa capitale mise à contribution par les Autrichiens, sans avoir pu y mettre obstacle, malgré toute la célérité avec laquelle il avoit volé à son secours.

Ce prince avoit formé le dessein d'empêcher les troupes de l'impératrice-reine de prendre des quartiers d'hiver dans la Saxe, dont elles s'étoient emparées. Il laissa un corps de troupes pour observer l'armée des Russes en Silésie, se mit lui-même à la tête de toutes ses forces, & alla camper près de Virtemberg. L'armée de l'Empire recula, & abandonna Leypsick qui fut aussi-tôt pris. Le maréchal Daun, qui,

pendant toute cette guerre, avoit été le Fabius des Autrichiens, étoit campé entre Zinna & Siplitz près de Torgau; il y attendit tranquillement le roi de Prusse. Frédéric, qui avoit résolu de lui livrer bataille, se porta le 2 Novembre sur les derrieres de l'armée Autrichienne, pour lui couper toute communication avec Dresde. Le maréchal devina le dessein du roi de Prusse, & changea en conséquence sa position.

L'armée Prussienne, à deux heures après midi, déboucha du bois sur plusieurs colonnes pour attaquer les Autrichiens. Ceux-ci, qui se souvenoient encore de leurs dernieres victoires, les reçurent avec tant de bravoure & de fermeté, firent un feu si violent, que les colonnes furent repoussées jusqu'au bois d'où elles étoient sorties. Cette manœuvre dura des deux côtés jusqu'à huit heures du soir. Les colonnes Prussiennes revinrent huit fois à la charge, sans pouvoir entamer les Autrichiens. Frédéric, qui, à la derniere attaque, en conduisoit une lui-même, reçut un coup de feu dans la poitrine; le margrave Charles, qui en conduisoit une

autre, il eut une contusion à la cuisse. Dans une action aussi terrible, Daun paya de sa personne; &, en combattant à la tête des siens, il eut la jambe fracassée d'une balle de fusil. Déja Frédéric, ayant perdu le champ de bataille, & voyant ses troupes en désordre, pensoit à profiter de la nuit pour faire sa retraite, lorsqu'on vint lui annoncer sur les dix heures que le général Ziéthen s'étoit emparé des hauteurs de Siplitz, d'où l'on pouvoit foudroyer l'armée Autrichienne. Il vole aussi-tôt à ce poste, le fait fortifier, & commence à canonner les Autrichiens. Le comte Odonell, qui commandoit en l'absence du maréchal Daun, voyant qu'il n'étoit pas possible de déloger les Prussiens, fit une retraite qui lui mérita les plus grands éloges; il fit passer l'Elbe à l'armée, & la conduisit heureusement sous les murs de Dresde, où elle passa l'hiver. Le roi de Prusse avoit perdu dix-huit mille hommes à la bataille de Siplitz, & un grand nombre d'officiers supérieurs. Les Autrichiens y perdirent près de douze mille hommes. Cette fameuse bataille fut la derniere action de la campagne de 1760.

Pour ne point interrompre le récit des événemens de 1757, nous n'avons fait qu'annoncer en paſſant l'inſtitution de l'ordre de Marie-Théreſe, à l'occaſion de la victoire de Chotemitz, ſans entrer dans le détail des ſtatuts de cet ordre. Comme cet établiſſement eſt une époque intéreſſante dans la vie de l'impératrice-reine, & que ce fut dans le commencement de cette année (1760) que cette princeſſe y mit la derniere main, nous rendrons compte ici de ce qui fut établi d'abord, & de ce qui fut ajouté aux ſtatuts. L'on retrouvera ici, comme dans toutes les inſtitutions de Marie-Théreſe, les vues de la politique la plus ſage.

L'empereur fut déclaré grand-maître de l'Ordre. Tous officiers, même les lieutenans & les enſeignes, peuvent y être admis, ſans diſtinction de religion & de naiſſance, & ſans égard à l'ancienneté du ſervice. On y recevra même les officiers étrangers qui ſerviront en qualité de volontaires dans les armées de l'impératrice-reine; mais ils ne pourront aſpirer aux penſions que cette princeſſe attache à l'Ordre. Quiconque ſe ſera ſignalé par une action d'éclat, ſera

sera mis au nombre des chevaliers. La grande croix est réservée aux officiers qui, joignant à une valeur distinguée la prudence & les lumieres, auront contribué particuliérement au succès de quelque entreprise importante. Il y aura un certain nombre de pensions, tant pour les chevaliers que pour les grands-croix. Celles des grands-croix seront de quinze cents florins; celles des chevaliers seront les unes de quatre cents, les autres de deux cents florins. Lorsque toutes les pensions auront été distribuées, les chevaliers qui n'en auront point été pourvus y parviendront à leur tour, suivant la date de leur réception.

Trois formalités sont nécessaires pour cette réception; premiérement, une information suffisamment détaillée de l'action dont on demandera la récompense; secondement, une vérification de cette action par des preuves non équivoques; troisiémement, un examen impartial, sur lequel on puisse juger si l'action dont il s'agira mérite la grande-croix, ou simplement la croix de chevalier. Le candidat, qui prétendra à l'une ou à l'autre de ces marques

d'honneur, s'adressera au général commandant; celui-ci chargera l'auditeur général, ou en son absence un autre commissaire, de faire des perquisitions exactes sur l'action alléguée par le candidat. Ce commissaire, après avoir exigé des témoins leur parole d'honneur de dire la vérité, rédigera leurs dépositions, & leur fera la lecture de son procès-verbal, afin qu'ils le signent, & qu'ils y apposent les cachets de leurs armes. L'information devra, pour l'ordinaire, être signée par sept officiers. S'il ne s'en trouve pas ce nombre qui aient été témoins oculaires de l'action alléguée, il faudra suppléer par la déposition de deux bas-officiers, ou de deux soldats, au témoignage de chaque officier qui manquera au nombre prescrit. Parmi les témoignages, celui de l'officier aux ordres de qui sera le candidat, & sous les yeux de qui l'action se sera passée, sera principalement nécessaire. Lorsque les preuves seront faites, elles seront envoyées au commandant général, qui tiendra par lui-même, ou par un officier substitué à cet effet, un chapitre de l'Ordre, où ces preuves seront scrupuleusement exami-

nées, & dans lequel on délibérera si le candidat sera fait chevalier ou grand-croix. Le candidat ne sera cependant reçu qu'après la décision du grand-maître.

Un chapitre ne pourra jamais être composé de moins que de six chevaliers ; & si le hasard faisoit qu'on ne pût rassembler ce nombre, ceux qui manqueront seront remplacés par les plus anciens officiers généraux, colonels, lieutenans-colonels, ou majors. Le résultat du chapitre étant confirmé par le grand-maître, le commandant général, ou celui qui tiendra sa place, attachera à la boutonniere du récipiendaire la marque de l'Ordre, au bruit des timbales & des trompettes. Il lui donnera ensuite l'accolade, ce qui sera suivi par tous les grands-croix & les chevaliers présens.

Comme il y auroit de l'injustice à ne pas rendre participans des mêmes distinctions les généraux & les officiers des troupes de l'impératrice-reine, qui se trouvent actuellement (1757) dans les armées des Puissances alliées, sa majesté Impériale entend que, s'ils y font quelque action distinguée, dont l'infor-

mation ſoit envoyée au grand-maître dans la forme requiſe, on tienne à ce ſujet un chapitre pour juger l'action, de la même maniere que ſi elle s'étoit paſſée dans une des armées de ſa majeſté. Le nouvel Ordre étant la récompenſe de la valeur & des exploits remarquables, leurs majeſtés Impériales ont réſolu de l'excepter ſeul de l'incompatibilité établie dans cette cour par rapport à l'Ordre de la Toiſon d'or. En conſéquence, l'impératrice-reine déclare, que la marque d'honneur de l'Ordre militaire de Marie-Thérefe pourra être portée avec le collier de la Toiſon.

En 1760, leurs majeſtés Impériales mirent la derniere main à l'établiſſement de l'Ordre de Marie-Thérefe, en aſſignant des revenus à cet Ordre militaire, & en réglant les privileges dont jouiroient ceux qui en feroient décorés. Elles aſſignerent cent cinquante mille florins de rente à cet Ordre. Une partie de cette ſomme eſt diſtribuée en penſions de quinze cents florins au nombre de vingt, deſtinées pour autant de grands-croix; le ſurplus partagé en penſions de ſix cents & de quatre cents

florins, pour les plus anciens chevaliers; la moitié de ces pensions réversible à leurs veuves. Les chevaliers auront audience de leurs majestés Impériales sans être assujettis à l'étiquette du grand chambellan. Les grands-croix auront leurs entrées perpétuelles au conseil privé, & les chevaliers y seront admis les jours des fêtes de l'Ordre. La croix donnera à ceux qui en seront décorés la noblesse héréditaire & le titre de baron.

Tels sont les réglemens de cet Ordre militaire; institution célebre par l'événement qui y donna lieu, par les vues de l'auguste impératrice qui en conçut l'idée, & par les suites heureuses qu'elle a eues & qu'elle peut avoir encore. Ce fut un des moyens avec lesquels Marie-Thérese créa, pour ainsi dire, cette foule de héros dont les noms fameux méritent d'occuper une place dans les Annales de leur souveraine. Cet Ordre respectable sera dans l'Empire un monument éternel de la fermeté de son auguste institutrice. C'est à cette vertu, qui fait les plus fameux héros, que Marie-Thérese dut la conservation de son patrimoine & de sa couronne; & ses

peuples, qui depuis ont eu tant d'occasions de connoître que la bonté de son ame égaloit sa grandeur & son courage, doivent à cette même vertu le bonheur de voir régner sur eux cette grande impératrice.

L'on n'aura pas manqué d'observer la sagesse de cette loi qui exclut toute distinction de religion, de naissance & d'ancienneté de service. Tout officier qui s'est distingué par une action d'éclat a droit de prétendre à la récompense qui est promise; il se présente lui-même; & ce sont ses égaux, même ses subalternes, qui déposent en sa faveur, en attestant le fait dont il demande la récompense. La faveur n'y peut rien, le mérite seul peut y donner des droits.

Les Romains récompensoient ainsi la valeur, dans quelque rang qu'elle se trouvât. Lorsque leurs armées étoient de retour, après avoir vaincu les ennemis de la république, on voyoit ces braves distribuer sans jalousie à leurs rivaux les couronnes civiques, & les autres récompenses militaires; ils partageoient l'honneur de leur triomphe, en attendant qu'une heureuse occasion

leur eût fait mériter d'être couronnés de même.

Comment l'impératrice-reine n'auroit-elle pas fait des héros de tous ses soldats ? Pendant l'hiver de 1761, lorsqu'ils se reposoient des fatigues de la campagne précédente, cette princesse voulut témoigner par un acte public à toutes ses troupes combien elle étoit satisfaite de leurs services. Elle ne se contenta pas de donner à leur courage & à leur zele les éloges qu'ils méritoient, elle voulut encore rendre le sort des soldats plus heureux, en augmentant leur ration d'une livre de farine par jour. Cette grande souveraine s'est toujours fait adorer par ses bienfaits ; sensible aux malheurs dont les habitans de Dresde avoient été accablés depuis le commencement de la guerre, elle envoya dans cette capitale des sommes considérables, destinées à réparer les pertes qu'ils avoient faites. Ainsi Marie-Therese, en faisant avec son conseil les préparatifs de la campagne prochaine, répandoit sur ceux qui devoient en supporter la fatigue, des bienfaits propres à leur en adoucir les travaux.

1761.

Dès le mois de Février, le prince héréditaire, réuni à un corps de Prussiens, essaya de chasser les François de la Hesse, & mit le siége devant Cassel. Le maréchal de Broglie laisse le comte son frere dans cette ville avec dix mille hommes, rassemble son armée, & revient au secours de la place. Le 24 du mois de Mars se donne la bataille d'Altzenhinn, près de Gremberg : le prince héréditaire est battu ; le maréchal fait deux mille prisonniers, lui enleve trois piéces de canon & dix-neuf drapeaux, sans avoir fait lui-même d'autre perte que celle d'une cinquantaine d'hommes, tant tués que blessés ; il fait ensuite lever le siége de Cassel. Le combat de Filingshausen ne fut pas si heureux ; les François, commandés par le prince de Soubise & par le maréchal de Broglie, furent obligés d'abandonner le champ de bataille, quoique la perte des deux côtés fût à peu près égale. Le mauvais succès de cette journée déconcerta le plan de campagne arrêté entre les deux généraux François ; le prince de Soubise se retira vers le bas-Rhin, & le maréchal de Broglie dans la Hesse.

L'Europe avoit alors les yeux fixés ſur la Siléſie; les Ruſſes y étoient arrivés plutôt que dans les campagnes précédentes. Au mois de Juin, une partie de leurs troupes, ſous les ordres du général Romanzow, fut envoyée dans la Poméranie Pruſſienne, tandis que le gros de l'armée marchoit du côté de la Siléſie. Le grand objet des Ruſſes étoit de ſe réunir au corps de troupes que commandoit Loudhon, pour s'oppoſer au roi de Pruſſe; pendant que le maréchal Daun & l'armée de l'Empire étoient dans la Saxe, pour obſerver le prince Henri. Frédéric, qui vouloit empêcher les Ruſſes de paſſer l'Oder, fit tout ce qu'il put pour tromper le baron de Loudhon & lui dérober ſa marche; mais le général Autrichien ne le perdit point de vue, le ſuivit toujours pas à pas, & les Ruſſes paſſerent tranquillement le fleuve. Le roi de Pruſſe, ayant vu échouer ſes projets, & craignant d'être attaqué par les deux armées réunies, crut devoir ſe mettre à l'abri de toute inſulte. Il choiſit pour cet effet un camp près de Schveidnitz, & s'y retrancha avec toutes les précautions qui pouvoient le mettre

en sûreté. Les fourrages étant venus à manquer aux Autrichiens, ils furent obligés de se séparer des Russes sans avoir rien fait. Le général Romanzow, après avoir pris Treptow le 24 Octobre, s'empara de Colberg le 16 Décembre.

Après le départ des Russes, Frédéric étoit sorti de son camp pour se rapprocher de Neiss. Loudhon saisit cet instant, se présente devant Schveidnitz; il attaque si brusquement les ouvrages extérieurs, qu'à peine peut-on se servir du canon pour tâcher de l'éloigner; dans un moment, tout est emporté. Loudhon marche au glacis, descend dans le fossé, escalade les remparts, & arrive au milieu de la place sans donner le temps au commandant de proposer une capitulation; il est fait prisonnier de guerre avec les trois mille hommes qui composoient la garnison. On trouva dans la ville deux cents piéces de canon, & des magasins immenses d'armes & d'habits, & beaucoup d'argent.

Le roi de Prusse fut consterné de la perte qu'il venoit de faire; les Autrichiens alloient prendre des quartiers

d'hiver en Siléſie ; les Ruſſes, maîtres de Colberg, pouvoient aiſément tirer des ſubſiſtances ſans leur faire traverſer la Pologne ; tout annonçoit pour l'année ſuivante une campagne terrible & déciſive. La fortune vint à ſon ſecours, & le tira de l'embarras où il alloit ſe trouver.

L'impératrice de Ruſſie, Eliſabeth, étant morte le 5 Janvier (1762), 1762.
Pierre III ſon neveu fut proclamé empereur. Ce prince, allié à la maiſon de Pruſſe, avoit pour Frédéric les ſentimens de la plus vive amitié. Il les fit éclater dès qu'il fut ſur le trône. Son premier acte d'autorité fut l'ordre qu'il donna à ſes troupes qui étoient en quartier d'hiver dans le comté de Glatz, de quitter les Autrichiens pour ſe joindre au roi de Pruſſe. L'exemple de Pierre III détermina les Suédois. Après avoir fait mollement la guerre à Frédéric, ils conclurent avec lui une ſuſpenſion d'armes qui fut bientôt ſuivie de la paix.

Le roi de Pruſſe alloit profiter de ces heureuſes circonſtances, lorſque, par une nouvelle révolution en Ruſſie, Pierre III fut dépoſé, & la princeſſe

d'Anhalt-Zerbst, son épouse, fut mise sur le trône. L'impératrice Catherine II avoit besoin de ses troupes dans une circonstance aussi critique; elle les rappella, & le roi de Prusse fut encore réduit à ses seules forces. Ce prince ne changea rien à son plan de campagne: il vouloit reprendre Schveidnitz; &, pour réussir dans cette entreprise, il tâcha de rompre la communication de l'armée du maréchal Daun avec cette ville. L'affaire de Toplitz, où Kleist, l'un de ses généraux, fut battu par le prince de Lévenstein, ne fut pas plus un obstacle à son grand projet; après bien des marches & des contre-marches, pour donner le change aux Autrichiens, il forma le siége de Schveidnitz. Le maréchal Daun accourut aussitôt au secours de cette ville, & se conduisit avec la même habileté qu'il avoit employée à chasser le roi de Prusse de devant Dresde & Olmutz; mais il ne fut pas aussi heureux. Frédéric avoit employé tous les secours de l'art pour bien retrancher son camp. Daun tenta plusieurs fois de forcer les retranchemens de Frédéric; mais il n'y réussit point. Le comte de Guasco défendoit

la ville avec une intrépidité digne des plus grands éloges. Enfin, un accident rendit le roi de Pruſſe maître de la place. Un obus étant tombé dans le laboratoire du fort de Javernick, mit le feu aux poudres, & fit ſauter l'ouvrage avec quatre cents hommes qui le défendoient. Il n'étoit plus poſſible après cela de tenir contre les aſſiégeans ; le comte de Guaſco fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec toute la garniſon. Lorſqu'il alla ſaluer le roi de Pruſſe, à la tête de tous les officiers qui avoient défendu Schveidnitz : « Meſ» ſieurs, leur dit Frédéric, vous avez » donné un bel exemple à imiter à » ceux qui auront à défendre des pla» ces ; votre réſiſtance me coûte plus » de huit mille hommes. »

Après la priſe de Schveidnitz, il ne ſe paſſa plus rien d'important entre les armées de l'impératrice-reine & celles du roi de Pruſſe. L'objet des Autrichiens fut d'empêcher les troupes de Frédéric d'entrer dans la Bohême par la Saxe. L'armée de l'Empire, aux ordres du prince de Stolberg, eut ſur les Pruſſiens pluſieurs avantages qui furent tous effacés par la victoire que le prince

Henri remporta, le 29 Octobre, fur les troupes Impériales. Les Pruffiens, qui depuis long-temps n'avoient goûté les douceurs de la victoire, releverent avec foin cet avantage, & exagérerent beaucoup la perte des Impériaux; mais il eft certain qu'ils ne perdirent en tout que trois mille hommes, vingt-quatre piéces de canon & quelques drapeaux.

La victoire de Joannesberg, que les François remporterent fur le prince héréditaire le 30 de Septembre, fut auffi de ce côté la derniere expédition d'une guerre qui, depuis fix ans, embrafoit toute l'Europe & ravageoit les Indes & l'Amérique. Le traité de Fontainebleau

1763. entraîna la paix d'Hubersbourg; elle fut conclue entre l'impératrice-reine, le roi de Pologne & le roi de Pruffe, le 15 Février 1763. Il y eut deux traités féparés. Dans le premier, entre l'impératrice-reine & le roi de Pruffe, la reine cede à ce monarque la ville & le comté de Glatz, & généralement tous les Etats, pays, villes, places & fortereffes que fa majefté Pruffienne avoit poffédés en Siléfie ou autre part avant la guerre préfente. Les articles préliminaires de la paix de Breflau,

du 11 Juin (1742), le traité définitif de la même paix, ſigné à Berlin le 28 Juillet de la même année, & le traité de la paix de Dreſde, ſont renouvellés & confirmés.

Suivant le ſecond traité, conclu le même jour entre le roi de Pruſſe & le roi de Pologne, il doit y avoir entre les parties contractantes une paix ſolide, une amitié ſincere & un bon voiſinage, un oubli éternel de tout ce qui eſt arrivé à l'occaſion de la préſente guerre; & il n'eſt pas permis de demander de dédommagement de part & d'autre, ſous quelque prétexte ou nom que ce puiſſe être. L'évacuation de la Saxe, le renvoi des priſonniers, & la reſtitution de l'artillerie Saxonne actuellement en Saxe, ſont l'objet de quelques articles. Le traité de Dreſde, du 23 Décembre 1745, eſt confirmé.

Ces proteſtations d'une amitié ſincere réparoient-elles les maux affreux dont la Saxe avoit été déſolée pendant cette guerre? Tant de familles réduites à la mendicité, pouvoient-elles oublier ſi facilement combien de fois elles avoient vu un ſoldat inhumain piller leurs maiſons, leur arracher les choſes

les plus néceſſaires, les vendre à quelque prix que ce fût, pour remplir les ſommes exhorbitantes qu'exigeoit le roi de Pruſſe ? Rendoient-elles aux meres déſolées leurs enfans qu'on avoit arrachés avec violence de la maiſon paternelle, pour les obliger à défendre les armes à la main la cauſe de leurs oppreſſeurs contre leur légitime ſouverain ? Non ſans doute ; & dans cette occaſion, le peuple fut la victime de l'ambition des auteurs de la guerre. De longues années de paix ont encore à peine réparé les dévaſtations qui ſe firent pendant ſix années de guerre. Détournons la vue de ces triſtes objets, pour les porter ſur la plus belle partie des Annales de l'impératrice-reine ; ſur ces temps heureux où, délivrée d'une guerre qu'elle avoit ſoutenue avec tant de gloire, elle ſe livroit toute entiere à ſa bienfaiſance, en aſſurant le bonheur de ſes peuples par des réglemens & des ordonnances dignes d'être comparées à celles des plus ſages légiſlateurs.

Marie-Thérefe, pendant tout le temps qu'avoit duré cette guerre, avoit recueilli le fruit des vertus qui l'avoient

déja rendue si chere à ses peuples. Toutes les provinces soumises à sa domination, se disputerent la gloire de l'aider à soutenir le poids de la guerre. Les unes lui avancerent de leur propre mouvement des sommes considérables sur le produit des impositions ordinaires ; d'autres lui offrirent des dons gratuits ; & celles qui ne pouvoient donner de l'argent, lui fournirent des troupes nombreuses qui porterent si haut la gloire de ses armes. De semblables preuves de zele & d'attachement font également l'éloge des souverains qui les reçoivent & des sujets qui les donnent.

Le traité de paix n'étoit point encore signé, & Marie-Thérese s'occupoit déja des moyens de réparer les maux inséparables de la guerre même la plus heureuse, en protégeant dans ses Etats héréditaires les manufactures nationales. Pour cet effet, elle renouvella les défenses qui avoient été faites en 1749, d'introduire dans ses Etats aucune étoffe de soie, riche ni demi-riche, de fabrique étrangere. On déclara aux marchands qu'on n'accorderoit plus de passeports pour cet objet

de commerce, comme on l'avoit fait avant que les manufactures fussent en état de suffire à la consommation intérieure. Dès que le traité de paix eut rendu le calme à ses sujets, on vit éclore une multitude de réformes, d'institutions, de loix sages, & cette princesse s'arma d'un zele constant à les faire observer.

Au milieu de ces occupations si dignes d'une souveraine, Marie-Thérese ressentit la plus vive douleur de la perte de l'archiduchesse infante, qui mourut au mois de Novembre, de la petite-vérole, après une fausse couche. L'archiduc Joseph, son époux, s'étoit enfermé avec elle dès l'instant que la maladie s'étoit déclarée, & ne l'avoit point quittée jusqu'à son dernier moment. Il étoit inconsolable de la mort d'une épouse accomplie qu'il chérissoit tendrement; & il ne trouva de soulagement à sa peine, que dans la tendre amitié que l'impératrice sa mere avoit pour lui.

Par un article secret du traité de
1764. paix conclu entre l'impératrice-reine & le roi de Prusse, ce monarque avoit promis sa voix pour placer le fils ainé

de François I sur le trône de l'Empire. Ce jeune prince étoit l'archiduc Joseph, qui fut élu roi des Romains par le collége électoral, à Francfort, le 27 Mars, & la cérémonie de son sacre se fit le 3 Avril. Quel triomphe pour Marie-Thérese! Cette princesse, après tant d'années de traverses, jouissoit du plaisir & de la gloire de placer sur la tête d'un rejetton de son sang, cette même couronne impériale qu'on avoit voulu enlever à sa maison. Cette tendre mere voyoit enfin tous ses vœux accomplis; la maison d'Autriche, prête à s'éteindre, alloit revivre dans son fils, & former une nouvelle maison impériale qui recevoit des mains de la nation une couronne à laquelle la naissance ne donne point de droits; mais qui est le prix glorieux du mérite & des vertus, & l'ornement de la premiere puissance du monde. L'empereur conduisit lui-même son fils à Francfort, & jouit avec lui des témoignages de satisfaction & de joie que le peuple fit éclater dans cette auguste cérémonie. La douceur & l'affabilité de ce jeune prince présageoient à la nation Allemande le bon-

heur dont elle devoit jouir ſous ſes loix.

1765. Marie-Thérese, contente d'avoir aſſuré la couronne impériale à l'archiduc Joſeph, avoit encore eu la ſatisfaction de voir ce fils chéri former de nouveaux nœuds avec une princeſſe de la maiſon de Baviere. Son ſecond fils, l'archiduc Léopold, depuis grand-duc de Toſcane, épouſoit l'infante Marie-Louiſe d'Eſpagne; elle étoit avec toute ſon auguſte famille à Inſpruck, où elle jouiſſoit du bonheur de ſes enfans & du ſien, lorſqu'au milieu des fêtes données à l'occaſion de ce mariage, elle fut frappée du coup le plus terrible; une mort inopinée lui enleva l'empereur François I. L'union entre ces auguſtes époux avoit été, pendant trente ans, comme un beau jour ſans nuages; cette ſéparation lui fut infiniment ſenſible. Il n'y a point d'expreſſion capable de peindre une telle douleur, le ſentiment ſeul peut en donner l'idée. Les guerres les plus terribles, les ſituations les plus critiques, le trône de ſes ancêtres chancelant ſous ſes pieds, les premieres puiſſances de l'Europe armées

contre elle pour lui enlever ſon héritage, tout cela n'avoit pu ébranler la fermeté de Marie-Thérefe; la mort de ſon époux la plongea dans un ſi cruel abattement, que l'on craignit pour ſes jours. Sa famille à qui elle devoit toute ſa tendreſſe, & les conſolations puiſſantes de la religion, calmerent les premiers tranſports; mais depuis, rien n'a pu la conſoler. Pour ſatisfaire ſa douleur & ſa piété, elle fonda à perpétuité, à Inſpruck, un chapitre de douze chanoineſſes dont la fonction eſt de prier pour le repos de l'ame de l'empereur.

François I étoit bien digne de la tendreſſe & des larmes de Marie-Thérefe. Ce prince, n'étant encore que grand-duc de Toſcane, avoit montré à la bataille de Cornéa, qu'il gagna contre les Turcs, qu'il n'avoit point dégénéré du ſang de Charles V, duc de Lorraine, & de celui du duc Léopold ſon pere. Il ſe fit toujours gloire de partager avec ſon auguſte épouſe les ſentimens d'humanité qui ont mérité à l'un & à l'autre le titre glorieux de *Peres des peuples*. Il aimoit ſes ſujets, il portoit ce ſentiment gravé ſur ſon

auguste front; chaque mot, chaque geste déceloit en lui la bonté & l'humanité. Son peuple qui l'adoroit, le voyoit avec étonnement oublier sa grandeur, & ne lui montrer que de la douceur & de la bienveillance; & l'étranger apprenoit avec surprise, que la majesté impériale ne consistoit point dans un appareil pompeux, mais qu'elle portoit dans la personne de l'empereur le caractere le plus sublime par son affabilité & par sa bienfaisance. Cet amour de son peuple n'avoit point de bornes, & les plus grands dangers pour sa personne n'en arrêtoient jamais un moment les effets. Le signal d'un incendie devenoit pour lui le cri d'un enfant chéri qui appelle à son aide le pere le plus tendre. Il voloit à l'endroit où sa présence étoit nécessaire; & souvent son activité, sa prudence & sa présence d'esprit avoient écarté le danger, avant que ceux même qui étoient préposés pour y veiller en fussent instruits.

Les habitans de Vienne se rappelleront de génération en génération, ce jour affreux où l'on vit un débordement des eaux du Danube inonder un

des fauxbourgs. Des malheureux s'étoient réfugiés sur les toits de leurs maisons submergées; depuis trois jours ils manquoient de nourriture; & la violence du courant de ce fleuve impétueux ne leur laissoit entrevoir qu'une mort inévitable. Les bateliers les plus intrépides refusoient de leur porter du secours, malgré les récompenses qui leur étoient promises. François I entre lui-même dans une barque, affronte les dangers qui avoient fait frémir des hommes accoutumés aux inondations du fleuve, & qui avoient jugé le péril trop évident pour s'y exposer; il parvient à la rive opposée; &, après avoir encouragé ces infortunés qu'il rappelloit à la vie, après leur avoir distribué des secours, il revient heureusement, au bruit des acclamations d'un peuple qui fond en larmes, l'ame remplie de la douce & pure satisfaction d'avoir sauvé tant de misérables. Ambitieux conquérans, dites si jamais la plus éclatante victoire produisit un sentiment aussi délicieux?

Vous, qui avez une ame sensible, vous ne lirez point ces traits sans verser des larmes. Si vous avez des enfans,

rendez-les bienfaisans en leur mettant sous les yeux des exemples si admirables. Dites-leur : Marie-Thérese & François I furent les plus grands souverains par l'amour qu'ils eurent pour leurs peuples. Ils eurent des enfans qui, remplis comme eux de sentimens d'humanité, suivirent leur exemple. Dites-leur : Joseph II, digne de succéder au meilleur des peres, renouvella, peu de temps après la mort de ce grand prince, l'acte de bienfaisance qui vient de vous attendrir. On a vu déja plus d'une fois ce jeune prince, au moment où la cloche annonçoit un incendie dans la capitale, quitter son palais au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, monter à cheval, & se porter à l'endroit où, par sa présence & par ses ordres, il pouvoit diminuer le danger & le faire disparoître. La bienfaisance & l'humanité sont des vertus héréditaires dans l'auguste maison d'Autriche. C'est Marie-Thérese qui a formé elle-même le cœur de ses enfans, ils ont tous hérité de ses vertus.

Quel exemple d'humanité, de bienfaisance & de bonté, ne leur donnoit-elle pas, lorsqu'étant à Laxembourg, elle

y reçut un meſſage de la part d'une femme âgée de cent huit ans, qui, pendant pluſieurs années, n'avoit pas manqué de ſe préſenter le jour du jeudi-ſaint, pour être au nombre des pauvres auxquels ſa majeſté impériale & royale lavoit les pieds. Depuis deux ans, ſes infirmités l'avoient empêchée de ſe rendre au palais; elle fit dire à l'impératrice qu'elle avoit le plus vif regret de n'avoir pu ſe trouver à cette pieuſe cérémonie, *non à cauſe de l'honneur qu'elle auroit reçu, mais parce qu'elle avoit été privée du bonheur de voir une ſouveraine adorée.* L'impératrice-reine, touchée du meſſage & des ſentimens de cette bonne femme, ſe rendit elle-même dans le village qu'elle habitoit; elle ne dédaigna pas d'entrer dans une miſérable cabane; elle la trouva ſur un grabat où la retenoient ſes infirmités, compagnes inſéparables de l'âge. « Vous regrettez de ne m'a-
» voir point vue, lui dit avec bonté
» cette généreuſe princeſſe; conſolez-
» vous, ma bonne, je viens vous voir. »
Repréſentez-vous l'effet que produiſirent ſur cette pauvre femme la préſence de ſon impératrice, & les pa-

roles touchantes qu'elle venoit de prononcer. Ses yeux étoient baignés de larmes, sa bouche entr'ouverte ne pouvoit prononcer aucune parole; elle tendoit ses mains jointes & tremblantes du côté de sa souveraine, elle la regardoit comme un ange du ciel qui venoit pour la consoler dans ses peines. L'impératrice-reine fut attendrie de la situation & de l'air pénétré de cette vieille femme, qui gémissoit de ne pouvoir sortir de son lit pour se jeter à ses pieds. Elle l'entretint pendant long-temps, & lui laissa, en se retirant, une somme d'argent nécessaire pour lui procurer les secours dont elle avoit besoin. Ce beau trait de Marie-Thérese n'a besoin d'être accompagné d'aucune réflexion; il remplit l'ame d'un sentiment si doux & si agréable, que ce seroit lui faire tort que de l'en distraire.

Le lendemain de la mort de François I, le nouvel empereur écrivit aux archiducheffes ses sœurs, qui étoient demeurées à Schonbrun, une lettre qui doit être conservée : elle donne la plus grande idée de l'ame de ce prince,

« Pardonnez, très-cheres Sœurs, si » dans l'excès de la douleur qui m'accable, & au milieu des occupations » dont je me trouve chargé, je m'adresse à vous toutes à-la-fois. Nous » venons d'être frappés du coup le plus » funeste qui pût nous menacer. Nous » perdons le plus tendre des peres & » notre meilleur ami.

» Soumettez-vous aux décrets de la » Providence; prions Dieu sans cesse » pour le repos de son ame, & redoublons d'attachement pour notre au» guste mere, le seul bien qui nous » reste; sa conservation fait mon uni» que soin dans ces affreux momens. » Si toute l'amitié d'un frere, qui ne » sçauroit plus vous l'offrir, puisque » vous la possédez depuis long-temps, » peut vous être de quelqu'utilité, or» donnez-en; je trouverai du soulage» ment à vous servir. Je vous embrasse » toutes, & ne demande que de la com» passion pour le plus malheureux fils.

« Votre très-humble serviteur & frere. »

L'empereur François I avoit été corégent des royaumes & des Etats héréditaires de Marie-Thérese; après sa

mort, l'impératrice-reine, ayant considéré qu'elle alloit se trouver chargée elle seule de tout le poids du gouvernement, résolut, pour le bien de ses sujets, de se décharger d'une partie de ce pesant fardeau, en nommant à la même co-régence le nouvel empereur son fils & son héritier. Elle y mit les mêmes conditions qui avoient été stipulées en 1740, lorsqu'elle avoit nommé son époux; ces conditions étoient qu'elle ne prétendoit déroger en rien à la souveraineté indivisible qu'elle conservoit sur tous ses Etats. Joseph II, ayant accepté la co-régence, donna pour cet effet les réversales requises, & cet événement fut notifié à tous les départemens des Etats de l'impératrice-reine. Peu de temps après elle se démit, en faveur de l'empereur son fils, de la grande-maîtrise de l'ordre de S. Etienne, qu'elle avoit rétabli en Hongrie depuis quelque temps.

Dep. J.C. 1765.

JOSEPH II, comme empereur, devenoit grand-maître de l'ordre de Marie-Thérese. En cette qualité, ce prince fit un nouvel établissement dans les statuts de cet ordre, en se conformant

toujours aux vues que l'impératrice-reine avoit eues en l'inſtituant. Il ordonna que les grands-croix porteroient une broderie attachée ſur le côté gauche de leur habit, repréſentant la grande croix ſur une couronne de laurier entrelacée de fils d'or. Sa majeſté impériale créa auſſi, entre les grands-croix & les ſimples chevaliers, une claſſe intermédiaire ſous le nom de commandeurs. Ces officiers doivent porter la grande croix pendue au cou, & attachée à un ruban un peu moins large que celui des premiers.

L'empereur, dès le commencement de ſon regne, voulant avoir un état juſte de ſa dépenſe, ordonna à toutes les perſonnes de la cour & aux membres des différens colleges, de lui remettre une notice qui contînt leurs noms, leur état, leur condition, leurs appointemens & leurs penſions. Un premier acte d'autorité auſſi ſage, fit juger qu'on ne s'étoit point trompé ſur les grandes eſpérances que l'on avoit conçues de ce jeune prince.

Après les premiers momens donnés à ſa juſte douleur, l'impératrice-reine reprit les rênes du gouvernement, de

concert avec l'empereur son fils. Ce prince assistoit avec la plus grande exactitude à tous les conseils, & apprenoit de Marie-Thérese le grand art de gouverner les peuples. Il y avoit vingt-cinq ans que, par les loix les plus sages & par le gouvernement le plus doux, elle rendoit heureux tous ceux qui étoient soumis à sa puissance. Joseph II, né avec toute l'humanité & l'affabilité qui avoient rendu François I cher aux Allemands, entra dans toutes les vues de sa respectable mere, &, par son application aux affaires, lui rendit plus léger le poids du gouvernement.

L'histoire de ce prince est remplie de ces traits de bonté qui enchaînent aux monarques les cœurs de leurs sujets. Le commencement de son regne fut signalé par un de ces traits de clémence. Il y avoit trois ans qu'un employé au bureau de Saint-Polsen en avoit enlevé une somme de six cents florins; ce commis ayant été saisi & mis en prison vers la fin de l'année 1765, son procès étoit sur le point d'être instruit; mais l'empereur, ayant été informé que cet employé, chargé

d'une nombreuſe famille, n'avoit pour toute ſubſiſtance que deux cents florins d'appointemens annuels, & étant perſuadé qu'il avoit commis ce larcin plutôt par indigence que par mauvaiſe inclination, lui pardonna ſon crime, le rétablit dans ſon emploi, & augmenta ſes appointemens juſqu'à cinq cents florins. Cet acte de bonté ſauva de la miſere une famille entiere qui, ſi elle eût vu périr ſon chef par un ſupplice infâme, eût été perdue ſans reſſource.

Pour faire fleurir les arts, les ſouverains n'ont beſoin que de jetter ſur 1766.
eux un regard favorable ; ce goût leur fait honneur ; &, lorſqu'ils ne dédaignent pas de s'en occuper, on voit ces mêmes arts anfanter des merveilles. Leur fortune & leur gloire eſt d'être bien accueillis ; lorſqu'ils le ſont, il ſemble que le génie des artiſtes, échauffé par les éloges du monarque & des grands, produiſe ſelon leur volonté les chefs-d'œuvre qu'ils deſirent. En 1766, Marie-Thérèſe établit à Vienne une académie de gravure. L'année ſuivante, cette académie eut l'honneur de recevoir au nombre de ſes membres les archiducheſſes Marie-Anne & Marie-

Charlotte-Louise. La premiere de ces princesses fit remettre, pour sa réception, une tête de femme gravée de sa main sur une pierre sanguine ; & la seconde, un dessin fait au crayon sur du papier gris. L'honneur que l'impératrice-reine fit à cette académie, en lui permettant de recevoir les archiduchesses, excita parmi les artistes qui la composoient cette noble émulation qui est le plus sûr moyen de porter les arts à leur perfection.

Pendant que Marie-Thérese étoit ainsi occupée à Vienne, & qu'elle présidoit avec une assiduité infatigable à ses conseils, l'empereur passa une partie de cette année à visiter les royaumes héréditaires, à voir par lui-même les manœuvres des troupes, l'état des fortifications, celui des manufactures. Ce prince, voyageant avec une suite peu nombreuse, & laissant par-tout où il passoit des marques de sa bonté & de sa générosité, ressembloit à ces fleuves dont les eaux tranquilles arrosent & fertilisent les campagnes qu'elles parcourent. Joseph II pensoit déja que la premiere étude d'un roi qui monte sur le trône, doit être celle de la situation

de ses sujets ; que celui qui ne connoît que les habitans de sa capitale, ne connoît point son peuple. Dans le séjour qu'habite le monarque, tout se peint en beau, & dans toutes les capitales du monde le peuple est à peu près le même. Joseph II vouloit voir de ses propres yeux le véritable état de ses sujets ; &, pour y réussir, il falloit faire ce qu'il a fait, voyager dans ses provinces, mais voyager sans être entouré de ces courtisans dont le cœur endurci ne sçait point compatir au sort du malheureux, ou de ces flatteurs qui sont toujours de l'avis du prince. Dans ces voyages qu'il réitere souvent, ce prince se plaît à n'être environné que de sa grandeur personnelle, sans autre garde que l'amour de ses peuples ; il est toujours accessible pour tous sans distinction ; les plus foibles sont sûrs d'être écoutés dans leurs plaintes, & vengés des injustices de l'oppression.

Quelle satisfaction pour Marie-Thérese, en voyant toutes les lettres qu'elle recevoit de la haute Silésie, remplies des témoignages de reconnoissance dont les sujets de cette province étoient pénétrés pour la bienveillance avec la

quelle l'empereur avoit daigné recevoir leurs représentations, relativement au dépérissement de leur commerce! Sa majesté impériale avoit eu la bonté de leur promettre d'employer les moyens les plus prompts & les plus sûrs pour le rétablir. Un roi qui voit tout par lui-même, ne peut plus être trompé; il opere le bien sans difficulté. Quand, au contraire, il ne voit que par les yeux de ses ministres, il n'agit plus pour ses sujets, même avec la meilleure volonté; il devient infailliblement l'esclave de ceux qu'il emploie, & qui ne le font plus agir que pour leurs intérêts personnels.

Dans le reste de cette histoire, remplie jusqu'à présent de grands événemens, vous ne trouverez plus de récits de bataille; une heureuse paix laisse à l'impératrice-reine & à son fils le temps & les moyens de travailler sans relâche au bonheur de leurs sujets. Aucune branche du gouvernement ne se trouve négligée; elles forment toutes ensemble une parfaite harmonie, parce qu'une même tête les dirige toutes, & fait mouvoir à son gré tous les ressorts. Au commencement de cette année, l'impératrice-reine porta ses vues sur les

1767.

moyens de favoriser & d'augmenter la population dans ses Etats. Comme elle fait la force des royaumes, il est de l'intérêt des souverains de ne le pas négliger. Marie-Thérese, en prudente législatrice, avoit remarqué que, les militaires composant une partie considérable de ses sujets, elle ne pouvoit trop encourager les mariages parmi eux. En conséquence, elle ordonna dans ses Etats d'Autriche, aux supérieurs territoriaux ecclésiastiques ou séculiers, que, loin de s'opposer aux mariages que les soldats desireroient contracter avec les filles sujettes à leur jurisdiction, ils veillassent au contraire à leur en faciliter les moyens. On ne tarda pas à jouir du fruit de cette sage ordonnance; cette permission augmenta tellement la population dans cette classe d'hommes, que quatre ans après on compta environ quarante mille enfans nés de ces mariages. L'impératrice-reine forma alors des établissemens pour nourrir & élever ces enfans, & pour leur donner des métiers. Elle assigna pour leur entretien une partie des droits imposés sur le gingembre & le poivre, importés de l'étranger. Si, comme l'on

ne peut en douter, la population eſt la principale force d'un Etat, que l'on juge, d'après ceci, quelle ſera un jour celle des Etats héréditaires de Marie-Thérefe.

Au milieu de ces proſpérités, un coup affreux vint frapper l'empereur & toute l'Allemagne. L'impératrice ſon épouſe fut attaquée de la petite-vérole, vers la fin du mois de Mai; on n'avoit point été à temps d'employer les remedes de précaution, & la malignité de la maladie donna les plus vives inquiétudes. L'impératrice-reine, qui étoit à Schonbrun, étant informée de l'état de l'impératrice, accourut pour la voir; ſa tendreſſe & ſon attachement pour cette princeſſe ne lui laiſſerent point appercevoir le danger auquel elle s'expoſoit. Le lendemain, elle fut attaquée elle-même d'une fiévre violente, & quelques jours après la petite-vérole ſe déclara. La mort de l'impératrice Joſephe, qui arriva le 28 Mai, en accablant l'empereur de chagrin, augmenta les inquiétudes que cauſoit l'état de l'impératrice-reine. Lorſqu'on ſçut que ſes jours étoient en danger, Vienne & tout l'Empire furent dans les plus vives alarmes.

Chacun craignoit de perdre une mere tendre; la consternation étoit générale; les églises, remplies d'une foule innombrable de citoyens de tout rang & de tout âge, tous confondus sans distinction de condition ni d'état, retentissoient des gémissemens des uns & des ferventes prieres des autres. Dans les rues de la capitale un morne silence annonçoit l'effroi de tout le monde; on voyoit aux portes du palais impérial d'autres citoyens, l'inquiétude & l'abattement peints sur le visage, demander ou attendre des nouvelles de l'impératrice-reine, & les porter aussi-tôt dans leurs maisons où leur famille les attendoit en tremblant. On vit des meres désolées, tenant entre leurs bras leurs enfans encore à la mamelle, leur faire baiser le portrait de cette vertueuse princesse, comme l'image de leur protectrice & de leur mere. Pendant quatre jours l'impératrice-reine fut en danger, pendant quatre jours on ne goûta dans sa capitale aucune sorte de repos; sa maladie étoit comme une de ces calamités terribles qui affligent sans distinction tous les ordres de citoyens; & pendant lesquelles on ne sçait plus

que gémir & se plaindre. On se rappelloit tous les bienfaits que ses peuples tenoient d'elle, on regrettoit ceux que promettoit encore sa prudente administration; ou plutôt on ne voyoit qu'elle, on ne parloit que d'elle, on ne vouloit vivre que pour elle. Enfin, l'espérance renaît, on apprend que Marie-Thérese est hors de danger; le calme revient peu-à-peu, on se livre à la douce joie de la posséder encore. Une heureuse convalescence affermit cet espoir, & bientôt sa parfaite guérison permet de se livrer d'autant plus vivement au plaisir, qu'on avoit été plongé dans une plus cruelle affliction. Les temples, les places publiques & les maisons des particuliers, retentissent de ce cri mille fois répété: *Vive Marie-Thérese! vive notre auguste mere!*

Lorsque l'impératrice-reine fut entiérement rétablie, elle rendit d'abord de solemnelles actions de graces au souverain Maître des rois, & témoigna ensuite à son peuple combien elle étoit sensible à son amour. Elle déchargea de la capitation les deux dernieres classes des habitans, & elle porta la générosité jusqu'à rembourser sur les deniers

de sa propre caisse, ceux qui avoient déja payé le dernier terme de cette imposition. Ceux de ses officiers qui l'avoient servie pendant sa maladie, reçurent des témoignages de sa reconnoissance ; elle leur fit à tous des présens magnifiques. Le baron Van-Swiéten, son premier médecin, en reçut un précieux ; c'étoit le portrait de cette princesse. Bientôt après, l'ordre de la noblesse du Tirol agrégea à son corps ce célebre médecin, en récompense des soins qu'il avoit donnés à l'impératrice-reine pendant la maladie qui avoit si fort alarmé ses peuples. Le diplôme qui lui fut donné, de l'agrément de Marie-Thérese, étoit conçu dans les termes les plus honorables pour ce sçavant. Les arts célébrerent aussi l'heureux rétablissement de leur protectrice ; on frappa une médaille où le nom de *Mere de la patrie*, qu'elle mérite à si juste titre, lui fut donné solemnellement. Il y avoit déja longtemps que la voix publique, cette voix si agréable ou si terrible pour les rois, le lui avoit donné.

A peine étoit-on remis des alarmes que venoit de causer la cruelle maladie

qui avoit menacé les jours précieux de l'impératrice-reine, que la même maladie lui enleva l'archiducheſſe Joſephe. Ce triſte événement répandit la déſolation la plus vive & la plus univerſelle. La douleur de Marie-Thérefe fut inexprimable. Cette auguſte & tendre mere n'avoit preſque pas quitté ſa fille depuis le premier moment de ſa maladie, juſqu'à celui qui termina ſes jours le 15 Octobre. Les vertus, les graces naturelles, & les qualités aimables de cette princeſſe, juſtifioient les regrets de la famille impériale & du public; & les circonſtances dans leſquelles elle fut enlevée, rendirent encore ſa perte plus douloureuſe. Elle avoit été fiancée le 8 d'Août au roi des Deux-Siciles; la célébration du mariage devoit ſe faire le 14, & ſon départ pour Naples étoit déja fixé. Tous les préparatifs des fêtes brillantes qui devoient ſe donner à cette occaſion, furent changés en apprêts funéraires; les regrets & les larmes prirent la place des plaiſirs. S'il y eut quelquefois des ſouverains qui eurent beſoin d'être frappés par la main de la Providence, pour ſe ſouvenir qu'ils

étoient mortels & exposés aux mêmes vicissitudes que les derniers de leurs sujets, jamais la vertueuse Marie-Thérese ne fut de ce nombre. Elle vit toujours au-dessus d'elle celui qui donne les sceptres & qui les brise, & elle n'oublia jamais qu'elle est placée sur le trône pour rendre heureux les peuples qui lui sont confiés. Si elle éprouva des revers, c'est qu'ils sont inséparables de la nature humaine, placée dans la plus pauvre chaumiere, comme sur le premier trône du monde.

Il sembloit que cette cruelle maladie qui fait tant de ravages, se fût attachée opiniâtrément à la famille impériale. On venoit de perdre l'archiduchesse Josephe, on craignit encore pour les jours de l'archiduchesse Elisabeth : peu de jours après la mort de sa sœur, cette princesse en fut attaquée ; & ce ne fut qu'après de longues alarmes ; que l'on jouit du plaisir de la voir rendue à l'impératrice-reine & à la nation.

Cette année sera à jamais célebre dans l'histoire de Vienne. Les habitans 1768.
de cette capitale se souviendront toujours qu'ils ont vu renouveller sous leurs yeux & dans une occasion aussi péril-

leuse, le trait de bienfaisance qui fait tant d'honneur à François I. Ce sont-là de ces faits qu'il faut recueillir avec soin pour les transmettre aux races futures. Si l'étude de l'histoire est utile, c'est sur-tout lorsqu'elle présente des anecdotes si consolantes pour l'humanité. Celle de notre siécle sera bien agréable pour nos derniers neveux, s'ils y trouvent beaucoup de ces traits qui leur annonceront que nous aurons été heureux. Dans le courant de Février, les pluies abondantes qui étoient tombées pendant plusieurs jours, ayant fondu en partie & détaché les glaçons dont le Danube étoit couvert, ils furent entraînés avec tant de rapidité, qu'ils renverserent & emporterent les trois ponts qui étoient sur ce fleuve, à l'exception d'un petit nombre de travées. Un quatrieme pont, qui étoit construit sur le bras du fleuve qui sépare de Vienne le fauxbourg de Léopolstadt, fut aussi emporté par la violence du courant. Les glaçons s'étant alors amoncelés à quelque distance de cet endroit, les eaux refluerent de maniere qu'une grande partie de ce fauxbourg fut inondée & fort endommagée. Aussi-tôt que

l'empereur fut instruit de cet accident, il parcourut à cheval les endroits les plus exposés à l'inondation sur la rive droite du bras du Danube; ensuite, sans être effrayé du danger qu'il y avoit à traverser le fleuve, il passa à l'autre rive sur une barque, pour donner tous les ordres nécessaires dans cette fâcheuse circonstance. C'est ainsi que Joseph II apprend aux souverains qu'ils peuvent mériter le nom de grands sans conquérir des villes & des provinces. Il y auroit de l'injustice à n'accorder ce beau titre qu'aux conquérans. Faisons-nous une idée juste des choses; n'est-il pas plus glorieux pour un prince de sauver deux de ses sujets, que d'en sacrifier dix mille pour prendre une ville dans laquelle il en a péri autant avant que le vainqueur pût y entrer? Je ne prétends pas diminuer la gloire qu'un roi peut acquérir à la tête de ses armées, en défendant ses Etats contre les entreprises d'un voisin ambitieux; mais ne sera-t-il pas toujours vrai que les peuples ne sont jamais si heureux que sous le gouvernement des princes amis de la paix; & que si l'on veut juger quelle est la véritable gloire des monarques, il n'en est

point qu'ils doivent préférer à celle d'être bienfaisans ? c'est la plus avantageuse pour leurs peuples, & la plus satisfaisante pour eux-mêmes.

L'année précédente, la petite-vérole avoit fait tant de ravages dans la famille impériale, que l'impératrice-reine prit enfin la résolution de faire inoculer ceux de ses enfans qui ne l'avoient point eue. On fit par ses ordres des expériences réitérées de cette pratique salutaire, & elles eurent les plus heureux succès. Elle réussit aussi-bien sur les archiducs Ferdinand, Maximilien, & sur l'archiduchesse Thérese. Ce succès renouvella les regrets qu'avoit causés la perte des personnes augustes que cette cruelle maladie avoit enlevées ; elles auroient été sauvées sans doute par l'inoculation, dont les préjugés de quelques médecins avoient retardé l'introduction dans la capitale de l'Autriche, où, depuis, un grand nombre d'expériences heureuses en démontrerent l'utilité.

Lorsque les archiducs & l'archiduchesse Thérese furent parfaitement rétablis, l'impératrice-reine imagina une fête dont la majestueuse simplicité ser-

viroit seule à caractérisèr cette princesse, & à faire connoître toute la bonté de son ame, quand il n'y auroit que ce trait remarquable dans sa vie. Tel est l'effet qu'il doit produire sur toute ame sensible. L'impératrice fit donner à dîner, dans la grande galerie de son château de Schonbrun, à soixante-cinq petits garçons & petites filles qui avoient été inoculés à l'hôpital de Meydling avant l'inoculation des princes ses enfans. Marie-Thérese elle-même, cette souveraine d'une des plus grandes parties de l'Europe, les archiducs & les archiduchesses, au milieu d'une cour brillante, servirent ces enfans à table, & leur donnerent après le repas à chacun un écu de la valeur de deux florins; la desserte & le couvert leur furent aussi donnés. Leurs parens furent ensuite servis à une autre table dans l'enceinte du château. Pour completter cette charmante fête, après le dîner, ils assisterent à une comédie allemande qui fut jouée dans le voisinage de Schonbrun; & cette belle journée se termina par des danses qui durerent jusqu'à la nuit. Les anciens, pour donner une grande idée de la

bonté de leurs dieux, ont dit qu'ils avoient daigné en différentes occasions visiter les hommes, manger même avec eux; sous quels traits auroient-ils donc représenté Marie-Thérese & ses augustes enfans se faisant une fête de servir à table les derniers de leurs sujets?

Pour encourager & favoriser autant qu'elle le pouvoit la pratique utile de l'inoculation, dont elle venoit de faire une épreuve si heureuse, Marie-Thérese destina pour cet objet un château situé aux environs de Schonbrun. Cette princesse déclara que tous ceux qui voudroient faire inoculer leurs enfans, auroient la liberté de les y envoyer. En même temps, pour préserver sa capitale de cette espece de contagion, elle défendit qu'on se fît inoculer dans l'intérieur de la ville.

Nous pouvons mettre à côté du trait de bonté que l'on vient de lire, la fête que donna l'archiduchesse Marie-Charlotte-Louise, dans la capitale des Etats dont elle étoit devenue souveraine en épousant le roi des Deux-Siciles. Cette princesse ayant généreusement refusé le don gratuit de vingt mille ducats, que la ville de Naples a coutume d'offrir à

la nouvelle épouse de son souverain, cette somme fut destinée à marier deux cents jeunes filles de la ville. Après la cérémonie de leur mariage, ces filles furent admises à l'honneur de baiser la main de leurs majestés, & furent conduites, au bruit d'un grand nombre d'instrumens, dans douze chars représentans les quatre saisons de l'année, les quatre élémens & les quatre principaux arts libéraux. Elles étoient divisées en différentes bandes dont chacune étoit distinguée par un uniforme particulier. Vous reconnoissez aisément les principes de Marie-Thérese, & le fruit des leçons & des exemples qu'elle a donnés à ses augustes enfans ; vous les verrez tous porter le même caractere de bienfaisance & de bonté dans plusieurs royaumes de l'Europe, où ils ne s'occupent que de la félicité publique.

En lisant la vie de l'impératrice-reine, on est étonné de voir que ses peuples, indépendamment des impôts qu'ils payent pour les besoins de l'Etat, lui fournissent encore, sans qu'elle les demande, des sommes considérables dans certaines occasions où ils pensent que leur souveraine peut en avoir besoin. 1769.

Ce ſont de ces traits qui ne ſont point communs dans l'hiſtoire ; mais les peuples ſoumis au gouvernement de l'impératrice-reine, n'étant point ſurchargés d'impôts, jouiſſent tous d'une aiſance qui les met à portée de donner à leur ſouveraine de ces témoignages de leur amour, qui ſont en même temps les preuves les plus certaines de la ſageſſe de ſon adminiſtration. Au commencement de 1769, lorſque le mariage de l'archiducheſſe Amélie fut annoncé, les Pays-bas Autrichiens envoyerent à l'impératrice-reine un million & demi de florins, dont ces provinces lui firent préſent, pour les dépenſes que devoit occaſionner ce mariage. Il eſt évident qu'un préſent de de cette nature annonce l'aiſance du peuple qui le fait ; comme la difficulté de lever les impôts, les ſaiſies des meubles de l'artiſan ou du cultivateur, annoncent la miſere publique & l'excès des impoſitions. Les Etats héréditaires de la maiſon d'Autriche ne ſeront point expoſés à ce vice de gouvernement ; les adminiſtrateurs des finances, les gouverneurs de provinces, en un mot tous ceux qui ſont employés dans quelque

partie

partie de l'adminiſtration des affaires, ne peuvent en impoſer à l'impératrice-reine : elle a toujours gouverné par elle-même. En différens temps, & ſur-tout dans les commencemens de ſon regne, elle n'a pas craint la fatigue des voyages dans des contrées preſque déſertes, qui ſe ſont fertiliſées depuis ; la Hongrie & la Bohême ont déja changé de face. En admettant Joſeph II à la co-régence de ſes Etats, elle leur a donné un pere dont l'œil vigilant ne peut ſe laiſſer ſurprendre.

Au mois de Mai de cette année (1769), l'impératrice-reine & le roi de France, animés l'un & l'autre du deſir de reſſerrer de plus en plus les liens de l'amitié qui les uniſſoit depuis le traité de 1756, réſolurent de terminer pour toujours, & conformément aux derniers traités, les conteſtations qui avoient ſubſiſté entr'eux relativement à leurs poſſeſſions reſpectives aux Pays-bas. La bonne-foi de part & d'autre dicta les articles de cet accord ; les deux puiſſances conſulterent de concert leurs convenances mutuelles, & elles fixerent les limites de leurs Etats en Flandre. Ce traité aſſure aux deux

nations la longue durée d'une amitié sincere & d'une bonne paix entre les maisons d'Autriche & de Bourbon, qui, pour le malheur de l'Europe, avoient été si long-temps ennemies. Enfin, si l'ambition & la politique de Charles-Quint indisposerent la France, la noble franchise & les procédés pleins de douceur & de droiture de Marie-Thérese lui ont gagné tous les cœurs.

Dans les voyages que l'empereur avoit faits les années précédentes dans les Etats héréditaires, ce prince avoit porté l'attention & les soins d'un pere qui veille au bien de ses enfans; dans celui qu'il fit cette année en Italie, il porta cet esprit de curiosité & de réflexion qui sait mettre tout à profit. Toujours ennemi de la pompe & du faste qui forment autour des rois une atmosphere épaisse à travers laquelle ils ne peuvent plus juger des objets qui les environnent, il voyagea réellement *incognitò*. Ce prince qui a toujours aimé l'instruction, chéri les peuples & cherché la vérité, a cru n'avoir que ce seul moyen de la reconnoître plus aisément. Ce qu'il a, par ce moyen, rassemblé de vues utiles & de mé-

moires importans pour le soulagement de ses sujets, & pour l'amélioration de ses Etats dans son seul voyage d'Italie, forme un objet immense. Il ne voulut absolument recevoir à Rome aucune visite ni aucuns présens. Assis aux assemblées que la noblesse tenoit pour lui, il conversoit familiérement avec tous ceux qui s'y trouvoient. A Livourne, on vit ce prince monter à bord de deux frégates Angloises qui se trouvoient dans le port, en examiner la construction, les parcourir avec les matelots, à qui il ne dédaignoit point de faire des questions sur leur métier. On le vit à Parme visiter le college des nobles, l'académie, la bibliotheque, & tous les autres établissemens faits par l'infant. Le séjour de l'empereur à Parme sera époque dans l'histoire de cette ville. L'infant, voulant éternifer la mémoire de son alliance avec Joseph II, & des sentimens réciproques de joie & de tendresse dont leur entrevue avoit été accompagnée lors de son arrivée, fit élever dans la grande place de Parme un monument en marbre blanc, sous la forme d'un autel antique dédié à l'Amitié. Les inscrip-

tions qui sont sur les différentes faces de ce monument, sont relatives à l'alliance de ces deux princes *, au voyage de l'empereur, & à leur amitié réciproque.

La premiere chose que fit Joseph II en arrivant à Milan, fut de faire publier qu'il donneroit audience tous les matins pendant deux heures, & qu'il recevroit toutes les requêtes qu'on voudroit lui présenter. L'après-midi étoit consacrée au travail du cabinet avec les ministres du gouvernement. Il avoit vu le reste de l'Italie comme observateur & comme voyageur, il reprit en Lombardie les occupations & le travail d'un monarque. Il y recevoit, & envoyoit ensuite à la cour de Vienne les requêtes que les habitans de cette province lui présentoient, & dans lesquelles ils se plaignoient des vexations commises de la part de ceux qui étoient chargés de la perception des impôts. L'impératrice - reine examinoit leurs

* Lorsque l'empereur se rendit à Parme, l'infant étoit sur le point d'épouser l'archiduchesse Amélie, sœur de ce prince. L'impératrice Elisabeth, premiere épouse de l'empereur, étoit sœur de l'infant duc de Parme.

griefs dans son conseil, & leur rendoit prompte justice. L'empereur leur donnoit de son côté des preuves de sa bienfaisance, il diminua de deux cents mille florins les impôts qui se percevoient annuellement dans ce pays. Deux ans après, (en 1771,) l'impératrice-reine abolit toutes les fermes de ses finances & domaines dans la Lombardie Autrichienne, & y substitua une régie dont elle donna la direction à un corps de conseillers. Sa majesté impériale & royale, pour simplifier aussi les autres branches de l'administration des finances, voulut que le nombre des différentes caisses fût diminué, de maniere que la tréforerie générale devînt le centre de toute recette & dépense. Elle établit une chambre des comptes à l'*instar* de celle des Pays-bas Autrichiens, pour surveiller l'administration des finances & la tréforerie générale. Chaque semaine, il devoit se tenir une assemblée, composée de plusieurs ministres des différens départemens, qui devoit être chargée du soin de perfectionner le systême de la législation, relativement aux opérations de la chambre des comptes & à celle de la direc-

tion des finances. Marie-Thérese ordonna positivement qu'on l'informât avec exactitude de tout ce qui seroit proposé & arrêté dans ces assemblées.

Les Sésostris, les Alexandres, & tant d'autres conquérans, après avoir parcouru de vastes contrées, n'y laissoient après eux d'autres traces que le désespoir des peuples qui les avoient vus, & la crainte qu'ils avoient de les revoir encore ; les voyages de Joseph II seront dans l'histoire de ses peuples les époques heureuses de leurs beaux jours. Les anciens monarques de l'Egypte, de la Grece & de Rome, cherchoient à s'immortaliser en élevant des bâtimens somptueux, orgueilleux monumens de leurs richesses & de l'industrie de leurs sujets ; Marie-Thérese & Joseph II préferent la gloire de rendre heureux tous ceux qui vivent sous leurs loix, en faisant refluer sur leurs provinces moins riches le superflu de celles qui jouissent de la facilité du commerce & d'un sol plus fertile. Que nous reste-t-il de tous ces beaux ouvrages de l'antiquité ? Des ruines. On a presque oublié les noms de leurs auteurs ; tandis que ceux des empereurs & des

rois qui ont été les bienfaiteurs du genre humain, sont tous parvenus jusqu'à nous sans avoir rien perdu de leur célébrité, & ils passeront encore à la postérité la plus reculée avec ceux des monarques qui auront mis leur gloire à les imiter. La flatterie n'a point de part dans ce que j'écris ; l'on doit s'appercevoir que je ne fais que raconter, trop simplement peut-être, des faits qui se passent sous les yeux de toute l'Europe. Que l'on compare l'état actuel de la Hongrie, de la Bohême, de l'Autriche, & des autres Etats de l'impératrice-reine, à celui des temps antérieurs, & l'on jugera sans peine que jamais ils ne furent gouvernés par un systême politique plus sage. Les guerres passées avoient ruiné tous ces vastes pays ; il falloit toute la prudence & l'activité de Marie-Thérese pour introduire les arts & établir des manufactures chez des peuples qui n'avoient jamais su que combattre, même contre leurs légitimes souverains lorsqu'ils n'avoient plus d'ennemis au-dehors.

L'impératrice-reine, qui avoit déja donné les récompenses les plus flatteuses au baron Van-Swiéten, voulut im-

mortaliſer elle-même ce grand homme. Elle l'avoit déja décoré de l'ordre de Saint-Etienne, il étoit préſident du college de médecine, préſident du college des cenſeurs, garde de la bibliotheque; tout cela ne ſuffiſoit point à ſa reconnoiſſance: elle voulut lui élever un monument qui atteſtât aux races futures la protection qu'elle accorde aux ſciences & aux arts, en donnant la plus grande idée du mérite de l'homme qu'elle combloit d'honneurs. Cette princeſſe fit placer dans la ſalle qui ſert de college de médecine à l'univerſité de Vienne, le buſte du baron en bronze, poſé ſur un piédeſtal de marbre, avec l'inſcription la plus honorable & la plus flatteuſe pour ce ſavant médecin. Elle le propoſoit pour modele à ſes ſujets qui ſe livroient à la même étude, & laiſſoit entrevoir la même récompenſe à ceux qui ſe rendroient auſſi utiles à la patrie.

C'eſt par de pareilles diſtinctions que Marie-Thérеſe a fait fleurir les ſciences & les arts dans ſes Etats héréditaires. Le mérite, de quelque eſpece qu'il ſoit, y eſt accueilli favorablement & récompenſé avec magnificence. Cette

princesse a fait connoître de quel prix la science est à ses yeux, en assistant souvent elle-même aux exercices des colleges qu'elle a fondés, pour y exciter l'émulation des éleves, & maintenir la vigilance & le zele des professeurs. Les soins particuliers que cette tendre mere a donnés à l'éducation de ses enfans, en font une autre preuve incontestable. Elle a porté ces attentions jusqu'à faire soutenir aux archiducs des exercices publics sur les objets de leurs études. Dans cette année même (1769), l'archiduc Maximilien, ce jeune prince qui fixoit déja l'admiration des savans par des lumieres prématurées, soutint avec le plus grand succès un examen & des theses sur la métaphysique. Ce prince, dont la capacité annonçoit déja les plus grands succès, en avoit soutenu plusieurs autres sur différens sujets. Quelques mois auparavant, l'archiduc Ferdinand avoit soutenu un pareil exercice sur le droit naturel, en présence de plusieurs ministres & d'autres personnes nommées par l'impératrice-reine pour y assister. Ces augustes princes & les archiduchesses ont été formés par les exemples les

plus rares de sagesse, par les leçons & par la pratique constante des vertus morales & politiques.

1770. Nous sommes arrivés à cette époque si agréable pour Marie-Thérese & si heureuse pour la France ; à cet événement qui doit cimenter pour toujours la réconciliation des maisons d'Autriche & de Bourbon. La nation Allemande & la nation Françoise s'intéresserent également à ces nœuds augustes & sacrés qui alloient mettre le sceau à leur félicité commune. Destinée à faire le bonheur des François, avec un prince l'héritier des vertus & des talens d'un pere que la France pleureroit encore, si elle ne le voyoit revivre dans son auguste fils, l'archiduchesse Marie-Antoinette, après s'être arrachée des bras de Marie-Thérese, arriva à la cour de Louis XV, pour épouser l'héritier présomptif de la couronne. Son départ avoit fait couler bien des larmes à Vienne ; son voyage, depuis les frontieres de France, avoit été comme un triomphe continuel ; par-tout, cette princesse avoit vu un peuple nombreux accourir sur son passage, & s'empresser de voir l'épouse de son maître futur.

Mais quels durent être les sentimens qu'elle éprouva, lorsqu'à l'approche de la capitale, elle vit une foule innombrable de citoyens de tout rang & de tout âge, border les chemins, & attendre constamment, malgré le plus épouvantable orage, le moment de son arrivée? Ce fut sans doute dans cet instant qu'elle conçut pour ce peuple qui a toujours adoré ses rois, ce sentiment d'amour dont on a vu depuis cette auguste princesse donner des témoignages publics. Les François virent en elle les graces de la figure jointes à un air plein de noblesse & de dignité; bientôt après, ils eurent occasion de connoître le cœur sensible & bienfaisant de cette illustre princesse; & ils jugerent que Marie-Antoinette seroit un jour pour eux, ce que Marie-Thérese est pour ses peuples.

Ils ne se tromperent point. Entre plusieurs actes de bienfaisance de cette princesse, la vivante image de sa respectable mere, en voici un bien précieux à la nation Françoise, & digne de l'admiration de la postérité. * No-

* Mercure de France.

tre auguste reine, n'étant encore que dauphine, se promenoit un jour, après son dîner, un peu au-delà de la croix de Souvré, où étoit le rendez-vous de la chasse. Elle entendit dans une vigne, près du village d'Achere, situé à deux lieues de Fontainebleau, les cris perçans d'une femme & d'un petit garçon qui se déseſpéroient. Aussi-tôt cette princesse fait arrêter son carrosse, saute, franchit la vigne, & vole au secours de la femme, à qui la douleur avoit fait perdre connoissance. Elle lui fait respirer des eaux spiritueuses; &, la voyant revenir à elle-même, elle lui dit pour la consoler tout ce que le sentiment peut inspirer à une ame tendre. Elle lui prend les mains & la caresse, mêlant ses larmes à celle de cette infortunée. Elle apprend qu'un cerf, forcé par les chiens, avoit sauté par-dessus la muraille d'un petit jardin où travailloit son mari, qu'il lui avoit enfoncé son bois dans le bas-ventre, & que ce malheureux venoit d'expirer. A ce récit, la princesse lui donne tout ce qu'elle a dans sa bourse, & redouble les tendres expressions de sa sensibilité. Monseigneur le Dauphin, mon-

seigneur le comte & madame la comtesse de Provence arrivent, &, pénétrés des mêmes sentimens, répandent leurs bourses dans les mains de cette femme désolée. Madame la Dauphine fait approcher son carrosse, y fait monter la mere, son fils, deux femmes qui se trouvoient présentes, & un valet de pied, avec ordre de reconduire cette pauvre femme chez elle, & de venir lui rendre compte de l'état du mari, qui respiroit encore, suivant le rapport qui venoit d'en être fait à la princesse. Pendant que madame la Dauphine attendoit cette réponse, le roi paroît : partageant la douleur de son auguste famille, il s'écrie : « Quel malheur ! » Comment rendre à cette femme son » mari, & à cet enfant son pere. — » Ah ! papa, reprend la princesse, en » les tirant de la misere, nous pou» vons du moins diminuer la cruauté » de leur sort. » De telles anecdotes dans la vie des maîtres du monde, font sur les cœurs une impression qui ne s'efface jamais; on ne peut les rendre trop publiques, elle nous rendent nécessairement bons. Celle-ci, en passant de bouche en bouche, fut bien-

tôt connue dans toutes nos provinces, & pénétra tous les cœurs françois de ce ſentiment d'admiration & d'amour qu'on ne peut refuſer au récit d'une action louable. Marie-Antoinette, avant l'aventure d'Achere, étoit tendrement aimée de toute la nation Françoiſe; depuis cet acte de bienfaiſance, on peut dire que cet amour a été juſqu'à l'adoration. Voilà donc l'avantage des monarques; plus ils ſe rapprochent de leurs ſujets, plus ils ſont véritablement grands; s'ils s'en éloignent, ils ne font plus que les éblouir; leur peuple les perd bientôt de vue, & les laiſſe ſeuls dans leur ſphere. Au contraire, s'ils aiment à en deſcendre quelquefois, le plus ſincere hommage & l'amour le plus tendre ſont toujours le prix de leur affabilité.

Auſſi-tôt après le départ de l'archiducheſſe Marie-Antoinette, l'empereur étoit parti lui-même pour faire une tournée en Hongrie. Pendant tout le temps que dura ce voyage, l'impératrice-reine reçut les nouvelles les plus ſatisfaiſantes ſur ce que faiſoit ce prince par-tout où il paſſoit. Je placerai ici une anecdote relative aux voyages

de l'empereur; c'eſt un de ces traits hiſtoriques pareils à ceux que nous liſons avec tant de plaiſir dans la vie de Henri IV. Un jeune Napolitain, appellé au ſervice par ſa naiſſance & par ſon goût, déſeſpérant de s'avancer promptement dans ſa patrie, attiré peut-être par tout ce qu'il avoit entendu dire de l'agrément du ſervice dans les troupes Autrichiennes, & des récompenſes militaires accordées aux officiers qui ſe diſtinguent, réſolut d'aller ſolliciter de l'emploi dans les troupes de l'impératrice-reine. Il prit la route de Vienne, muni de lettres de recommandation. Etant arrivé dans les Etats de la maiſon d'Autriche, il ſe trouva dans la même auberge avec trois étrangers. Il leur demanda de permettre qu'il ſoupât avec eux; la permiſſion lui fut accordée facilement. Ces étrangers étoient Allemands. Le jeune Napolitain, pendant le repas, raconta ſon hiſtoire, & dit quel étoit l'objet de ſon voyage. Un des voyageurs, après l'avoir écouté tranquillement, lui dit : « Je crois que vous pre-
» nez un mauvais parti; après pluſieurs
» années de paix, avec une quantité

» prodigieuse de noblesse à employer;
» je vois peu d'apparence qu'un étran-
» ger puisse trouver accès dans l'ar-
» mée. » Le jeune homme répondit qu'il étoit décidé à continuer son voyage; qu'il sentoit parfaitement la bonté des raisons qu'on lui opposoit; qu'en effet, il ne pouvoit avoir que de foibles espérances, mais que peut-être, quand on le verroit de si bonne volonté, on feroit quelque chose pour gagner un serviteur zélé. Alors il dit qui il étoit, il nomma les personnes de considération par lesquelles il étoit recommandé; &, en convenant que ses espérances étoient difficiles à réaliser, il avouoit cependant qu'il y tenoit, quoi qu'il dût en arriver. Le voyageur Autrichien qui lui avoit d'abord parlé, lui dit alors : « Eh bien! puisque rien
» ne peut vous détourner de votre pro-
» jet, je vais vous donner une lettre
» qui vous sera peut-être utile; vous
» la remettrez au général Lazcy. » Le Napolitain reçoit la lettre, & continue sa route. A son arrivée à Vienne, il se rend chez le général Lazcy, & lui remet toutes ses lettres de recommandation, à l'exception de celle du

voyageur, qu'il avoit égarée. Le général, après les avoir lues, lui dit qu'il étoit désolé de ne pouvoir lui être utile, qu'il y avoit une impossibilité absolue de faire ce qu'il desiroit. Le jeune homme, qui s'attendoit à cette premiere réponse, ne se rebuta point; il s'occupa pendant quelques jours à faire une cour assidue au général, qui le recevoit bien, mais dont il n'obtenoit toujours point de réponse favorable. Il retrouva enfin la lettre qu'il avoit égarée; il la présenta au général dans la premiere visite qu'il lui fit, en disant qu'il l'avoit oubliée; il lui fit même entendre, en lui racontant la maniere dont il l'avoit eue, qu'il n'y avoit pas attaché beaucoup d'importance, & qu'il comptoit plus sur ses bontés, que sur la recommandation du voyageur qui la lui avoit donnée. Le général l'ouvrit, parut surpris; &, après l'avoir lue: « Sçavez-vous, lui dit-il, quel est » celui qui vous a donné cette lettre? » — Non, dit le jeune Napolitain. — » C'est l'empereur lui-même; vous de» mandez une sous-lieutenance, il m'or» donne de vous faire lieutenant. »

Pendant que l'empereur se faisoit

admirer en Hongrie par son assiduité au travail, & par sa bonté, Marie-Thérese faisoit de nouveaux établissemens dans ses Etats héréditaires. Aucun souverain n'a porté sur l'instruction publique des vues aussi sages, & n'a fait autant d'établissemens relatifs à cette partie à laquelle les rois ne songent gueres que lorsqu'ils sont eux-mêmes très-instruits. La fondation du college Thérésien, la chaire d'économie politique qu'elle a fondée à Milan, & dont elle a chargé M. le marquis de Beccaria, & beaucoup d'autres établissemens de cette nature, feront un éternel honneur à ses lumieres, en servant au bien de ses sujets. En voici deux autres également utiles : le premier & le plus important, est une espece de séminaire dans lequel ceux qui veulent devenir maîtres d'école dans les campagnes, sont obligés d'aller apprendre eux-mêmes ce qu'ils doivent enseigner aux paysans, tant sur les connoissances civiles & économiques, que morales & religieuses. On ne permet à qui que ce soit d'enseigner dans les petites écoles, à moins qu'il n'ait passé dans ce séminaire le

temps prescrit, & qu'il n'ait obtenu des supérieurs les attestations de capacité suffisante. Marie-Thérese a voulu que son peuple fût bien instruit; elle avoit vu que la plûpart des maux qui affligent les sociétés, sont des enfans de l'ignorance.

L'impératrice-reine avoit voulu faire l'essai d'une école pratique de commerce; &, lorsqu'elle vit que cet essai répondoit parfaitement à ses vues, elle confirma cet établissement, & lui donna une forme stable. Dans cette école, quatre professeurs enseignent à vingt-six éleves, fils de marchands & d'artisans, l'écriture, l'arithmétique, le dessin, la géographie relative au commerce, le style mercantile, les langues principales, & y joignent un cours de morale dirigé vers le commerce. Il n'y a pas une partie de cette sage institution qui ne décele les vues profondes de la législatrice. On voit qu'avant même de rien terminer sur un objet aussi important, elle avoit pesé tous les moyens d'en tirer tout l'avantage qu'on pouvoit en espérer. C'est cette précaution si nécessaire dans les nouveaux établissemens, qui sauve

les erreurs ; & l'on ſçait que les erreurs dans le gouvernement ſont toujours ou très-nuiſibles à l'Etat, ou au moins très-coûteuſes.

Cet établiſſement étoit le moyen le plus sûr de faire du commerce une ſpéculation judicieuſe, qui le conduisît en peu de temps à devenir une ſcience fort étendue. L'impératrice-reine avoit vu que cet objet ſi important ſeroit bientôt dans ſes Etats héréditaires une balance admirable qui, dans ſes mains, pourroit tenir dans un équilibre parfait les richeſſes du peuple & les titres des grands. Ceux-ci, qui, en Allemagne comme par-tout ailleurs, ſont ſi fiers du rang que leur donne leur naiſſance & des prérogatives qui y ſont attachées, tiendront au moins par le lien des richeſſes à cette partie des citoyens qui, par ſes talens & par ſon induſtrie, ſçait ſe procurer la fortune dont les autres ne ſçavent le plus ſouvent que jouir & abuſer.

Souvent, malgré toute la vigilance du monarque le plus attentif, il ſe gliſſe des abus qu'il ne pouvoit prévoir, ou qui ont leur ſource dans la cupidité de quelques particuliers, toujours prêts à

profiter des circonſtances pour leur bien perſonnel. Il n'eſt pas toujours aiſé de s'en appercevoir ; ce ſont de ces manœuvres ſourdes d'autant plus nuiſibles aux peuples, qu'il leur eſt plus difficile de faire entendre leur voix par-deſſus celle de leurs opreſſeurs. * Tel étoit un impôt qui ſe percevoit dans les Etats héréditaires, & qui étoit d'autant plus nuiſible, que, par ſa nature, il étoit imprévu. Il y a quelques années que, dans de grands beſoins du fiſc, il avoit été établi, dans les Etats de l'impératrice-reine, un impôt de dix pour cent ſur les ſucceſſions collatérales. La ſucceſſion d'un abbé à un autre ayant été regardée comme compriſe dans le cas, aux termes de l'édit, chaque nouvel abbé s'y trouvoit ſoumis. Les monaſteres alors s'abonnerent avec le fiſc pour une ſomme une fois payée ; mais ils ne s'en crurent pas moins fondés à impoſer un dixieme ſur chacun de leurs vaſſaux, à chaque mutation d'abbé. Ils rejettoient ainſi ſur les avances & les capitaux de leurs cultivateurs, un impôt qui, dans ſon origine, devoit être

* Ephémérides,

pris ſur les épargnes du revenu net de l'abbé. Cette vexation portoit le beau nom de *droit de mitre* ; &, en vertu de ce prétendu droit, les monaſteres ont retiré pluſieurs fois, & d'une maniere très-onéreuſe à la culture, la ſomme qu'ils avoient avancée au gouvernement. L'impératrice-reine, ayant été informée de cet uſage uſurpatoire, l'abolit cette année, par une ordonnance qui défendoit aux monaſteres de rien exiger à l'avenir, & à ſes ſujets de rien payer pour cet objet.

Marie-Thérèſe donna encore dans le courant de cette année une ordonnance dans laquelle les habitans de la campagne & les cultivateurs reconnurent les vues bienfaiſantes de la *mere de la patrie*. C'eſt, dit l'auteur des Ephémérides, un des plus grands bienfaits que ſa majeſté l'impératrice-reine ait pu verſer ſur ſes ſujets ; un de ceux qui, dans ſes Etats, exigeoit le plus grand courage d'eſprit, & l'un de ceux cependant dont il eſt le plus étonnant que la néceſſité ſe faſſe ſentir dans toute l'Europe. Si l'on alloit dire à la Chine que, dans nos ſociétés qui ſe prétendent policées, il y a des hommes qui ſont li-

gués avec le gibier pour lui assurer la liberté de dévorer en paix les autres hommes, les Chinois répondroient que nous n'avons aucune idée de l'objet d'un gouvernement, ni des principes naturels de la société humaine, & que nous sommes aussi sauvages que nos loups & nos sangliers. Les Chinois auroient tort. Nous ne sommes pas tout-à-fait aussi sauvages; mais nous sommes beaucoup plus frivoles & plus inconséquens. En général, on veut le bien des hommes, & l'on est sensible à la misere du pauvre. Mais on ne songe gueres ni aux causes de cette misere, ni aux moyens de la soulager; ni, ce qui est bien plus important, à ceux de la prévenir. Il faut nous consoler, en espérant qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Tous les événemens contenus dans ces Annales, d'autres arrivés tout récemment, & qui trouveront leur place ailleurs *, prouvent qu'il y a des souverains qui voient ces moyens d'ê-

* Dans la partie de l'Histoire de France qui contient les commencements du regne de Louis XVI.

tre utiles aux hommes, & qui les emploient.

L'ordonnance de sa majesté impériale & royale est un monument précieux de sa bienfaisance, que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter en son entier; on verra que, si elle laissa dans le temps quelques restrictions à la liberté qu'elle donnoit aux cultivateurs de se défendre contre le gibier, c'est qu'il étoit, pour le moment, impossible de mieux faire dans le pays qu'elle gouverne.

« MARIE-THÉRESE, &c. Comme » nous sommes invariablement portés » à procurer l'abondance des vivres, à » veiller à tout ce qui peut contribuer » à la culture de la terre, & à abolir » tout ce qui y est contraire, nous » avons pris en considération le dom» mage notable qui est occasionné aux » gens de la campagne, qui vivent » principalement de la culture pénible » de leurs fonds, par le nombre ex» cessif des sangliers qu'on laisse aug» menter en plusieurs endroits, malgré » tout ce qui a déja été statué à cet » égard. Pour ôter donc à nos fideles » sujets

» sujets ces motifs de plainte, & faire » à cet égard un arrangement solide » & permanent, nous voulons & or» donnons qu'à l'avenir il soit fait des » parcs si bien fermés, qu'aucun san» glier ne puisse en sortir; & que tous » ceux qui seront rencontrés, soit dans » les forêts, soit dans les champs, soient » regardés comme bêtes féroces, & tués » en conséquence en tout temps de l'an» née.

» Pour que les seigneurs & tous au» tres ayant droit de chasse, aient ce» pendant un terme convenable pour » se défaire des sangliers qui existent » actuellement, & établir, au cas qu'ils » veuillent en conserver, les parcs que » nous prescrivons, nous leur accor» dons, à commencer du 31 Décem» bre de la présente année (1770), le » terme d'une année, de maniere qu'au » 1er Janvier (1772) tous ces animaux » soient tués ou renfermés.

» Tous possesseurs de chasse seront » après ce temps tenus de faire tuer » tout ce qui s'en trouvera hors des » parcs, sans distinction de mois ni de » temps de l'année, & ce sur le premier » avis qui leur en sera donné, & à

» peine d'en être comptables : &, dans
» le cas de contravention à nos ordres,
» tous sujets & personnes quelconques
» en avertiront le capitaine du Cercle,
» qui sans délai apportera du remede
» à leur plainte; & tout possesseur de
» chasses qui y aura contrevenu, sera,
» outre la restitution du dommage,
» puni plus sévérement encore, suivant
» l'exigence des cas,

» Quant aux cerfs, lesquels seront
» conservés, il sera permis à tous sujets
» de clorre leurs fonds & héritages par
» des palissades aussi hautes qu'ils le
» voudront, mais non terminées en
» pointes; par des fossés ou par des
» haies vives : à quel effet même il leur
» sera donné tout secours & toute ai-
» sance, à condition néanmoins que les
» fossés ne soient pas faits de maniere
» que les cerfs puissent y être pris, &
» que dans les terrains à portée du Da-
» nube il soit laissé de distance en dis-
» tance, & à trois ou quatre cents pas
» les unes des autres, des ouvertures
» ou portes qui, lors de la crue de ce
» fleuve, seront ouvertes, afin que les
» cerfs puissent s'y réfugier.

» Tout ce qui est ci-dessus aura éga-

» lement lieu à l'égard des fonds ſitués » dans les forêts ; &, quoiqu'il ſoit li- » bre aux poſſeſſeurs de chaſſes d'acheter » ces fonds pour l'entretien de leur gi- » bier, nous voulons cependant qu'ils n'u- » ſent à cet égard d'aucune contrainte.

» Comme il nous eſt d'ailleurs par- » venu que les chaſſeurs ont preſcrit » aux propriétaires des fonds ſitués » dans des forêts ou dans leurs envi- » rons, le temps d'y faucher le foin ou » arriere-foin, & qu'ils ont même exi- » gé que la permiſſion leur en fût de- » mandée, nous aboliſſons cette ſujé- » tion, & voulons qu'à cet égard tous » & un chacun jouiſſent d'une pleine » & entiere liberté. »

Vous vous plaiſez ſans doute à voir ces ſages établiſſemens, ces ordonnances qui ont l'équité pour baſe & dont la félicité publique eſt le but. Depuis que Marie-Thérèſe a aſſocié Joſeph II à la cō-régence des Etats héréditaires, la mere & le fils, animés du même zele, inſpirés par la même tendreſſe, guidés par les mêmes principes, ſemblent diſputer enſemble de la gloire de ſe rendre plus chers à leurs peuples. Leurs majeſtés impériale & royale, par une

ordonnance du mois de Novembre (1770), & d'après les motifs les plus sages, exempterent de tous droits tous les grains qui entreroient ou circuleroient dans leurs Etats. Une portion si importante de la liberté du commerce, dut faciliter beaucoup l'approvisionnement des provinces qui souffroient de la cherté.

Tout ce qui a rapport à la gloire des augustes enfans de Marie-Thérese, doit être consacré dans les Annales de leur respectable mere. L'Europe, sans être étonnée, les voit se distinguer d'une maniere éclatante entre les princes destinés à faire le bonheur du genre humain, & le récit de leurs actions louables servira à faire goûter la félicité présente en se consolant des maux passés. Recueillons-les avec soin, ces actions admirables; elles serviront de modeles à la postérité, en faisant la gloire de notre siécle. Le 19 Août de cette année, dans le territoire de *Posoviz*, près du village de *Slavikoviz* en Moravie, on découvrit en présence d'une nombreuse noblesse, au son de différens instrumens & au bruit du canon, un monument que le prince Win-

ceslas de Lichtenstein, seigneur de *Posoviz*, avoit fait élever, en mémoire de ce qu'à pareil jour de l'année précédente, l'empereur, pour honorer & encourager l'agriculture, avoit labouré plusieurs sillons dans le champ où ce monument est érigé. Le monument est superbe, du plus beau marbre, orné de figures allégoriques, & d'une inscription que voici :

Imp. CÆS. JOSEPHO,
divi FRANCISCI & M. THERESIÆ aug.
pio filio aug.
quod is anno M. DCC. LXIX.
menſe Aug. die 19,
ad excitandam populorum industriam,
ducto per totum hoc jugerum aratro,
agriculturam humani generis nutricem
nobilitavit,
communibus ordinum Moraviæ votis
monumentum posuit
Josephus Wincelaus, princeps
à Lichtenstein.

La charrue dont le monarque s'étoit servi, avoit été enveloppée dans une étoffe de soie, & déposée entre les mains des représentans des Etats de la

Moravie, après qu'on eut gravé ſur le ſoc l'inſcription ſuivante :

Præſidente in inclyto Cæſareo
regio gubernio,
& ſupremo marchionatûs Moraviæ
capitaneo,
comite Antonio Franciſco
à Strattentach,
hic loci brunæ patrios
ſibi penates inhabitante,
die 19 circà
quintam pomeridianam
proficiſcens ad caſtra Olſchana
propè pagum Clavikowis,
JOSEPHUS II, Cæſar romanus,
hoc aratro ruri Andreæ
Truca liras araverat binas,
gubernante principe Joſepho
à Lichtenſtein
in ſuo dominio Poſowiz
in perpetuam rei memoriam:
hocce aratrum per actualem
ejuſdem dominii directorem,
Joannem Nep. Ignatium Thomam,
in proprias ſtatuum Moraviæ
manus conſignante.

Ce monument, ſi juſtement élevé à

l'empereur Joseph II, nous rappelle que dans une occasion à peu près pareille, Monseigneur le Dauphin, aujourd'hui roi de France, en mérita un semblable le 15 Juin 1768; & nous dirons avec l'auteur des Ephémérides que je copie : « Puissent les princes, dont l'Europe » attend sa félicité, lutter ainsi dans » tous les points qui peuvent concourir » à son bonheur! »

Aucun prince jusqu'à présent n'a fourni plus que Joseph II, de ces traits qui annoncent le caractere le plus heureux, & qui donnent les plus hautes espérances de ce qu'il doit faire un jour. Simple dans ses manieres, on le rencontre souvent dans les rues de Vienne, vêtu comme un simple particulier, n'ayant de garde que l'amour universel qu'on lui porte. Il observe, & soulage & réforme. Il apprend à juger, d'après la voix publique, ceux qui ne se montreroient jamais à lui personnellement que sous le masque des cours. Il apprend ce qu'on pense de lui-même. Il regarde les avis ingénus du peuple comme des especes de leçons qui peuvent rendre plus aisé l'art de gouverner ce peuple plus équi-

tablement, plus habilement, & d'une maniere plus analogue à ses dispositions. Il donne abondamment des secours à l'infortune; mais aussi économe que bienfaisant, ce qui est la suprême vertu des rois, l'infortune même n'usurpe jamais avec lui les récompenses qui ne sont dues qu'aux services réels. Il sçait que l'argent des peuples doit être employé pour l'utilité commune des peuples, & que c'est à ce grand principe que doit être subordonnée la générosité des souverains. C'est, dans un âge peu avancé, avoir déja une bien haute sagesse.

Ce prince, dans une de ces promenades où il se plaît à cacher sa grandeur, vit une jeune personne qui portoit un paquet dans son tablier, & qui paroissoit plongée dans la douleur la plus amere. Sa jeunesse & son affliction l'intéresserent; il l'aborda avec cet air d'honnêteté touchante, qui peint l'intérêt & le respect que les ames sensibles ont toujours pour l'infortune. Il lui demanda si l'on pourroit sans indiscrétion sçavoir ce qu'elle portoit. La jeune personne, dont le cœur gonflé de chagrin éprouvoit ce besoin que tous les

infortunés ont ſenti quelquefois de le répandre au dehors, ne put réſiſter long-temps aux inſtances de l'inconnu qui l'interrogeoit. Elle lui dit que le paquet qu'elle portoit renfermoit quelques hardes à ſa mere, & qu'elle alloit les vendre. Elle ajouta en pleurant que c'étoit la foible & derniere reſſource qui leur reſtoit pour ſubſiſter toutes deux; qu'elle n'auroit jamais dû s'attendre à un pareil ſort; qu'elle étoit fille & ſa mere veuve d'un officier qui avoit ſervi avec honneur & diſtinction dans les troupes de l'empereur, ſans avoir obtenu cependant les récompenſes qu'il étoit en droit d'attendre. « Il » auroit fallu, lui répondit le monar» que, préſenter un Mémoire à l'em» pereur. N'êtes-vous connue de per» ſonne qui puiſſe lui recommander vo» tre affaire? » Elle lui nomma un de ces courtiſans qui promettent & qui oublient avec la même facilité, qui depuis long-temps s'étoit chargé de la recommander, ſans avoir pu, diſoit-il, rien obtenir. L'inutilité de ſes démarches avoit même inſpiré à la jeune perſonne des idées déſavantageuſes de la générosité de l'empereur, & elle

ne les lui dissimula point. « On vous » a trompée, lui repliqua ce prince en » cachant son émotion; je suis comme » sûr que si l'empereur avoit sçu vo- » tre situation, il y auroit apporté re- » mede. Il n'est point tel qu'on vous » l'a dépeint. Je le connois, il m'aime, » & il aime encore plus la justice. Il » faut absolument avoir recours à lui. » Faites un Mémoire, venez demain » me l'apporter au château, en tel en- » droit & à telle heure. Si les choses » sont telles que vous me les avez dites, » je présenterai le Mémoire & vous- » même à l'empereur, j'appuierai votre » demande, & j'ose croire que ce ne » sera pas en vain. » La jeune personne essuyoit ses larmes, & se répandoit en protestations de reconnoissance pour le seigneur inconnu, quand il ajouta: « En attendant, il ne faut pas vendre » vos hardes. Combien comptiez-vous » en avoir? --- Six ducats, répondit- » elle. --- Permettez que je vous en » prête douze, jusqu'à ce que nous » ayons vu le succès de nos soins. »

A ces mots ils se séparerent. La jeune personne court porter à sa mere les douze ducats, les hardes, & les espé-

rances qu'un inconnu, qu'un ange de Dieu, qu'un ſeigneur de la cour, qu'un ami de l'empereur vient de lui donner. A la deſcription qu'elle fait, à la phyſionomie qu'elle peint, aux diſcours qu'elle rapporte, la mere ou quelqu'un qui étoit préſent reconnoît l'empereur. Heureux le prince qui, en pareil cas, ne peut être méconnu ! La jeune perſonne demeure alors épouvantée de la liberté avec laquelle elle a parlé à l'empereur de lui-même. Elle n'oſe plus aller le lendemain au château; ſes parens ne peuvent parvenir à l'y mener qu'après l'heure indiquée. Elle arrive enfin, comme l'empereur, impatient de la voir, donnoit des ordres pour envoyer chez elle. Elle ne peut alors méconnoître ſon ſouverain; elle s'évanouit.

Qu'avoit fait le prince pendant cet intervalle ? Il avoit pris des informations exactes auprès des premiers officiers du corps dans lequel le pere de la jeune perſonne avoit ſervi; car il avoit eu ſoin de tirer d'elle le nom de ce corps & celui de ſon pere. Il avoit trouvé ſon récit véritable, & il s'étoit aſſuré par-là que ſa bienfaiſance

ſeroit conforme à la juſtice & ne ſeroit point mal placée.

Lorſque la jeune perſonne, qu'on avoit portée dans un autre appartement, fut revenue à elle-même, l'empereur la fit entrer dans ſon cabinet avec les parens qui l'avoient accompagnée; il lui remit pour ſa mere le brevet d'une penſion égale aux appointemens dont ſon pere avoit joui, & dont la moitié étoit réverſible ſur elle, dans le cas où elle perdroit ſa mere. « Mademoiſelle, lui dit ce bon prince, je » prie madame votre mere & vous de » me pardonner le retardement qui vous » a miſes dans l'embarras. Vous êtes » convaincue qu'il étoit involontaire » de ma part; & ſi quelqu'un à l'avenir vous dit du mal de moi, je vous » demande ſeulement de prendre mon » parti. »

Depuis cet événement, ce prince, réfléchiſſant combien, malgré ſes ſoins paternels & ſes recherches, il pouvoit lui arriver d'ignorer de choſes de ce genre, ou de tout autre, dont il eſt pourtant eſſentiel qu'il ſoit inſtruit, réſolut de ſe rendre acceſſible à tous ſes

ſujets. Pour mettre tous les citoyens, de quelque rang ou de quelque condition qu'ils fuſſent, à portée de recourir eux-mêmes à ſa juſtice ou à ſa clémence, il fixa un jour par ſemaine où chacun d'eux, ſans diſtinction de rang, pourroit lui préſenter ſes requêtes ou ſes plaintes. Il défendit à tous les officiers de ſervice auprès de ſa perſonne d'écarter, ces jours-là, quiconque ſe préſenteroit pour cet effet; il déclara en même temps qu'il entendoit rendre juſtice indiſtinctement à tous les ordres de l'Etat. Une telle déclaration dut ſans doute faire frémir de crainte ces hommes puiſſans qui s'étoient ſervis de leur credit ou de leur rang pour opprimer dans le ſilence des citoyens qui n'avoient oſé ſe plaindre. Mais quelle conſolation pour ces malheureuſes victimes de la puiſſance & de la tyrannie, de voir leur maître commun prendre en main leur défenſe, & faire aſſeoir à ſes côtés ſur ſon trône la juſtice inexorable! C'eſt pour ce grand empereur la plus agréable fonction de ſa puiſſance ſouveraine. Cette ſeule & ſage inſtitution ſuffit pour prévenir une infinité d'abus, & pour faire

même que ces audiences ne soient pas très-fatigantes pour lui. On a pu avoir bien des choses à dévoiler à ce prince dans le commencement ; mais la permission qu'il a donnée de lui parler, doit faire nécessairement qu'on ait beaucoup moins à lui dire.

Citons encore un beau trait de bienfaisance de l'empereur ; nos lecteurs nous sçauront gré de notre exactitude à recueillir tous ceux qui sont parvenus à la connoissance du public. Ce grand prince alla un jour, sans y être attendu, chez un pauvre officier, pere d'une nombreuse famille. Il le trouva à table avec dix de ses enfans, & un orphelin dont il s'étoit encore chargé, malgré son indigence. L'empereur, frappé de ce spectacle, dit à l'officier : « Je sçavois que vous aviez dix » enfans, mais quel est ce onzieme ? --- » C'est, lui répondit le pere, un pau- » vre orphelin que j'ai trouvé exposé » sur la porte de ma maison. » L'empereur, attendri jusqu'aux larmes, lui dit : « Je veux que tous ces enfans soient » mes pensionnaires, & que vous con- » tinuiez de leur donner des exemples » de vertu & d'honneur ; je payerai

» pour chacun deux cents florins par an ;
» faites-vous payer dès demain, chez
» mon tréforier, du premier quartier
» de ces penfions. J'aurai foin de vo-
» tre ainé qui eft lieutenant. » Qu'un fouverain eft grand, lorfqu'il va ainfi chercher l'indigence vertueufe dans l'obfcurité, pour la récompenfer ! C'eft alors qu'il peut être regardé comme une image vivante de la Divinité, digne de l'amour & de la vénération des peuples. *

---

* Pendant que l'on imprimoit ces Annales du regne de Marie-Thérefe, les papiers publics nous ont inftruit d'un fait que nous croyons devoir y inférer. Ne pouvant le mettre à fa date précife, parce que nous avons terminé cette hiftoire à l'année 1771, il fe trouvera confervé dans ce recueil, que nous aurions bien defiré de rendre complet, en y inférant toutes ces anecdotes intéreffantes qui fervent fi bien à caractérifer ces fouverains, & dont la plûpart n'ont pas été rendues publiques. Nous regrettons de n'avoir pas eu de mémoires particuliers pour compofer cette hiftoire; elle feroit devenue plus intéreffante encore, fi nous avions pu être inftruit des actions de la vie privée de l'augufte Marie-Thérefe. La modeftie de cette princeffe n'a jamais voulu permettre que l'on écri-

1771. Dans le plan admirable de gouvernement dont Marie-Thérese a jetté

---

vît rien sur son regne. Nous espérons cependant que l'essai que nous donnons au public, engagera quelqu'un à recueillir avec exactitude les anecdotes d'un regne si intéressant pour l'humanité. Nous nous flattons même que l'idée que nous avons eue de rassembler ces traits de bienfaisance & de bonté qui caractérisent Joseph II, fera naître celle de conserver dans des mémoires faits avec soin, toutes les actions d'un prince qui fait aujourd'hui l'admiration de l'Europe entiere. Le fait dont il s'agit ici est de la nature de ceux que nous venons de raconter; c'est une réponse sage à une demande injuste, faite par ces personnes qui ne connoissent rien au-dessus de la vanité que leur inspire un grand nom. Quelques seigneurs de la cour de Vienne s'étant plaint à l'empereur de ce qu'ils ne pouvoient jouir décemment & à leur aise des promenades publiques, parce qu'elles fourmilloient de petite noblesse & de peuple, ils supplierent sa majesté impériale de faire fermer le *prater*, & d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'à des personnes de leur qualité. L'empereur, surpris de leur demande, leur répondit: « Si je ne voulois voir » que mes égaux, il faudroit que je m'enferr» masse dans les caveaux des capucins, où » reposent les cendres de mes ancêtres. J'aime » les hommes, sans distinction; & je pré-

les fondemens, & qu'elle perfectionne tous les jours, tout ce qui a un rap-

---

» fere ceux qui ont de la vertu & des ta-
» lens, à ceux dont tout le mérite est de comp-
» ter des princes parmi leurs aïeux. « Cette réponse admirable, & qui porte le caractere de la philosophie la plus sublime, dut atterrer ces ames superbes qui regardent le peuple comme un esclave dont la destinée est de les servir. Quelle différence trouvent-ils donc entre un homme & un homme? Se sont-ils mis eux-mêmes à leur place? L'Etre suprême, qui donne en même temps un fils au laboureur & un héritier à ce grand seigneur, ne pouvoit-il donc pas, par un léger changement, faire naître Basile sous la pourpre, & le nouveau duc sous le chaume? Basile, quoique pauvre comme ses peres, sera un homme juste, bienfaisant, équitable, bon pere, bon mari; cet autre enfant sera peut-être, comme ses parens, un homme injuste, dur envers ses inférieurs, ne pensant qu'à lui-même, faisant des dettes, ne s'occupant que de ses chevaux & de ses chiens. Quel sera le plus utile à la société? quel sera le plus estimable aux yeux du véritable sage? Basile, couvert des habits simples de la médiocrité, peut-être même de l'infortune & de la pauvreté, mais honnête homme, l'emportera toujours sur l'autre, quoique couvert de dorure, & suivi de valets aussi insolens que lui. « Oui, aimer les hommes sans dis-

port direct ou indirect aux vues de cette grande légiflatrice, attire l'attention de Jofeph II. Les plus petits détails ne lui échappent point, il ne les regarde pas comme au-deffous de lui. Lorfque les objets par eux-mêmes font petits, il fçait les relever par la maniere dont il les envifage, & par les foins qu'il daigne y apporter. Voici un fait qui en eft une preuve authentique. Ce prince, ayant fait en perfonne la vifite des couvens de filles de fa capitale & de quelques autres endroits, & s'étant fait rendre compte des occupations des religieufes, jugea à propos d'envoyer dans les maifons où l'on ne s'occupe ni à élever de jeunes filles, ni à fervir les malades, une grande quantité de piéces de toile dont les religieufes feroient tenues de faire des chemifes pour les foldats. L'empereur fçut ainfi rendre utiles à la patrie une quantité prodigieufe de perfonnes que l'Etat

---

» tinction, & préférer ceux qui ont de la vertu
» & des talens, à ceux qui n'ont d'autre mérite
» que les titres de leurs aïeux, » c'eft la vertu qui diftingua toujours les grands rois, c'eft la maxime qui rendit toujours les peuples heureux.

nourrissoit sans qu'elles lui rendissent aucuns services. Dans un Etat, personne ne doit exister uniquement pour soi-même ; la société est un corps dont les membres qui ne lui sont pas utiles lui sont toujours à charge ; & pour que tout y soit dans l'ordre, il faut que tous les individus servent au bien commun.

Il existoit dans les Etats héréditaires un abus qui fixa l'attention de l'impératrice-reine. Des gens de main-morte profitoient encore du pouvoir que leur donnoient les saintes fonctions de leur ministere sur leurs pénitens prêts à mourir ; ils trouvoient moyen de se faire léguer des sommes considérables, des maisons, des terres & d'autres immeubles. Ces moyens séducteurs ont été autrefois portés à un tel excès, que plus d'un tiers de la haute & de la basse Autriche appartient aujourd'hui à des ordres monastiques. Marie-Thérese pensa qu'il étoit essentiel d'empêcher les familles d'être injustement frustrées des propriétés qu'elles ont droit de prétendre, en vertu des liens naturels qui les attachent à leurs parens. Cette princesse, qui unit à la piété la plus tendre

& au zele le plus ardent pour la religion, une ame courageuse dégagée de tous les préjugés qui, en affoiblissant sa gloire, pourroient nuire à ses peuples, ordonna que, dans la suite, aucune personne consacrée aux autels, de quelque rang & de quelque qualité qu'elle fût, ne pût jamais être présente quand un testateur dicteroit ses dernieres volontés, ni même que ces personnes pussent y influer directement ou indirectement, soit par leurs conseils ou par leurs insinuations, parce que, dit-elle, *la puissance spirituelle ne doit avoir rien de commun avec la puissance temporelle.* Nous ferions de ces simples Annales un volume immense, si nous rapportions toutes les loix établies par cette sage législatrice. Nous nous sommes contentés de parler de celles qui pouvoient donner à nos lecteurs une connoissance plus particuliere de l'ame bienfaisante de cette princesse, de son génie, & de ses vues.

Après tout ce que contiennent ces Annales, & tout ce que l'on y a vu des bienfaits qu'ont reçus d'elle ses sujets, de ceux que leur promettent ses lumieres, l'expérience de trente-quatre

ans du regne le plus glorieux, & sa bienfaisance inépuisable; on ne doit pas être étonné que tous ses enfans, même les plus jeunes, s'empressent à marcher sur ses traces, & à mériter de leurs peuples le tendre amour que ceux de Marie-Thérese ont pour cette auguste souveraine. L'archiduc Léopold, grand-duc de Toscane, a déja mérité d'être placé au rang des plus grands souverains par une quantité de loix sages, & par les dépenses considérables que son altesse royale a faites toutes relatives au bien de ses sujets. Les travaux que ce prince a entrepris pour dessécher, rendre habitable & propre à être cultivé, le pays marécageux appellé *la Maremma de Sienne* *, rendront son nom éternellement cher & respectable à ses peuples. Depuis une longue suite d'années, ce pays étoit presque entiérement désert; cette entreprise, digne des plus grands éloges, a rendu à l'agriculture un terrain considérable qu'il a fallu, pour ainsi dire, conquérir sur

* Voyez le tome I des Ephémérides du Citoyen, année 1771, où l'on a donné le détail de cette entreprise, si digne d'être connue.

les eaux qui s'en étoient emparées. Le souverain a fait toutes les avances nécessaires, & cet immortel ouvrage a été achevé sans avoir fait contribuer personne à la dépense qu'il exigeoit.

Dans le temps que toute l'Europe souffroit de la cherté des grains, la sagesse du grand-duc étoit récompensée, en ce que la Toscane étoit le seul pays qui jouît de l'abondance & d'un prix modéré, par l'effet combiné des importations & des exportations, par les encouragemens que la culture avoit reçus, & par la confiance universelle.

Toutes les taxes d'entrée sur les denrées nécessaires à la vie, avoient été supprimées par le grand-duc ; & ce prince avoit déja aboli toutes les impositions sur la vente & l'achat des bestiaux.

Les jours de ce prince sont ainsi marqués par des bienfaits qui, enrichissant son pays, augmentent son autorité, sa puissance & ses revenus.

L'archiduc Ferdinand, depuis qu'il est gouverneur de la Lombardie Autrichienne, remplit les hautes espérances que l'on avoit conçues de son administration. Ce jeune prince, qui s'est

appliqué aux ſciences utiles, dès l'âge le plus tendre, avec une ardeur bien rare dans ſes pareils, y a fait les progrès les plus rapides. Il a toujours eu un goût paſſionné pour la lecture; mais ſon livre favori étoit le *Télémaque*, qu'il ſçavoit preſque par cœur. On peut juger par ce choix de la trempe de ſon ame, & de la bonté de ſon caractere. Auſſi, lorſqu'il étoit encore à Vienne, regardoit-il comme un bonheur les occaſions de rendre des ſervices; & il en a rendu à quantité de perſonnes de toutes ſortes d'états. Avec une mere telle que Marie-Thérefe, ce prince pouvoit exercer ſa bienfaiſance, il n'étoit jamais refuſé. Le dernier trait qui marqua ſon départ de Vienne, en devenant public malgré lui, rendit plus vifs les regrets unanimes des habitans de cette capitale.

Pendant les différentes fêtes qui furent données à cette occaſion *, on lui montra, en préſence de l'impératrice-reine, les deſſins d'une illumination ſuperbe qu'on avoit réſolu de faire

* Ephémérides du Citoyen.

à Schonbrun l'avant-veille de ſon départ, & qui auroit coûté beaucoup. Le jeune prince conſidéra ces deſſins attentivement, parut rêveur, ſoupira, & quelques larmes s'échapperent de ſes yeux. L'impératrice, étonnée & inquiete de cet attendriſſement, lui en demanda vivement la cauſe. « Ma mere, » lui dit-il, voilà aſſez de fêtes qu'on » me donne : encore une illumination ? » Cela coûtera tant ! & c'eſt un plaiſir » ſi peu durable, ſi même c'en eſt un ! » La cherté des grains & les malheurs » des temps ont réduit quantité de fa» milles honnêtes dans la derniere mi» ſere : on pourroit employer l'argent » que cette illumination coûteroit, à » ſoulager les plus indigentes. » L'impératrice embraſſa tendrement ſon cher fils, mêla ſes larmes aux ſiennes, & lui fit remettre une ſomme conſidérable. Tout le jour fut employé à la diſtribuer dans le plus grand ſecret ; & le lendemain, il parut devant l'impératrice-reine la joie peinte ſur ſon viſage, l'embraſſa, & lui dit, avec l'enthouſiaſme d'une belle ame tranſportée du plaiſir d'avoir fait une bonne action : « Ah ! ma mere, quelle fête ! »

Depuis

Depuis que ce jeune prince eſt arrivé à Milan, ſa ſimplicité noble, ſa modeſtie, ſa bonté, ſa politeſſe attentive & vraie, en un mot, toute ſa conduite lui concilie & lui attache généralement tous les cœurs. Il n'accepta le don gratuit de douze cents mille livres que la province voulut lui faire à l'occaſion de ſon mariage avec la princeſſe de Modene, que dans l'intention de l'employer à des travaux vraiment utiles, tels que des chemins & des canaux qui, en facilitant le commerce des denrées, devoient contribuer à l'accroiſſement des richeſſes.

Le préſent que l'archiduc fit aux Milanois à ſon arrivée, n'étoit pas moins avantageux pour la province, ni moins conſolant pour l'humanité. Ce fut l'acte de l'abolition du tribunal de l'inquiſition. Il eſt vrai que depuis que l'impératrice regne, ce tribunal redoutable n'avoit plus qu'une ombre de ſon ancienne autorité; mais il n'en étoit pas moins pour le Milanez, ce que le Véſuve eſt pour les Napolitains, qui en craignent avec raiſon les funeſtes effets, quand même l'exploſion ne ſe fait pas entendre.

Dès le commencement de son administration, ce prince inspira la plus grande confiance, par la déclaration qu'il fit publier sur la maniere dont il vouloit que la justice fût administrée dans son gouvernement. Il réforma une loi qui se sentoit encore de la barbarie des temps de troubles auxquels l'Italie a été en proie, & qui privoit de la succession de ses parens toute femme mariée hors de sa province ou de la ville de sa naissance. Imitant le bel exemple que l'empereur avoit donné l'année précédente, il déclara que le mercredi de chaque semaine, il donneroit une audience publique à tous ceux qui auroient quelque grace à lui demander. Mais ce qui rendit ces audiences plus remarquables encore, c'étoit l'heure qu'il avoit désignée. Elles devoient commencer l'hiver à six heures & demie du matin, & l'été peu après le lever du soleil. Si nous trouvions, dans l'histoire des temps plus reculés, un trait pareil à celui-ci, nous aurions peine à le croire. Un grand prince, à l'âge de dix-sept ans, nouvellement marié, se lever avant le jour, pendant la saison la plus rigoureuse,

pour écouter les plaintes des citoyens dont le ſort lui eſt confié ! Voilà certainement une conduite dont il y a peu d'exemples, une des plus belles actions dont un jeune ſouverain puiſſe être capable, & celle qui doit être le préſage le plus aſſuré du bonheur conſtant que le Milanez attend de ſes ſoins.

En donnant de juſtes éloges à la bienfaiſance des enfans de l'impératrice-reine, nous ne croyons pas nous être écartés de notre ſujet ; ce ſont-là les fruits précieux de l'éducation que cette princeſſe leur a donnée : puiſſent de ſi beaux exemples produire leur effet ! L'éloge le plus magnifique à donner aux vertus ſublimes, eſt de les imiter. Nous avons encore un beau trait de l'empereur Joſeph II à conſacrer dans ces Annales, & c'eſt par celui-là que nous les terminerons. On ſe ſouvient encore qu'en 1771 une diſette affreuſe, ſuite de la guerre qui dévaſtoit la Pologne, ſe fit ſentir dans preſque toute l'Allemagne. La Bohême fut un des Etats les plus affligés. On y vit des ſéditions, des vols, des meurtres, en un mot, toutes les horreurs que la famine entraîne toujours après elle. Vers la fin du

mois de Mai, l'on manqua abſolument de pain pendant deux jours. La populace courut les rues en demandant du pain, & maltraita même pluſieurs perſonnes qu'elle accuſoit d'être les auteurs de la miſere publique. On peut juger de l'impreſſion que ces calamités durent faire ſur l'ame ſenſible de Marie-Thérefe & de ſon vertueux fils.

L'empereur, voulant abſolument connoître par lui-même * d'où provenoient tant de maux dont le récit l'affligeoit chaque jour, part de Vienne dans une ſimple caleche, avec une ſuite ſi peu nombreuſe, que la plûpart des gens titrés de l'Europe, & même que des financiers auroient eu l'orgueil d'en rougir il y a trente ans. Dans cette ſimplicité où il paroît ſi grand, puiſqu'il ne l'aime que pour éviter d'être à charge à ſes peuples, & pour être plus en état de les ſecourir, il parcourt toutes les provinces de la Bohême. Quel ſpectacle s'offre à ſes yeux! quels ſentimens s'élevent dans ſon cœur! Il voit partout des campagnes dévaſtées, & des

* Ephémérides du Citoyen.

villages entiers d'efclaves périffant par la faim, ou par des maladies aiguës. Ces images terribles le touchent, mais ne l'effrayent pas. Il queftionne, il interroge tous ceux qui peuvent lui donner des lumieres; fouvent même il fe dérobe au petit nombre de fideles ferviteurs qui l'accompagnent, pour aller difcourir avec de fimples payfans. C'eft dans ces converfations naïves qu'il apprend des vérités qu'on voudroit en vain lui cacher. Il fçait que des hommes puiffans traitent encore avec inhumanité d'autres hommes, & il fe promet d'abolir à fon retour l'efclavage dans tous fes Etats. On lui prouve que les exacteurs des impôts arrachent jufqu'à la derniere gerbe du cultivateur affamé; & il fait arrêter les plus coupables, pour les punir de leurs forfaits. Mais c'eft peu pour lui d'apprendre d'où viennent tant de maux, s'il ne les foulage. Le mal étoit preffant, auffi le remede fut-il très-prompt. Il écrit à Marie-Thérefe le trifte état où il a trouvé la Bohême. Auffi-tôt l'impératrice-reine donne les ordres les plus précis, & l'on fait paffer dans ce pays des grains & des farines. Bientôt la

route de Vienne à Prague est couverte de charriots chargés de ces denrées, & les choses commencent à reprendre leur cours naturel. L'empereur, de son côté, répand d'une main libérale ses bienfaits sur tous les malades ; on avance des semences aux cultivateurs ; une route & des canaux sont ouverts pour procurer des secours aux plus indigens. Deux millions & demi de nos livres, sagement employés, suffisent cependant aux besoins les plus pressans, la misere diminue, les maladies s'appaisent, la mort semble fuir devant lui.

Voilà exactement ce que fit l'empereur pendant son séjour en Bohême. Ce que toute l'Europe connoît de sa douceur, de son affabilité, de sa bienfaisance & de la bonté qui le fait adorer de ses peuples, attestera la vérité de ce récit. Pendant tout le séjour que ce prince fit à Prague, il ne voulut pas aller une seule fois au spectacle. « J'ai trop d'affaires pour perdre mon » temps à m'amuser, » répondit Joseph II à ceux qui l'y invitoient. Il admettoit à sa table les capitaines, même les syndics des Cercles, quand il ap-

prenoit qu'ils remplissoient dignement leurs devoirs, & qu'ils étoient généralement aimés de leurs inférieurs. Des avantages plus grands encore furent les suites heureuses de ce voyage, & des opérations que l'empereur y avoit faites. Depuis long-temps les Juifs avoient la plûpart des impôts à ferme. Cette nation s'est extrêmement multipliée en Allemagne; & ce sont des Juifs qui sont ordinairement fermiers, régisseurs, commissaires & banquiers de la plûpart des souverains. Ces fermiers avoient vexé de toute maniere les sujets de l'impératrice-reine, & ces excès étoient portés à leur comble, quand l'empereur arriva en Bohême. Il les examina, en eut horreur, fit arrêter les coupables, & en rendit compte à l'impératrice-reine. Cette généreuse princesse, qui n'a d'autre passion que d'assurer le bonheur de ses peuples, les délivra sur le champ de leurs persécuteurs. Elle ordonna que dans la suite tous les impôts établis sur les consommations dans ses Etats seroient mis en régie, jamais en ferme, & qu'aucun Juif n'y seroit employé.

Après ces opérations, l'impératrice-

reine nomma une commission pour examiner le cours des rivieres qui se trouvent en Autriche & en Bohême, afin de prendre des mesures pour rendre navigables toutes celles qui se jettent dans le Danube & dans l'Elbe. L'objet de cette opération étoit d'établir des magasins dans les positions qui paroîtroient les plus commodes, tant pour rassembler les vivres à moins de frais, que pour en faire le versement par eau, dans les parties des provinces héréditaires qui en auroient besoin dans de pareilles circonstances. Un sage législateur ne se contente pas de remédier aux maux présens, l'expérience lui fait prévoir ce qui peut arriver, & la prudence lui dicte ce qu'il doit faire. Plus un monarque est laborieux, plus il trouve à s'occuper, lorsqu'il veut remplir toutes les obligations qu'impose le trône.

Joseph II, pendant ce voyage dont la mémoire sera immortelle, se trouvoit logé dans une auberge de village; car ce prince évite toujours de s'arrêter dans les châteaux, crainte de causer de la dépense ou d'incommoder le maître. Une foule de gentilshommes

ou d'autres citoyens qui reclamoient sa justice, vinrent, soit pour lui rendre hommage, soit pour lui présenter des requêtes. Il en retint un si grand nombre à dîner, qu'on se crut obligé de lui représenter qu'il n'y avoit pas assez d'argenterie pour traiter tant de monde : « Qu'importe, répondit-il ? » on trouvera ici suffisamment d'étain ; » ces messieurs voudront bien excuser » un voyageur. » Je terminerai par ce beau trait les Annales de Marie-Thérese, & le tableau abrégé des premieres années du regne de l'auguste souverain qui porte aujourd'hui la couronne impériale. Je desire qu'une main plus habile recueille avec soin les anecdotes d'un regne qui est déja l'un des plus glorieux que nous offre l'histoire d'Allemagne.

Celui de Marie-Thérese en prépare la splendeur, & Joseph II n'aura plus qu'à suivre les traces de son auguste mere. Puissent ces deux souverains si chers à l'Allemagne, faire ensemble long-temps son bonheur, & donner aux autres monarques de l'Europe l'exemple d'une reine qui met toute sa gloire dans la félicité de ses sujets, &

d'un jeune empereur qui fait consister la sienne à imiter sa respectable mere, & dont l'unique plaisir est de remplir les devoirs qu'impose le trône ! Après bien des années employées au travail le plus assidu, l'impératrice-reine jouit aujourd'hui du fruit de ses peines. Elle voit à leur perfection tous ces établissemens dont sa sagesse a posé les fondemens, & dont sa bienfaisance avoit prévu l'utilité. La religion respectée, & regardée comme le plus ferme soutien des empires ; la discipline la plus exacte rétablie dans les troupes ; un ordre militaire * institué pour récompenser la valeur, & exciter la noble émulation ; un autre ** rétabli dans les mêmes vues ; des écoles *** pour l'éducation gratuite de la jeune noblesse indigente, confiées à des hommes de mérite, & surveillées par elle-

* L'ordre de Marie-Thérese.

** L'ordre de Saint-Etienne de Hongrie.

*** Entre plusieurs autres établissemens de ce genre, le college Thérésien, où sa majesté impériale & royale assiste souvent aux exercices des jeunes éleves, & juge elle-même de leurs progrès.

même; des honneurs accordés aux sçavans & aux artistes célebres; des monumens qui immortaliseront les hommes qui mériterent cette distinction de la part de cette souveraine; toutes les branches du gouvernement portées à un degré de perfection qui maintient tous les Etats dans la position qui leur convient; des loix, des ordonnances sages qui assurent pour l'avenir l'état actuel des choses; le commerce florissant dans des provinces qui n'étoient autrefois que guerrieres; des manufactures poussées déja à un point de perfection qui étonneroit, si l'on ne sçavoit pas que Marie-Thérese les honore elle-même de ses regards, & excite l'émulation parmi les ouvriers par les récompenses qu'elle accorde à leur activité; l'agriculture encouragée par tous les réglemens qui peuvent assurer au cultivateur la protection la plus marquée; les finances ménagées avec cette économie qui, sans rien diminuer de l'éclat du trône, les fait refluer à propos par des dépenses bien entendues, & qui tendent à l'utilité publique; la justice rendue à tous les sujets, sans distinction de rang ni de fortune; enfin,

pour l'aider dans une administration aussi pénible, des ministres dont le choix a toujours fait honneur à ses connoissances profondes : tels sont les fondemens de la gloire dont jouit Marie-Thérese ; & cette gloire appartient à elle seule. Toujours à la tête de son conseil, elle y porte ce génie vaste qui embrasse avec facilité les plus grands projets, & qui sçait employer les moyens de les exécuter. Heûreuse de la félicité de ses peuples, heureuse de la gloire dont jouissent ses augustes enfans placés sur les premiers trônes de l'Europe, Marie-Thérese sera dans l'histoire des grands rois & des monarques bienfaisans, le plus rare & le plus beau modele qu'auront à imiter les souverains. La postérité placera son nom auguste à côté de ceux des rois bienfaiteurs du genre humain, auxquels elle a voulu ressembler. Ce nom si cher aujourd'hui, ne sera jamais prononcé qu'avec le sentiment de l'amour & de la reconnoissance. Tel sera le prix des travaux du regne glorieux de cette impératrice, & de ses grandes vertus ; c'est le seul bien que puissent ambitionner les souverains.

LOIS, MŒURS ET USAGES DES GERMAINS.*

REMONTONS à ces anciens peuples qui occuperent autrefois l'Allemagne, & qui porterent si long-temps le nom de *Germains*. Prenons une idée du gouvernement & des mœurs de cette nation guerriere, avant que de nous instruire des lois & des usages de leurs successeurs. Rien n'est plus propre à instruire, que ce contraste piquant de nos usages & de ceux des anciens.

GOUVERNEMENT des Germains. Cette nation, qui ne respiroit que la guerre, l'indépendance & la liberté, avoit un gouvernement conforme à ce goût dominant. Chez eux tout étoit électif. Ils se choisissoient des rois entre les plus nobles, & des généraux entre les plus vaillans. Divisés en plusieurs cantons, ils n'étoient point soumis à un seul chef; mais chaque canton obéissoit à ses magistrats, auxquels ils donnoient le nom de rois. En temps de guerre, tous les cantons se réunis-

ſoient, & ſe choiſiſſoient un général.

Dans les affaires civiles, ſi l'on peut donner ce nom aux affaires de ces anciens peuples, l'autorité de ces rois ou premiers magiſtrats étoit bien reſtreinte. Tout ſe décidoit à la pluralité des ſuffrages. Les grandes affaires étoient portées au conſeil de la nation. Un conſeil composé des principaux d'entr'eux, décidoit celles de moindre conſéquence.

Les aſſemblées générales étoient fixées & ſe tenoient aux nouvelles & pleines lunes, à moins qu'il ne ſe rencontrât quelques grands obſtacles. Vous avez dû remarquer avec quelle exactitude les Grecs & les Romains ſe rendoient aux aſſemblées de leurs nations; vous verrez ici tout le contraire. Les Germains, ennemis de toute contrainte, & peut-être lents par caractere, ne ſe preſſoient point de ſe trouver au rendez-vous. On étoit quelquefois deux ou trois jours à attendre les traîneurs. Au bout de ce temps, lorſque la multitude ſe trouvoit aſſez nombreuſe, tous prenoient place, armés ſuivant leur uſage. Les prêtres faiſoient faire ſilence. Alors le chef du canton, ou quel-

qu'un de ceux qui avoient de la naissance, de l'âge, de la bravoure ou de l'éloquence, prenoit la parole, non pour donner la loi, mais pour inspirer le conseil qu'il jugeoit le meilleur. Si l'avis étoit adopté, tous témoignoient leur satisfaction en agitant leurs javelines; si au contraire il ne plaisoit point, il s'élevoit dans l'assemblée un murmure général d'improbation.

C'étoit dans ces assemblées générales que l'on nommoit les chefs destinés à rendre la justice dans chaque canton. Chacun de ces chefs avoit cent assesseurs, choisis parmi le peuple pour former son conseil. C'étoit aussi à ce tribunal suprême que se jugeoient les affaires criminelles.

Supplices. Les Germains infligeoient des peines différentes, suivant la différence des crimes. Les crimes qui attaquoient la nation entiere étoient sévérement punis. Ceux qui ne regardoient que les particuliers ne l'étoient pas avec tant de rigueur. Le coupable, même dans le cas de meurtre, en étoit quitte pour un certain nombre de chevaux ou de bestiaux, qui

varioit ſuivant la grandeur de l'offenſe. Cette eſpece d'amende ſe partageoit entre le roi & la cité d'une part, & de l'autre l'offenſé, ou ceux qui pourſuivoient la vengeance de ſa mort.

Ils étoient moins indulgens pour les crimes commis contre la ſociété. Ils pendoient à des arbres les traîtres à la patrie & les déſerteurs. Ils traînoient ſous la claie & étouffoient dans des mares bourbeuſes les lâches, ceux qui avoient fui dans les combats, & ceux qui s'étoient deshonorés par l'impudicité. Cette grande différence dans les peines infligées aux coupables, venoit ſans doute d'un amour violent pour la patrie & pour le bonheur commun; car, d'après ce principe, il falloit que chacun préférât le bien général & la ſûreté publique à ſes propres intérêts.

RELIGION. Un culte informe & groſſier étoit toute la religion des Germains. Ils reconnoiſſoient pour leurs dieux le ſoleil, le feu, la lune. Ils n'avoient point de temples, & les cérémonies de la religion ſe pratiquoient dans les endroits les plus ſombres de leurs forêts. Le ſilence & l'ombre des

bois les pénétroient d'une frayeur religieuse, qui augmentoit leur respect pour les divinités qu'ils adoroient.

Ils avoient encore quelques dieux particuliers, tels que Mercure & Mars, & des héros divinisés, comme Hercule. Mercure étoit le plus grand de leurs dieux, & dans certaines fêtes ils lui immoloient des victimes humaines. Ils n'offroient à Mars & à Hercule que le sang des animaux. Comme les Grecs & les Romains, ils regardoient Hercule comme le dieu de la bravoure, & chantoient ses louanges lorsqu'ils alloient aux combats.

DIVINATION. Les augures & le sort faisoient partie de la religion de ces peuples, & leur crédulité à cet égard est une nouvelle preuve de leur simplicité. Leur maniere de consulter le sort étoit simple. On coupoit en plusieurs morceaux une baguette d'arbre fruitier; après les avoir distingués par quelques marques, on les jetoit pêle-mêle sur une étoffe blanche. Alors le prêtre de la cité, s'il s'agissoit d'affaires publiques, le pere de famille, s'il étoit question d'intérêts particu-

liers, ayant fait une priere aux dieux, & regardant le ciel, levoit trois fois chaque morceau l'un après l'autre ; &, suivant l'ordre où s'étoient présentées les différentes marques, il en donnoit l'explication. Si la réponse n'étoit pas favorable, de tout le jour on ne consultoit point le sort. Si elle étoit conforme à leurs desirs, ils vouloient qu'elle fût confirmée par les auspices. Comme les Romains, ils consultoient le chant, le cri & le vol des oiseaux.

Ils avoient une espece de divination qui leur étoit propre. On nourrissoit dans les bois sacrés, aux dépens du public, des chevaux blancs, qui n'étoient employés à aucun travail pour le service des hommes. Lorsqu'on vouloit consulter par eux les ordres de la divinité, on les atteloit à un char sacré ; le prêtre avec le roi, ou chef du canton, les observoient dans leur marche, & interprétoient comme des signes de la volonté des dieux, les frémissemens & les hennissemens de ces animaux. C'étoit-là de tous les auspices le plus respecté & le plus autorisé par la crédulité du peuple & des grands. Ces chevaux passoient pour les confidens des

dieux, & les prêtres n'étoient regardés que comme les miniſtres de ces mêmes dieux.

Lorſqu'il s'agiſſoit d'entreprendre quelque guerre importante, ils tâchoient de faire quelque priſonnier de la nation qu'ils vouloient attaquer. Ils l'obligeoient enſuite à combattre contre quelqu'un des leurs, les deux champions étant armés chacun à la maniere de ſon pays. Le ſuccès de ce combat ſingulier étoit regardé comme un préſage de l'événement général de la guerre.

PROPHÉTESSES des Germains. Aucun peuple n'eut une plus haute idée des femmes. Ils étoient perſuadés qu'elles avoient quelque choſe de ſacré, de divin, de propre à les rendre les interpretes des dieux. Ils croyoient facilement aux prédictions de ces prétendues prophéteſſes; &, s'il arrivoit que l'événement ſe trouvât conforme à leurs réponſes, ils alloient juſqu'à les honorer comme des divinités.

ART MILITAIRE. Les Germains aimoient la guerre, non pas comme

les Romains, dans les premiers temps de la république, pour acquérir des richesses; ils ne les connoissoient point. Ce n'étoit point aussi par le desir de se former une vaste domination, puisqu'ils faisoient consister leur gloire à être environnés de vastes solitudes qui les mettoient à l'abri des incursions des autres peuples. L'attrait de la gloire, & le besoin de mouvement & d'action; c'étoit par-là que la guerre leur plaisoit.

Les Gaulois, leurs voisins, avoient le même goût pour les armes; &, dans les commencemens, ces peuples avoient eu la supériorité sur les Germains, puisqu'ils avoient conquis différentes contrées. Mais dans la suite, les Gaulois, amollis par leur commerce avec les Romains, par les richesses & par les délices, perdirent leurs avantages sur les Germains, en qui une vie dure, pauvre & laborieuse entretenoit la force des corps & la fierté de courage. Ils firent des conquêtes sur la rive gauche du Rhin, sans cependant pénétrer dans la Gaule, sur les frontières de laquelle ils furent toujours arrêtés par les armes des Romains. Ils

occuperent tout le pays depuis Bâle jusqu'à l'embouchure du Rhin.

S'il ne se présentoit pas d'occasion de faire la guerre, la jeunesse, souffrant impatiemment le repos, se tenoit en haleine par des courses sur les voisins. Ils regardoient ces excursions hors des confins de leur propre territoire, comme un moyen honorable d'occuper la jeunesse, & de bannir l'indolence & l'inaction.

Ennemis de toute espece de travail, ils regardoient l'agriculture comme une occupation ignoble, dont la nécessité faisoit seule tout le prix. Ils regardoient comme honteux de se procurer par le travail, ce qu'ils pouvoient conquérir l'épée à la main. Ainsi, par une bizarrerie étonnante, ces mêmes hommes si ennemis de la paix, se livroient à une oisiveté honteuse dès qu'ils n'avoient point de guerre. Boire, manger & dormir, c'étoit-là toute leur occupation. Les soins du ménage & tout ce qui y avoit rapport étoient abandonnés aux femmes, aux vieillards, & à tout ce qu'il y avoit de plus foible dans la nation.

Lorsqu'un Germain avoit une fois

reçu les armes, il ne les quittoit plus. En temps de paix comme en temps de guerre, dans les délibérations publiques comme dans les affaires particulieres, tous étoient toujours armés. Lorſqu'on armoit pour la premiere fois un jeune homme, c'étoit en cérémonie & du conſentement de tout le canton.

Dans une aſſemblée générale, quelqu'un des chefs, quelquefois le pere ou un proche parent, préſentoit le jeune homme; &, du conſentement des aſſiſtans, il lui donnoit le bouclier & la lance. Cette cérémonie répondoit à ce que les Romains pratiquoient pour la robe virile; elle étoit le premier degré par lequel un jeune homme entroit dans la carriere de l'honneur. Juſque-là il avoit appartenu à ſa famille; mais alors il devenoit membre de l'Etat.

De grands ſervices rendus à la patrie donnoient un rang diſtingué parmi les concitoyens. Ceux qui étoient recommandables, ſoit par eux-memes, ſoit par leurs ancêtres, tenoient dès leurs premieres années le rang de chefs & de princes dans le canton où ils étoient nés. Les autres jeunes gens s'attachoient à quelque brave & illuſtre guerrier,

& lui formoient un cortege. Ce cortege étoit une troupe militaire, dans laquelle le chef donnoit les grades selon l'estime qu'il faisoit de chacun. C'étoit-là leur gloire & leur plus ferme appui. Il eût été honteux au chef de se laisser surpasser en valeur par ses ennemis ; mais il n'auroit pas été moins honteux pour ceux qui composoient son cortege, de ne pas égaler leur chef en bravoure. Il combattoit pour l'honneur de la victoire, & ses soldats combattoient pour la lui procurer.

Tous ces jeunes guerriers vivoient aux dépens de celui à qui ils étoient attachés ; ils trouvoient chez lui une table sans délicatesse, mais toujours abondamment servie. Outre cette dépense, ce chef étoit obligé de récompenser la bravoure de ces jeunes gens. Pour cela, il n'avoit d'autre ressource que la guerre & le pillage, & les contributions volontaires des peuples de son canton. C'étoient des présens de bestiaux & de grains. Son mérite & sa réputation lui procuroient quelquefois des présens honorables de la part des nations voisines, tels que des chevaux de bataille, de grandes & belles

armures, des harnois & des ornemens militaires, qu'il distribuoit ensuite à ceux de sa troupe qui s'étoient le plus distingués.

Les Germains dans les combats ne pouvoient compter que sur leur bravoure; du reste, ils n'avoient aucune discipline dans leurs armées. Les généraux n'avoient le droit d'infliger aucuns châtimens, les prêtres seuls avoient ce privilege; encore falloit-il qu'ils ne présentassent point le châtiment comme un supplice, ni qu'ils parussent agir par l'ordre du général. Infiniment jaloux de leur liberté, les Germains ne vouloient obéir qu'à leurs dieux. Pour punir un coupable, les prêtres étoient obligés de s'autoriser d'une prétendue inspiration divine, & de prétexter les ordres du dieu de la guerre.

Les armées n'étoient point commandées par des officiers généraux, qui distribuassent les différens corps suivant les besoins du service; ces corps même étoient formés d'une maniere qui devoit être contraire au service. Tous ceux d'une même famille, d'une même parenté, s'assembloient en compagnies, en escadrons, en bataillons; ces associations

ciations formoient autant de corps à part, dont les intérêts étoient partagés, & dont les efforts pouvoient se nuire mutuellement ; chaque chef de bande ayant une autorité qui ne tiroit point sa source de celle du général.

Leurs femmes & leurs enfans les accompagnoient dans les combats. Les cris & les pleurs de ces témoins qui leur étoient si chers, les soutenoient dans les périls. Au sortir de la mêlée, ils alloient présenter à leurs épouses, à leurs meres, les blessures qu'ils avoient reçues, & celles-ci ne craignoient point de les compter & de les panser. Quelquefois elles leur portoient des rafraîchissemens durant le combat, & ranimoient leur courage, en leur présentant l'idée de la captivité à laquelle elles alloient être exposées. Tout cela pouvoit faire de généreux combattans ; mais non des armées bien disciplinées.

ARMURE des Germains. Leur armure étoit simple ; peu d'entr'eux avoient des épées ou de longues piques ; ils ne se servoient ordinairement que de javelines. Le fer en étoit court & étroit ; & elles avoient deux usages : ils les lan-

çoient au loin, & ils les employoient aussi à combattre de près. La cavalerie n'avoit point d'autre arme offensive. Les fantassins y joignoient des traits, qu'ils poussoient avec roideur à une distance prodigieuse. Pour armes défensives, ils ne connoissoient gueres que le bouclier; l'usage du casque & de la cuirasse étoit très-rare parmi eux. *Ils* combattoient la plûpart à demi nus, *ou* couverts seulement d'une légere casaque. Leurs enseignes étoient des images de bêtes, consacrées dans leurs bois, d'où ils les tiroient pour aller au combat.

CAVALERIE des Germains. Un exercice continuel rendoit leurs chevaux propres à soutenir la fatigue. Ils ne savoient que les pousser en avant ou leur faire prendre un tour à droite, de façon que, se suivant tous les uns les autres, ils se rangeoient en cercle. Ils les montoient à cru, & jugeoient l'usage des selles si mou, si lâche, si honteux, qu'ils méprisoient souverainement les cavaliers qui s'en servoient, & ne craignoient point de les attaquer, quelque supérieurs en nombre qu'ils les

trouvassent. Dans les combats ils mettoient souvent pied à terre, s'éloignant de leurs chevaux, accoutumés à rester en place; ils les reprenoient au besoin. Leur infanterie faisoit la principale force de leurs armées, c'est pourquoi ils mêloient toujours des gens de pied parmi leur cavalerie.

La musique militaire anime nos guerriers; les Germains échauffoient le courage des leurs par des chansons qui faisoient l'éloge de leurs anciens héros. Ces chants leur servoient aussi de présage pour le succès du combat. Suivant la grandeur & la nature du son qui résultoit du mélange de leurs voix, ils concevoient des craintes, ou d'heureuses espérances. Cette musique assurément n'étoit pas mélodieuse. Un son rude, un murmure grotesquement rauque, parce qu'il étoit enflé par la répercussion de leurs boucliers, qu'ils plaçoient devant leurs bouches, voilà ce qui charmoit leurs oreilles, & leur annonçoit la victoire.

Dans le combat, les Germains ne gardoient pas scrupuleusement leurs rangs; ils reculoient quelquefois pour revenir à la charge avec plus de vigueur. Mais c'étoit pour eux, comme pour les Spar-

tiates, une infamie de laisser leur bouclier au pouvoir de l'ennemi. Ceux à qui cela étoit arrivé, ne pouvoient plus être admis ni aux cérémonies de la religion, ni à aucune assemblée; quelquefois même ils préféroient une mort volontaire à une vie ignominieuse après un pareil malheur.

L'AGRICULTURE étoit négligée, même méprisée par les Germains. Le pays qu'ils habitoient étoit assez fertile, excepté pour les productions qui demandent de la chaleur; cependant la Germanie, aujourd'hui si peuplée, étoit alors couverte de grands lacs & de forêts. Celle d'Hercynie avoit en largeur neuf journées de chemin; elle s'étendoit en longueur dans tout le travers de la Germanie, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule. Les Germains laissoient en friche une terre qui ne demandoit qu'à les enrichir. La nécessité les contraignoit d'en cultiver une partie pour avoir du bled. Ils n'avoient d'ailleurs ni jardins, ni fruits, & ils ne prenoient aucun soin des prairies. Ils ne s'attachoient pas même à conserver la propriété de la portion de

terre qu'ils cultivoient. Le champ qu'ils avoient cultivé pendant une année, étoit abandonné au premier venu, sauf à en labourer un autre, lorsque la diminution des provisions les avertissoit du besoin. Cette pratique n'étoit pas seulement un simple usage, suite naturelle de leurs mœurs : c'étoit une loi, à l'observation de laquelle les magistrats tenoient la main. Ils craignoient que, les citoyens s'accoutumant à posséder des héritages, l'agriculture ne fît perdre le goût qu'ils avoient pour la guerre & pour les combats; qu'ils ne voulussent étendre leurs possessions; & que le goût des richesses, s'introduisant avec l'aisance, ne fît disparoître l'égalité entr'eux, & l'amour de la liberté; enfin, que l'amour de l'argent, source intarissable de désordres & de querelles, ne mît le trouble parmi eux. Nous autres qui nous flattons d'être policés, nous voyons les choses d'un autre œil; mais si, pour décider cette grande question, l'on demandoit qui, de ces anciens Germains ou de nous, a mieux senti le vrai bonheur, je crois qu'on éprouveroit quelque difficulté à bien prouver que nos mœurs & nos lois valent mieux

que les leurs, & qu'elles nous rendent plus heureux. Malgré l'excellence & la ſupériorité que nous voulons bien accorder aux nôtres, nous voyons plus de ces crimes atroces qu'on n'en voyoit chez les anciens ; ces jugemens que nous honorons du beau nom de juſtice, ſont-ils auſſi équitables que les déciſions des vieillards de chaque canton des Germains ? Nos mœurs ; ah ! ne les comparons pas à celles de ces peuples que nous appellons féroces. Les crimes de nos jours ne paroiſſent pas ſi hideux, parce qu'ils ſont décorés, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, du vernis de cette fourberie que nous appellons modeſtement politique. Ils étoient braves, ces anciens guerriers ; nous ne ſommes que fanfarons : ils étoient francs ; nous avons toujours la vérité ſur les levres, mais la fauſſeté eſt dans le cœur : ils étoient juſtes ; ſi les choſes ne changent, bientôt nous n'aurons pas même l'idée de la juſtice : ils ne parloient pas de bienfaiſance ; mais il n'y avoit point de malheureux parmi eux ; chez nous, jamais on n'a tant entendu parler de bienfaiſance & de bonté, & jamais peut-être il n'y eut tant de citoyens réduits

à la derniere misere, jamais autant de pauvres opprimés par l'injustice des grands ou des riches, jamais peut-être ne trouva-t-on moins de bienfaisance, même parmi ces hommes qui jouissent de grands biens qui ne leur ont été donnés que pour être bienfaisans, & à qui leur état devroit faire une loi de l'être. Mais à quoi bon jeter ici ces vérités? Ils ne les liront point; ou s'ils les lisent, ils ne s'y reconnoîtront point; ou si la vérité va jusqu'au fond de leur cœur, elle ne les empêchera pas de perdre au jeu, & peut-être d'une maniere plus infâme, le patrimoine des pauvres, qu'ils ont postulé avec hypocrisie pour le dissiper dans la débauche.

Les Germains n'avoient & ne possédoient d'autres richesses que leurs bestiaux, petits, maigres, sans beauté, mais en grand nombre. Ils ne faisoient aucun cas de l'or ni de l'argent. Cependant ceux qui étoient voisins des Romains, & qui faisoientquelque commerce avec eux, en faisoient usage; mais l'objet seul du commerce donnoit à leurs yeux quelque prix à ce métal. Dans l'intérieur du pays, il se faisoit par l'échange des marchandises. Ceux

qui habitoient les côtes de la mer Baltique recevoient de la mer un don précieux, qui, dans d'autres mains, seroit devenu une source de richesses. La mer, en cet endroit, jette sur ses bords des molécules d'ambre; ils n'avoient que la peine de les ramasser. Les Romains en faisoient très-grand cas; & les Germains, loin d'en connoître le prix, étoient étonnés de celui qu'ils en donnoient.

REPAS des Germains. Le bled fournissoit aux Germains une partie de leur nourriture. Du reste ils vivoient de lait, de fromage, de la chair de leurs bestiaux, & de celle du gibier qu'ils tuoient. Sans apprêts, sans délicatesse, sans connoissance des assaisonnemens ni des ragoûts, ils ne mangeoient que pour appaiser la faim. La biere étoit leur boisson ordinaire; ceux-là seuls qui étoient voisins du Rhin connoissoient l'usage du vin. Tacite dit qu'ils avoient un grand foible pour cette liqueur: il regardoit ce penchant comme devant être la cause de la perte de cette nation belliqueuse. Si on leur fournit autant de vin qu'ils en souhaitent, dit cet auteur,

ces peuples si difficiles à vaincre par les armes, ne tiendront pas contre les vices, & seront facilement subjugués.

JOURNÉE des Germains. Ne cherchons ici aucune analogie entre les usages modernes & ceux des Germains. Ils n'avoient chez eux ni sçavans, ni artisans, ni gens de robe, de finance ou de pratique. Ils dormoient jusqu'au jour. Après le sommeil, ils prenoient le bain. Dans les temps les plus reculés, ils se baignoient dans les rivieres; mais ils adopterent des Romains les bains chauds. Au sortir du bain ils prenoient une nourriture simple & grossiere; ensuite ils sortoient, soit pour affaires, ou plus communément pour se rendre à quelque repas. Ils y buvoient copieusement, & souvent l'intempérance faisoit naître des querelles qui finissoient par des combats.

Cependant il n'en étoit pas toujours de même; & ils traitoient dans ces repas les affaires les plus sérieuses, comme réconciliations entre ennemis, mariages, élection de leurs princes, ce qui regardoit la paix & la guerre. Ils regardoient la table comme l'occasion

la plus propre à faire ouvrir les cœurs ſans réſerve, à échauffer les eſprits, & les élever à de grandes idées. Simples & francs par caractere, la chaleur & la gaieté des repas les excitoient à ouvrir leur ame & à dévoiler leurs plus ſecrettes penſées. Le lendemain on ſe raſſembloit; &, sûrs de ſçavoir ce que chacun penſoit, ils repaſſoient de ſang froid ſur tout ce qui avoit été dit la veille, & décidoient ſur ce qu'ils avoient délibéré.

HOSPITALITÉ chez les Germains. Voici encore un uſage plein d'humanité, de ces peuples que nous regardons comme barbares. L'hoſpitalité étoit chez eux un devoir ſacré. Quiconque auroit refuſé ſa demeure & ſa table à qui que ce fût d'entre les mortels, auroit été regardé comme un impie. Tout homme étoit bien venu chez eux, & traité le mieux qu'il étoit poſſible. Lorſqu'on avoit conſommé toutes les proviſions qui ſe trouvoient dans le logis, le maître menoit ſon hôte dans la maiſon la plus voiſine, & tous deux, ſans aucune invitation préalable, y étoient reçus avec franchiſe. Connu ou incon-

nu, les Germains n'y mettoient, quant aux devoirs de l'hoſpitalité, aucune différence.

Lorſque l'étranger s'en alloit, s'il demandoit quelque choſe qui lui eût plu, on le lui donnoit ſans héſiter; & ils demandoient avec la même ſimplicité ce qui pouvoit leur convenir dans ſon équipage. Ce commerce réciproque de préſens leur étoit agréable, ſans que les ſentimens du cœur y entraſſent pour rien. Ils n'exigeoint point de reconnoiſſance pour ce qu'ils avoient donné, & ne ſe tenoient point obligés pour ce qu'ils avoient reçu.

HABITATIONS des Germains. La Germanie, ce pays que nous nommons *Allemagne*, aujourd'hui remplie d'un ſi grand nombre de belles villes, n'en avoit aucunes dans le temps dont nous parlons. Les Germains avoient des maiſons dont l'aſſemblage formoit des bourgades; mais chacun avoit ſon habitation iſolée. Chaque particulier la fixoit dans l'endroit qui lui avoient plu davantage. Attiré par le voiſinage d'un bois, d'une fontaine, d'un champ propre à être cultivé, il y conſtruiſoit ſa

maiſon avec des piéces de bois coupées groſſiérement, ſans s'embarraſſer de l'agrément ou de la commodité ; ſeulement quelques endroits étoient enduits d'une terre ſi propre & ſi brillante, qu'elle imitoit les couleurs de la peinture. Tout près de cette cabane, ils creuſoient des antres ſouterrains qu'ils recouvroient d'une grande quantité de fumier. Ils leur ſervoient d'aſyles contre le froid, & de magaſins où ils mettoient leurs grains en ſûreté, en cas d'incurſion des ennemis. Ainſi, ne tenant à aucunes poſſeſſions, n'ayant en tout que de miſérables cabanes, ils n'étoient attachés à aucun ſéjour déterminé; auſſi les familles & des peuples entiers décampoient ſans difficulté, & alloient chercher ailleurs un ſéjour qui leur convînt.

VÊTEMENS des Germains. Un peuple ſi ſimple dans ſes mœurs, dans ſes logemens & dans ſes repas, devoit l'être néceſſairement dans ſes habillemens. Les Germains étoient à demi-nus. Ils ſe couvroient uniquement d'une eſpece de caſaque, qu'ils attachoient par-devant avec une agraffe, ou quel-

quefois même avec une épine ; les plus riches portoient des habits tels à peu près que les nôtres, c'est-à-dire qui leur serroient la taille. Ils portoient aussi des fourrures, sur-tout ceux qui habitoient le centre de la Germanie & les contrées septentrionales. L'habit des femmes n'étoit point différent de celui des hommes ; mais il étoit fait de lin, & décoré de bandes de pourpre. Elles avoient les bras nus & la gorge découverte, quoiqu'elles fussent très-modestes & très-vertueuses.

MARIAGES des Germains. Le mariage chez les Germains étoit une union chaste & sacrée, dont la sainteté annonce toute la décence de leurs mœurs. Le mari dotoit sa femme ; mais les présens qu'il lui faisoit, témoignoient combien les hommes estimoient ce sexe que nous avilissons, nous autres, en le croyant incapable de s'élever à nos occupations, & de partager toute espèce de gloire avec nous. Les présens d'un Germain à sa future épouse n'avoient rien qui pût lui inspirer le goût des délices, de la parure ou du luxe : c'étoit un attelage de bœufs, un

cheval avec ſa bride & ſon mors ; un bouclier, une lance & une épée. Réciproquement elle apportoit à ſon mari quelque piéce d'armure. Voilà ce qui formoit entre les époux le lien le plus étroit & le plus ſacré.

Ces préſens contenoient pour la femme à qui ils étoient donnés, une leçon importante. Ils lui annonçoient que ſon ſexe ne la diſpenſoit point de s'élever à des ſentimens de courage, ni de s'expoſer aux haſards ; qu'en paix comme en guerre, elle auroit un ſort commun avec ſon époux, & qu'elle devoit montrer le même courage dans les dangers ; qu'il s'agiſſoit pour elle de partager avec lui les fatigues & les périls, & de s'attacher à lui à la vie & à la mort. Auſſi ces précieux ſymboles étoient-ils conſervés religieuſement par la femme, afin qu'un jour ſes belles-filles les reçuſſent des fils qu'elle pourroit élever, & les tranſmiſſent enſuite, ſous les mêmes conditions, à ſes deſcendans.

La conduite des femmes Germaines dans le mariage, répondoit à des engagemens ſi ſéveres & ſi généreux ; leur chaſteté étoit incorruptible. Les hom-

mes & les femmes ignoroient l'art de ſe séduire mutuellement ; s'il arrivoit que quelqu'une ſe fût déshonorée par un adultere, la peine ſuivoit de près le crime, & le mari en étoit lui-même le juge & le vengeur. En préſence des deux familles, il coupoit les cheveux de ſa femme criminelle ; il la dépouilloit ; &, après l'avoir chaſſée de ſa maiſon, il la conduiſoit, en la frappant, dans toute l'étendue de la bourgade. Une femme coupable n'avoit ni rémiſſion ni indulgence à eſpérer ſur cet article. Ni la beauté, ni la jeuneſſe, pas même les richeſſes, ne pouvoient ſouſtraire à l'ignominie du ſupplice, ni laiſſer l'eſpoir de retrouver un mari à celle qui s'étoit déshonorée : « Car, ajoute » Tacite en cet endroit, perſonne dans » ce pays ne traite le vice comme ma- » tiere à plaiſanterie ; & un commerce » de corruption réciproque, n'y paſſe » point pour maniere du monde & ſa- » voir-vivre. »

La loi de la fidélité conjugale étoit pouſſée, parmi certains peuples de la Germanie, juſqu'à exiger l'unité de mariage. Les filles y prenoient une ſeule

fois pour toujours le titre d'épouſes. On prétendoit par-là mettre un frein aux deſirs téméraires, aux eſpérances portées au-delà du terme des jours du mari, qui fixoit pour toujours les vœux & l'état de ſa femme.

La pratique volontaire de cette coutume eſt ſans doute très-louable; mais la loi qui y contraignoit les femmes peut paroître trop dure; puiſqu'elle n'étoit pas égale pour les deux ſexes. Les Hérules pouſſoient cet excès juſqu'à la cruauté, puiſqu'il falloit qu'une femme s'étranglât elle-même ſur le bûcher de ſon mari, ou qu'elle vécût déshonorée.

FEMMES des Germains. Les Germaines avoient communément les cheveux blonds, longs, épais & en grande quantité; les yeux bleus, de grands traits, ſouvent réguliers, un beau teint, la peau fort blanche, beaucoup de fraîcheur, de l'embonpoint; la taille grande, aiſée & proportionnée, un port, une contenance noble; un grand air, quelque choſe même de fier, de vigoureux & de mâle. Tant d'avanta-

ges étoient accompagnés d'une modestie & d'une pudeur capables de relever de moindres attraits.

A beaucoup d'agrémens, les Germaines joignoient beaucoup de modestie. Leurs ajustemens étoient très-simples; leurs cheveux, quelquefois retroussés & noués au-dessus de la tête, retomboient avec grace sur leurs épaules; d'autres les laissoient flotter négligemment épars, une espece de chemise de lin sans manches, qui descendoit jusqu'aux gras des jambes, & une robe faite de peaux de divers animaux en forme de saye, c'étoit-là toute leur parure.

Leurs époux avoient pour elles une grande considération, ils les estimoient assez pour les croire capables d'aussi grandes vertus qu'eux-mêmes. L'application des Germaines aux devoirs domestiques, étoit encore une vertu qui les distinguoit. Ces devoirs consistoient dans la fidélité qu'elles gardoient à leurs époux, dans le soin qu'elles prenoient de leurs enfans, & dans l'attention qu'elles donnoient à l'intérieur de leur maison. Dès l'âge le plus tendre, elles avoient commencé chez leurs parens

l'apprentiſſage de cette modeſtie & de cet amour pour le travail, qu'elles portoient enſuite dans la maiſon de leurs époux. Elevées par des meres ſages & prudentes, fortifiées par de bons exemples, ne voyant que des perſonnes vertueuſes, la chaſteté étoit pour elles une vertu ſi précieuſe, qu'elles auroient préféré la mort au malheur de la perdre.

ENFANS des Germains. Voici un point où les mœurs pures des Germains étoient plus ſages que les loix des Grecs & des Romains. Ils regardoient comme une loi de la nature, de nourrir & d'élever tous les enfans qu'ils avoient; plus humains en ce point que ces peuples fameux, chez qui les lois permettoient au pere de tuer les enfans qu'il ne vouloit pas nourrir. Les ſoins de l'éducation n'ont été connus que chez les nations policées; auſſi les Germains ne prenoient aucuns ſoins de celle de leurs enfans. Ils les abandonnoient totalement à la nature, ſans exiger qu'ils appriſſent rien. Auſſi leurs corps profitoient de la négligence avec laquelle on traitoit leur eſprit. Ils ne faiſoient autre choſe que jouer & prendre de l'exercice; c'eſt-là

ce qui leur donnoit cette taille prodigieuſe qui faiſoit l'admiration des peuples du Midi.

Chaque enfant étoit allaité par ſa mere, & non pas livré à des femmes eſclaves, ni à des nourrices mercenaires. Les fils du pere de famille étoient élevés avec les enfans de ſes eſclaves, ſans nulle diſtinction; ils alloient enſemble faire paître leurs troupeaux; on les trouvoit couchés pêle-mêle à platte terre. Tout étoit commun entr'eux, juſqu'à ce que la vertu, ſe développant avec l'âge, manifeſtât la différence de l'origine. Il ne marioient pas leurs enfans trop tôt; c'eſt ce qui rendoit leurs mariages plus féconds, & les enfans qui en naiſſoient plus vigoureux.

Les neveux par les ſœurs, étoient conſidérés & chéris de l'oncle comme ſes enfans; il leur donnoit même, par une bizarrerie ſinguliere, une ſorte de préférence. Cependant chacun avoit pour héritier ſes propres enfans, & à leur défaut les parens les plus proches, freres, oncles paternels & maternels. L'uſage des teſtamens étoit ignoré parmi eux. Les inimitiés ainſi que les amitiés étoient héréditaires, mais non pas implacables.

SPECTACLES & JEUX des Germains. L'homme eſt né ſpectateur, dit M. l'abbé Batteux ; tous les peuples ont eu leurs ſpectacles dans leſquels on reconnoît le génie de la nation. En ſuivant même l'hiſtoire des ſpectacles chez une même nation, je crois que l'on pourroit découvrir juſqu'aux nuances du caractere général, & les différences que les temps & les circonſtances ont occaſionnées. Ceux qui plaiſoient aux Germains, annonçoient le goût de la nation pour les armes. Ils n'en avoient que d'une eſpece. Des jeunes gens nus ſautoient à travers des amas de lances & d'épées qui préſentoient les pointes, & ils faiſoient ainſi preuve de leur agilité & de leur adreſſe. L'exercice leur faiſoit acquérir de la grace dans ces ſortes de jeux, & l'intérêt n'y entroit pour rien. L'unique ſalaire d'un ſpectacle ſi dangereux pour les acteurs, étoit le plaiſir des ſpectateurs.

Ils aimoient à la fureur le jeu de dés. Ils le traitoient comme une affaire ſérieuſe, de ſang froid, & ſans que l'ivreſſe pût excuſer les extrémités aux-

quelles ils se portoient. Lorsqu'ils avoient tout perdu, souvent en un dernier coup de dés ils jouoient leur liberté & leur personne. Si le sort étoit malheureux, le perdant se soumettoit volontairement à la servitude. Quoique plus jeune, quoique plus fort, il souffroit sans résistance d'être emmené, garotté & vendu. Tel étoit leur acharnement au jeu.

ESCLAVES. La servitude chez eux étoit plus douce que chez les peuples policés. Ils ne se faisoient point servir par leurs esclaves dans leurs maisons; leur vie simple n'exigeoit pas d'autre service que celui de leur femme & de leurs enfans. Chaque esclave avoit son petit établissement; & le maître en exigeoit, comme d'un fermier, une certaine redevance ou en bled, ou en bestiaux, ou en étoffes propres à l'habiller. Les esclaves n'habitant point avec leurs maîtres, & n'ayant que peu de devoirs à remplir, avoient peu d'occasions de tomber en fautes; aussi étoient-elles rares, & les châtimens pas plus communs. Le maître avoit

droit de vie & de mort ſur ſes eſclaves; mais ils n'en abuſoit point.

FUNÉRAILLES. Les Germains apportoient à cette derniere cérémonie la même ſimplicité que vous avez dû remarquer dans tous leurs uſages. Ils avoient coutume de brûler les corps; mais il y avoit bien de la différence entre leur maniere de le faire, & celle des Romains. Ceux-ci rendoient ce dernier devoir avec la plus grande magnificence; les Germains, au contraire, s'acquittoient de ce pieux office ſans oſtentation. Comme à ce dernier moment tous les hommes rentrent dans le même ordre d'égalité, d'où le haſard de la naiſſance, les honneurs, la fortune ou la faveur les avoient tirés pendant leur vie, la ſeule diſtinction qu'ils accordaſſent aux plus illuſtres perſonnages, c'étoit d'employer certains bois choiſis pour former leur bûcher. On brûloit avec le mort ſes armes, & quelquefois ſon cheval de guerre. Les monumens qu'ils élevoient n'étoient que de petits tertres couverts de gazons. Ils ne ſe permettoient pas

de pleurer long-temps leurs morts; mais ils conſervoient toujours le ſouvenir de leurs vertus.

Fin du Tome VIII.



APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les VIIe & VIIIe Volumes du *Cours d'Etudes des jeunes Demoiſelles*; & je n'y ai obſervé rien qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Donné à Paris, le 2 d'Octobre 1774.

PHILIPPE DE PRÉTOT.



